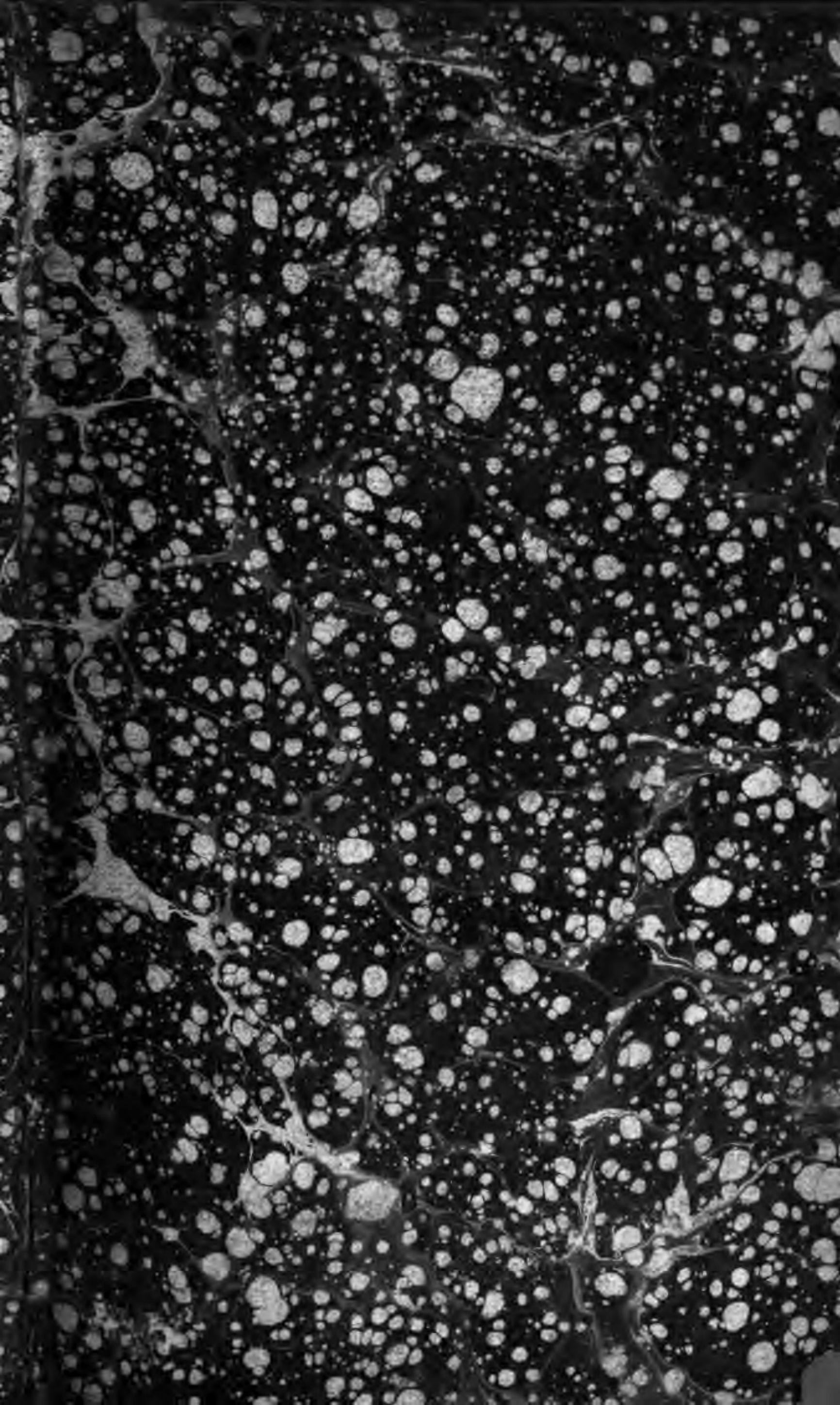


LA
RAISON
PAR
ALPHABET.

SECONDE PARTIE.



LA RAISON

PAR

ALPHABET.

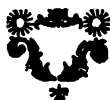
Sixiéme édition revuë, corrigée & augmentée par L'AUTEUR.

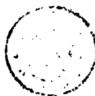
SECONDE PARTIE.

L—V.

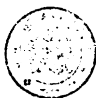
L'A, B, C,

DIX-SEPT DIALOGUES traduits de l'anglais.





M. DCC. LXIX.





LA RAISON PAR ALPHABET.

LETTRES, GENS DE LETTRES, OU LETTRÉS.



Ans nos tems barbares, lorſque les Francs, les Germains, les Bretons, les Lombards, les Moſarabes Eſpagnols, ne ſavaient ni lire ni écrire, on inſtitua des écoles, des univerſités, composées preſque toutes d'eccléſiaſtiques, qui ne ſachant que leur jargon enſeignèrent ce jargon à ceux qui voulurent l'apprendre; les académies, ne ſont venues que longtems après; elles ont mépriſé les ſottiſes des

écoles, mais elles n'ont pas toûjours osé s'élever contre elles, parce qu'il y a des sottises qu'on respecte, attendu qu'elles tiennent à des choses respectables.

Les gens de lettres qui ont rendu le plus de service au petit nombre d'êtres pensans répandus dans le monde, sont les lettrés isolés, les vrais savans renfermés dans leur cabinet, qui n'ont ni argumenté sur les bancs des universités, ni dit les choses à moitié dans les académies; & ceux-là ont presque tous été persécutés. Notre misérable espèce est tellement faite que ceux qui marchent dans le chemin battu jettent toûjours des pierres à ceux qui enseignent un chemin nouveau.

Montesquieu dit que les Scythes crevaient les yeux à leurs esclaves, afin qu'ils fussent moins distraits en battant leur beurre; c'est ainsi que l'inquisition en use, & presque tout le monde est aveugle dans les pays où ce monstre règne. On a deux yeux depuis plus de cent ans en Angleterre; les Français commencent à ouvrir un œil; mais quelquefois il se trouve des hommes en place qui ne veulent pas même permettre qu'on soit borgne.

Ces pauvres gens en place sont comme le docteur Balouard de la comédie italienne, qui ne veut être servi que par le balourd arlequin, & qui craint d'avoir un valet trop pénétrant.

Faites des odes à la louange de Monseigneur *Superbus fadus*, des madrigaux pour sa maîtresse, dédiez à son portier un livre de géographie, vous serez bien reçu; éclairez les hommes, vous serez écrasé.

Descartes est obligé de quitter sa patrie, Gassendi est calomnié, Arnauld traîne ses jours dans l'exil; tout philosophe est traité comme les prophêtes chez les Juifs.

Qui croirait que dans le dix-huitiéme siécle un philosophe ait été traîné devant les tribunaux séculiers & traité d'impie par les tribunaux d'argumens, pour avoir dit que les hommes ne pourraient exercer les arts s'ils n'avaient pas de mains? Je ne desespère pas qu'on ne condamne bientôt aux galères le premier qui aura l'insolence de dire qu'un homme ne penserait pas s'il était sans tête; car, lui dira un bachelier, l'ame est un esprit pur, la tête n'est que de la matière; Dieu peut placer l'ame dans le talon, aussi-bien que dans le cerveau; partant, je vous dénonce comme un impie.

Le plus grand malheur d'un homme de lettres n'est peut-être pas d'être l'objet de la jalousie de ses confrères, la victime de la cabale, le mépris des puissans du monde, c'est d'être jugé par des sots. Les sots vont loin quelquefois, surtout quand le fanatisme se joint à l'ineptie, & à l'ineptie l'esprit de vengeance. Le grand malheur encor d'un homme de lettres est ordinairement de ne tenir à rien. Un bourgeois achète un petit office, & le voilà soutenu par ses confrères. Si on lui fait une injustice, il trouve aussi-tôt des défenseurs. L'homme de lettres est sans secours; il ressemble aux poissons volans; s'il s'élève un peu, les oiseaux le dévorent; s'il plonge, les poissons le mangent.

Tout homme public paye tribut à la malignité, mais il est payé en deniers & en honneurs.

L'homme de lettres paye le même tribut sans rien recevoir, il est descendu pour son plaisir dans l'arène, il s'est lui-même condamné aux bêtes.

DE LA LIBERTÉ.

A. VOilà une batterie de canons qui tire à nos oreilles, avez-vous la liberté de l'entendre ou de ne l'entendre pas?

B. Sans doute, je ne peux pas m'empêcher de l'entendre.

A. Voulez-vous que ce canon emporte votre tête, & celles de votre femme & de votre fille qui se promènent avec vous?

B. Quelle proposition me faites-vous là? je ne peux pas tant que je suis de sens rassis vouloir chose pareille, cela m'est impossible.

A. Bon, vous entendez nécessairement ce canon, & vous voulez nécessairement ne pas mourir vous & votre famille d'un coup de canon à la promenade, vous n'avez ni le pouvoir de ne pas entendre, ni le pouvoir de vouloir rester ici?

(*) Un pauvre d'esprit dans un petit écrit honnête, poli, & surtout bien raisonné, objecte que si le Prince ordonne à B. de rester exposé au canon, il y restera. Oui, sans doute, s'il a plus de courage, ou plutôt plus de crainte de la honte que d'amour de la vie, comme il arrive très souvent. Premiérement il s'agit ici d'un cas tout différent. Secondement, quand l'instinct de la crainte de la honte l'emporte sur l'ins-

(*) B. Cela eſt clair.

A. Vous avez en conſéquence fait une trentaine de pas pour être à l'abri du canon, vous avez eu le pouvoir de marcher avec moi ce peu de pas?

B. Cela eſt encor très clair.

A. Et ſi vous aviez été paralitique, vous n'auriez pû éviter d'être expoſé à cette batterie, vous n'auriez pas eu le pouvoir d'être où vous êtes, vous auriez néceſſairement entendu & reçu un coup de canon, & vous ſeriez mort néceſſairement?

B. Rien n'eſt plus véritable.

A. En quoi conſiſte donc votre liberté, ſi ce n'eſt dans le pouvoir que votre individu a exercé de faire ce que votre volonté exigeait d'une néceſſité abſolue?

B. Vous m'embarraſſez; la liberté n'eſt donc autre choſe que le pouvoir de faire ce que je veux.

A. Réfléchiſſez-y, & voyez ſi la liberté peut être entendue autrement?

B. En ce cas mon chien de chaſſe eſt auſſi libre que moi; il a néceſſairement la volonté de courir quand il voit un liévre, & le pouvoir de courir s'il n'a pas mal aux jambes. Je n'ai

tinct de la conſervation de ſoi-même, l'homme eſt autant néceſſité à demeurer expoſé au canon, qu'il eſt néceſſité à fuir quand il n'eſt pas honteux de fuir. Le pauvre d'eſprit était néceſſité à faire des objections ridicules, & à dire des injures; & les philoſophes ſe ſentent néceſſités à ſe moquer un peu de lui, & à lui pardonner.

donc rien au-dessus de mon chien, vous me réduisez à l'état des bêtes?

A. Voilà les pauvres sophismes des pauvres sophistes qui vous ont instruit. Vous voilà bien malade d'être libre comme votre chien! Eh ne ressemblez-vous pas à votre chien en mille choses? la faim, la soif, la veille, le dormir, les cinq sens ne vous sont-ils pas communs avec lui? voudriez-vous avoir l'odorat autrement que par le nez? pourquoi voulez-vous avoir la liberté autrement que lui?

B. Mais j'ai une ame qui raisonne beaucoup, & mon chien ne raisonne guères. Il n'a presque que des idées simples, & moi j'ai mille idées métaphysiques.

A. Eh bien, vous êtes mille fois plus libre que lui, c'est-à-dire, vous avez mille fois plus de pouvoir de penser que lui, mais vous n'êtes pas libre autrement que lui.

B. Quoi? je ne suis pas libre de vouloir ce que je veux?

A. Qu'entendez-vous par-là?

B. J'entends ce que tout le monde entend. Ne dit-on pas tous les jours, les volontés sont libres?

A. Un proverbe n'est pas une raison; expliquez-vous mieux?

B. J'entends que je suis libre de vouloir comme il me plaira.

A. Avec votre permission, cela n'a pas de sens; ne voyez-vous pas qu'il est ridicule de dire, je veux vouloir. Vous voulez nécessairement en conséquence des idées qui se sont

présentées à vous. Voulez-vous vous marier, oui ou non ?

B. Mais si je vous disais que je ne veux ni l'un ni l'autre ?

A. Vous répondriez comme celui qui disait, les uns croyent le Cardinal Mazarin mort, les autres le croyent vivant, & moi je ne crois ni l'un ni l'autre.

B. Eh bien, je veux me marier.

A. Ah ! c'est répondre cela. Pourquoi voulez-vous vous marier ?

B. Parce que je suis amoureux d'une jeune fille, belle, douce, bien élevée, assez riche, qui chante très bien, dont les parens sont de très honnêtes gens, & que je me flatte d'être aimé d'elle, & fort bien venu de sa famille.

A. Voilà une raison. Vous voyez que vous ne pouvez vouloir sans raison. Je vous déclare que vous êtes libre de vous marier, c'est-à-dire, que vous avez le pouvoir de signer le contract.

B. Comment ! je ne peux vouloir sans raison ? Eh que deviendra cet autre proverbe, *sit pro ratione voluntas* ; ma volonté est ma raison, je veux parce que je veux ?

A. Cela est absurde, mon cher ami ; il y aurait en vous un effet sans cause.

B. Quoi ! lorsque je joue à pair ou non, j'ai une raison de choisir pair plutôt qu'impair ?

A. Oui, sans doute.

B. Et quelle est cette raison, s'il vous plait ?

A. C'est que l'idée d'impair s'est présentée à votre esprit plutôt que l'idée opposée. Il

ſerait plaiſant qu'il y eût des cas où vous voulez parce qu'il y a une cauſe de vouloir, & qu'il y eût quelques cas où vous vouluſſiez ſans cauſe. Quand vous voulez vous marier, vous en ſentez la raiſon dominante évidemment; vous ne la ſentez pas quand vous jouez à pair ou non; & cependant il faut bien qu'il y en ait une.

B. Mais encor une fois, je ne ſuis donc pas libre?

A. Votre volonté n'eſt pas libre, mais vos actions le ſont; vous êtes libre de faire quand vous avez le pouvoir de faire.

B. Mais tous les livres que j'ai lûs ſur la liberté d'indifférence.....

A. Sont des ſottiſes; il n'y a point de liberté d'indifférence; c'eſt un mot deſtitué de ſens, inventé par des gens qui n'en avaient guères.

LIBERTÉ DE PENSER.

VErs l'an 1707, tems où les Anglais gagnèrent la bataille de Sarragoſſe, protégèrent le Portugal, & donnèrent pour quelque tems un Roi à l'Eſpagne, Mylord Boldmind Officier-Général qui avait été bleſſé, était aux eaux de Barège. Il y rencontra le Comte Médroſo, qui étant tombé de cheval derrière le bagage, à une lieuë & demi du champ de bataille, venait prendre les eaux auſſi. Il était familier de l'inquiſition, Mylord Boldmind n'était familier que dans

la converſation ; un jour après boire il eut avec Médroſo cet entretien.

BOLDMIND.

Vous êtes donc ſergent des Dominicains ? vous faites-là un vilain métier.

MEDROSO.

Il eſt vrai ; mais j'ai mieux aimé être leur valet que leur victime, & j'ai préferé le malheur de bruler mon prochain à celui d'être cuit moi-même

BOLDMIND.

Quelle horrible alternative ! vous étiez cent fois plus heureux ſous le joug des Maures qui vous laiſſaient croupir librement dans toutes vos ſuperſtitions, & qui tout vainqueurs qu'ils étaient ne s'arrogeaient pas le droit inouï de tenir les ames dans les fers.

MEDROSO.

Que voulez-vous ! il ne nous eſt permis ni d'écrire, ni de parler, ni même de penſer. Si nous parlons, il eſt aiſé d'interprêter nos paroles, encor plus nos écrits. Enfin, comme on ne peut nous condamner dans un Auto-da-fé pour nos penſées ſecrettes, on nous menace d'être brulés éternellement par l'ordre de Dieu même, ſi nous ne penſons pas comme les Jacobins. Ils ont perſuadé au gouvernement que ſi nous avions le ſens commun, tout l'Etat ſerait en combuſtion, & que la nation deviendrait la plus malheureuſe de la terre.

BOLDMIND.

Trouvez-vous que nous ſoyons ſi malheureux nous autres Anglais qui couvrons les mers de vaiſſeaux, & qui venons gagner pour vous des batailles au bout de l'Europe? Voyez-vous que les Hollandais qui vous ont ravi preſque toutes vos découvertes dans l'Inde, & qui aujourd'hui ſont au rang de vos protecteurs, ſoient maudits de Dieu pour avoir donné une entière liberté à la preſſe, & pour faire le commerce des penſées des hommes? L'Empire Romain en a-t-il été moins puiſſant parce que Ciceron a écrit avec liberté?

MEDROSO.

Quel eſt ce Ciceron? je n'ai jamais entendu parler de cet homme-là; il ne s'agit pas ici de Ciceron, il s'agit de notre St. Père le Pape, & de St. Antoine de Padouë, & j'ai toûjours ouï dire que la Religion Romaine eſt perduë ſi les hommes ſe mettent à penſer.

BOLDMIND.

Ce n'eſt pas à vous à le croire, car vous êtes ſûrs que votre religion eſt divine, & que les portes d'enfer ne peuvent prévaloir contre elle: ſi cela eſt, rien ne pourra jamais la détruire.

MEDROSO.

Non; mais on peut la réduire à peu de choſe, & c'eſt pour avoir penſé que la Suède, le Dannemarck, toute votre île, la moitié de l'Allema-

gne gémissent dans le malheur épouvantable de n'être plus sujets du Pape, on dit même que si les hommes continuent à suivre leurs fausses lumieres, ils s'en tiendront bientôt à l'adoration simple de Dieu & à la vertu; si les portes de l'enfer prévalent jamais jusques-là, que deviendra le saint Office?

BOLDMIND.

Si les premiers chrétiens n'avaient pas eu la liberté de penser, n'est-il pas vrai qu'il n'y eût point eu de Christianisme?

MEDROSO.

Que voulez vous dire? Je ne vous entends point.

BOLDMIND.

Je le crois bien, je veux dire que si Tibère & les premiers Empereurs avaient eu des Jacobins, qui eussent empèché les premiers Chrétiens d'avoir des plumes & de l'encre, s'il n'avait pas été longtems permis dans l'Empire Romain de penser librement il eût été impossible que les Chrétiens établissent leurs dogmes; si donc le Christianisme ne s'est formé qne par la liberté de penser, par quelle contradiction, par quelle injustice voudrait-il anéantir aujourdhui cette liberté sur laquelle seule il est fondé?

Quand on vous propose quelque affaire d'intérêt n'examinez-vous pas longtems avant de conclure? quel plus grand intérêt y a-t-il au monde que celui de notre bonheur ou de notre malheur éternel? il y a cent religions sur la

terre qui toutes vous damnent ſi vous croyez à vos dogmes, qu'elles appellent abſurdes & impies ; examinez donc ces dogmes.

MEDROSO.

Comment puis-je les examiner? je ne ſuis pas Jacobin.

BOLDMIND.

Vous êtes homme, & cela ſuffit.

MEDROSO.

Hélas! vous êtes bien plus homme que moi.

BOLDMIND.

Il ne tient qu'à vous d'apprendre à penſer; vous êtes né avez de l'eſprit; vous êtes un oiſeau dans la cage de l'inquiſition, le ſaint Office vous a rogné les aîles, mais elles peuvent revenir. Celui qui ne ſait pas la géométrie peut l'apprendre; tout homme peut s'inſtruire; il eſt honteux de mettre ſon ame entre les mains de ceux à qui vous ne confieriez pas votre argent: oſez penſer par vous-même.

MEDROSO.

On dit que ſi tout le monde penſait par ſoi-même ce ſerait une étrange confuſion.

BOLDMIND.

C'eſt tout le contraire, quand on aſſiſte à un ſpectacle, chacun en dit librement ſon avis, &

la paix n'eſt point troublée ; mais ſi quelque protecteur inſolent d'un mauvais poëte voulait forcer tous les gens de gout à trouver bon ce qui leur parait mauvais, alors les ſiflets ſe feraient entendre & les deux partis pourraient ſe jetter des pommes à la tête comme il arriva une fois à Londres. Ce ſont ces tyrans des eſprits, qui ont cauſé une partie des malheurs du monde ; nous ne ſommes heureux en Angleterre que depuis que chacun jouït librement du droit de dire ſon avis.

MEDROSO.

Nous ſommes auſſi fort tranquilles à Lisbonne où perſonne ne peut dire le ſien.

BOLDMIND.

Vous êtes tranquilles, mais vous n'êtes pas heureux ; c'eſt la tranquillité des galériens qui rament en cadence & en ſilence.

MEDROSO.

Vous croyez donc que mon ame eſt aux galères ?

BOLDMIND.

Oui, & je voudrais la délivrer.

MEDROSO.

Mais ſi je me trouve bien aux galères ?

BOLDMIND.

En ce cas vous méritez d'y être.

DES LOIX.

Première Section.

LEs moutons vivent en ſociété fort doucement, leur caractère paſſe pour très débonnaire, parce que nous ne voyons pas la prodigieuſe quantité d'animaux qu'ils dévorent. Il eſt à croire même qu'ils les mangent innocemment & ſans le ſavoir, comme lorſque nous mangeons d'un fromage de Saſſenage. La république des moutons eſt l'image fidèle de l'âge d'or.

Un poulailler eſt viſiblement l'état monarchique le plus parfait. Il n'y a point de Roi comparable à un coq. S'il marche fiérement au milieu de ſon peuple, ce n'eſt point par vanité. Si l'ennemi approche, il ne donne point d'ordre à ſes ſujets d'aller ſe faire tuer pour lui en vertu de ſa certaine ſcience & pleine puiſſance : il y va lui-même, range ſes poules derrière lui & combat juſqu'à la mort. S'il eſt vainqueur, c'eſt lui qui chante le *Te-Deum.* Dans la vie civile, il n'y a rien de ſi galant, de ſi honnête, de ſi déſintéreſſé. Il a toutes les vertus. A-t-il dans ſon bec royal un grain de bled, un vermiſſeau, il le donne à la première de ſes ſujettes qui ſe préſente. Enfin Salomon dans ſon ſerrail n'approchait pas d'un coq de baſſe-cour.

S'il eſt vrai que les abeilles ſoient gouvernées

par une Reine à qui tous ſes ſujets font l'amour, c'eſt un gouvernement plus parfait encor.

Les fourmis paſſent pour une excellente démocratie. Elle eſt au-deſſus de tous les autres états; puiſque tout le monde y eſt égal, & que chaque particulier y travaille pour le bonheur de tous.

La république des caſtors eſt encor ſupérieure à celle de fourmis, du moins ſi nous en jugeons par leurs ouvrages de maçonnerie.

Les ſinges reſſemblent plutôt à des bâteleurs qu'à un peuple policé, & ils ne paraiſſent pas être réunis ſous des loix fixes & fondamentales, comme les eſpèces précédentes.

Nous reſſemblons plus aux ſinges qu'à aucun autre animal par le don de l'imitation, par la légéreté de nos idées, & par notre inconſtance qui ne nous a jamais permis d'avoir des loix uniformes & durables.

Quand la nature forma notre eſpèce, & nous donna quelques inſtincts, l'amour-propre pour notre conſervation, la bienveillance pour la conſervation des autres, l'amour qui eſt commun avec toutes les eſpèces, & le don inexplicable de combiner plus d'idées que tous les animaux enſemble; après nous avoir ainſi donné notre lot, elle nous dit: Faites comme vous pourrez.

Il n'y a aucun bon code dans aucun pays. La raiſon en eſt évidente, les loix ont été faites à meſure ſelon les tems, les lieux, les beſoins, &c.

Quand les beſoins ont changé, les loix qui ſont demeurées ſont devenues ridicules. Ainſi

la loi qui défendait de manger du porc & de boire du vin, était très raisonnable en Arabie, où le porc & le vin sont pernicieux; elle est absurde à Constantinople.

La loi qui donne tout le fief à l'aîné, est fort bonne dans un tems d'anarchie & de pillage. Alors l'aîné est le capitaine du château que des brigands assailliront tôt ou tard; les cadets seront ses premiers officiers, les laboureurs ses soldats. Tout ce qui est à craindre, c'est que le cadet n'assassine ou n'empoisonne le Seigneur Salien son aîné, pour devenir à son tour le maître de la masure; mais ces cas sont rares, parce que la nature a tellement combiné nos instincts & nos passions, que nous avons plus d'horreur d'assassiner notre frère aîné que nous n'avons d'envie d'avoir sa place. Or cette loi convenable à des possesseurs de donjons du tems de Chilperic, est détestable quand il s'agit de partager des rentes dans une ville.

A la honte des hommes, on sait que les loix du jeu sont les seules qui soient partout justes, claires, inviolables & exécutées. Pourquoi l'Indien qui a donné les règles du jeu d'échecs, est-il obéi de bon gré dans toute la terre, & que les décrétales des Papes, par exemple, sont aujourd'hui un objet d'horreur & de mépris? c'est que l'inventeur des échecs combina tout avec justesse pour la satisfaction des joueurs, & que les Papes dans leurs décrétales, n'eurent en vuë que leur seul avantage. L'Indien voulut exercer également l'esprit des hommes & leur donner du plaisir; les Papes ont voulu abrutir

abrutir l'esprit des hommes. Aussi le fond du jeu des échecs a subsisté le même depuis cinq mille ans, il est commun à tous les habitans de la terre; & les décrétales ne sont reconnues qu'à Spolette, à Orviette, à Lorette, où le plus mince jurisconsulte les déteste & les méprise en secret.

DES LOIX.

Seconde Section.

DU tems de Vespasien & de Tite, pendant que les Romains éventraient les Juifs, un Israëlite fort riche qui ne voulait point être éventré, s'enfuit avec tout l'or qu'il avait gagné à son métier d'usurier, & emmena vers Eziongaber toute sa famille, qui consistait en sa vieille femme, un fils & une fille; il avait dans son train, deux eunuques, dont l'un servait de cuisinier, l'autre était laboureur & vigneron. Un bon Essénien qui savait par cœur le Pentateuque lui servait d'aumônier: tout cela s'embarqua dans le port d'Eziongaber, traversa la mer qu'on nomme rouge, & qui ne l'est point, & entra dans le golphe Persique, pour aller chercher la terre d'Ophir, sans savoir où elle était. Vous croyez bien qu'il survint une horrible tempête, qui poussa la famille Hébraïque vers les côtes des Indes; le vaisseau fit naufrage à une des îles Maldives.

nommée aujourd'hui Padrabranca, laquelle était alors déserte.

Le vieux richard & la vieille se noyèrent; le fils, la fille, les deux eunuques & l'aumônier se sauvèrent; on tira comme on put quelques provisions du vaisseau, on bâtit des petites cabanes dans l'île, & on y vécut assez commodément. Vous savez que l'île de Padrabranca est à cinq degrés de la ligne, & qu'on y trouve les plus gros cocos & les meilleurs ananas du monde; il était fort doux d'y vivre dans le tems qu'on égorgait ailleurs le reste de la nation chérie; mais l'Essénien pleurait en considérant que peut-être il ne restait plus qu'eux de Juifs sur la terre, & que la semence d'Abraham allait finir.

Il ne tient qu'à vous de la ressusciter, dit le jeune Juif, épousez ma sœur. Je le voudrais bien, dit l'aumônier, mais la loi s'y oppose. Je suis Essénien, j'ai fait vœu de ne me jamais marier, la loi porte qu'on doit accomplir son vœu; la race Juive finira si elle veut, mais certainement je n'épouserai point votre sœur, toute jolie qu'elle est.

Mes deux eunuques ne peuvent pas lui faire d'enfans, reprit le Juif; je lui en ferai donc s'il vous plait, & ce sera vous qui bénirez le mariage.

J'aimerais mieux cent fois être éventré par les soldats Romains, dit l'aumônier, que de servir à vous faire commettre un inceste; si c'était votre sœur de père, encor passe, la loi le permet; mais elle est votre sœur de mère, cela est abominable.

Je conçois bien, répondit le jeune homme, que ce ferait un crime à Jérufalem, où je trouverais d'autres filles; mais dans l'île de Padrabranca, où je ne vois que des cocos, des ananas & des huitres, je crois que la chofe eft très permife. Le Juif époufa donc fa fœur, & en eut une fille malgré les proteftations de l'Efſénien; ce fut l'unique fruit d'un mariage que l'un croyait très légitime, & l'autre abominable.

Au bout de quatorze ans, la mère mourut; le père dit à l'aumônier, *Vous* êtes-vous enfin défait de vos anciens préjugés? voulez-vous époufer ma fille? Dieu m'en préferve, dit l'Efſénien. Oh bien je l'épouferai donc moi, dit le père, il en fera ce qui pourra, mais je ne veux pas que la femence d'Abraham foit réduite à rien. L'Efſénien épouvanté de cet horrible propos ne voulut plus demeurer avec un homme qui manquait à la loi, & s'enfuit. Le nouveau marié avait beau lui crier, demeurez, mon ami, j'obferve la loi naturelle, je fers la patrie, n'abandonnez pas vos amis; l'autre le laiffait crier, ayant toûjours la loi dans la tête, & s'enfuit à la nage dans l'île voifine.

C'était la grande île d'Attole, très peuplée, & très civilifée; dès qu'il aborda, on le fit efclave. Il apprit à balbutier la langue d'Attole; il fe plaignit très amèrement de la façon inhofpitalière dont on l'avait reçu; on lui dit que c'était la loi, & que depuis que l'île avait été fur le point d'être furprife par les habitans de celle d'Ada, on avait fagement réglé que tous

les étrangers qui aborderaient dans Attole, feraient mis en servitude. Ce ne peut être une loi, dit l'Essénien, car elle n'est pas dans le Pentateuque; on lui répondit qu'elle était dans le digeste du pays, & il demeura esclave: il avait heureusement un très bon maître fort riche, qui le traita bien, & auquel il s'attacha beaucoup.

Des assassins vinrent un jour pour tuer le maître, & pour voler ses trésors; ils demandèrent aux esclaves s'il était à la maison, & s'il avait beaucoup d'argent? Nous vous jurons, dirent les esclaves, qu'il n'a point d'argent, & qu'il n'est point à la maison; mais l'Essénien dit, la loi ne permet pas de mentir, je vous jure qu'il est à la maison, & qu'il a beaucoup d'argent; ainsi le maître fut volé & tué; les esclaves accusèrent l'Essénien devant les juges, d'avoir trahi son patron; l'Essénien dit qu'il ne voulait mentir, & qu'il ne mentirait pour rien au monde, & il fut pendu.

On me contait cette histoire, & bien d'autres semblables dans le dernier voyage que je fis des Indes en France. Quand je fus arrivé, j'allai à Versailles pour quelques affaires, je vis passer une belle femme, suivie de plusieurs belles femmes. Quelle est cette belle femme, dis-je à mon Avocat en Parlement, qui était venu avec moi, car j'avais un Procès en Parlement à Paris, pour mes habits qu'on m'avait fait aux Indes, & je voulais toûjours avoir mon Avocat à mes côtés? C'est la fille du Roi, dit-il, elle est charmante & bienfaisante, c'est bien

dommage que dans aucun cas elle ne puiſſe jamais être Reine de France. Quoi, lui dis-je, ſi on avait le malheur de perdre tous ſes parens, & les Princes du ſang, (ce qu'à Dieu ne plaiſe) elle ne pourrait hériter du Royaume de ſon père ? Non, dit l'Avocat, la loi Salique s'y oppoſe formellement. Et qui a fait cette loi Salique? dis-je à l'Avocat. Je n'en ſais rien, dit-il, mais on prétend que chez un ancien peuple nommé les Saliens, qui ne ſavaient ni lire ni écrire, il y avait une loi écrite qui diſait qu'en terre Salique fille n'héritait pas d'un aleu, & cette loi a été adoptée en terre non Salique. Et moi, lui dis-je, je la caſſe; vous m'avez aſſuré que cette Princeſſe eſt charmante & bienfaiſante, donc elle aurait un droit inconteſtable à la couronne, ſi le malheur arrivait qu'il ne reſtât qu'elle du ſang royal; ma mère a hérité de ſon père, & je veux que cette Princeſſe hérite du ſien.

Le lendemain mon procès fut jugé en une Chambre du Parlement, & je perdis tout d'une voix; mon Avocat me dit que je l'aurais gagné tout d'une voix en une autre Chambre. Voilà qui eſt bien comique, lui dis-je; ainſi donc chaque Chambre chaque loi. Oui, dit-il, il y a vingt-cinq commentaires ſur la coutume de Paris; c'eſt-à-dire, on a prouvé vingt-cinq fois que la coutume de Paris eſt équivoque; & s'il y avait vingt-cinq Chambres de juges, il y aurait vingt-cinq juriſprudences différentes. Nous avons, continua-t-il, à quinze lieuës de Paris une Province nommée Normandie, où vous

auriez été tout autrement jugé qu'ici. Cela me donna envie de voir la Normandie. J'y allai avec un de mes frères : nous rencontrames à la première auberge un jeune homme qui se desespérait ; je lui demandai quelle était sa disgrace ? il me répondit que c'était d'avoir un frère aîné. Où est donc le grand malheur d'avoir un frère ? lui dis-je ; mon frère est mon aîné, & nous vivons très bien ensemble. Hélas, Monsieur, me dit-il, la loi donne tout ici aux aînés, & ne laisse rien aux cadets. Vous avez raison, lui dis-je, d'être fâché ; chez nous on partage également, & quelquefois les frères ne s'en aiment pas mieux.

Ces petites avantures me firent faire de belles & profondes réflexions sur les loix, & je vis qu'il en est d'elles comme de nos vétemens ; il m'a fallu porter un doliman à Constantinople, & un juste-au-corps à Paris.

Si toutes les loix humaines sont de convention, disais-je, il n'y a qu'à bien faire ses marchés. Les bourgeois de Déli & d'Agra disent qu'ils ont fait un très mauvais marché avec Tamerlan : les bourgeois de Londres se félicitent d'avoir fait un très bon marché avec le Roi Guillaume d'Orange. Un citoyen de Londres me disait un jour, c'est la nécessité qui fait les loix, & la force les fait observer. Je lui demandai si la force ne faisait pas aussi quelquefois des loix, & si Guillaume le bâtard & le conquérant ne leur avait pas donné des ordres sans faire de marché avec eux. Oui, dit-il, nous étions des bœufs alors, Guillaume nous

mit un joug, & nous fit marcher à coups d'aiguillons; nous avons depuis été changés en hommes, mais les cornes nous sont restées, & nous en frappons quiconque veut nous faire labourer pour lui, & non pas pour nous.

Plein de toutes ces réflexions, je me complaisais à penser qu'il y a une loi naturelle indépendante de toutes les conventions humaines: le fruit de mon travail doit être à moi; je dois honorer mon père & ma mère; je n'ai nul droit sur la vie de mon prochain, & mon prochain n'en a point sur la mienne, &c. Mais quand je songeai que depuis Cordolaomor jusqu'à Mentzel, Colonel de Houzards, chacun tue loyalement & pille son prochain avec une patente dans sa poche, je fus très affligé.

On me dit que parmi les voleurs il y avait des loix, & qu'il y en avait aussi à la guerre. Je demandai ce que c'était que ces loix de la guerre? C'est, me dit-on, de pendre un brave Officier qui aura tenu dans un mauvais poste sans canon contre un armée royale; c'est de faire pendre un prisonnier, si on a pendu un des vôtres; c'est de mettre à feu & à sang les villages qui n'auront pas apporté toute leur subsistance au jour marqué, selon les ordres du gracieux souverain du voisinage. Bon, dis-je, voilà *l'Esprit des loix.*

Après avoir été bien instruit, je découvris qu'il y a de sages loix par lesquelles un berger est condamné à neuf ans de galères pour avoir donné un peu de sel étranger à ses moutons. Mon voisin a été ruiné par un procès pour deux

chênes qui lui appartenaient qu'il avait fait couper dans son bois, parce qu'il n'avait pû observer une formalité qu'il n'avait pû connaître ; sa femme est morte dans la misère, & son fils traine une vie plus malheureuse. J'avoue que ces loix sont justes, quoique leur exécution soit un peu dure ; mais je sais mauvais gré aux loix qui autorisent cent mille hommes à aller loyalement égorger cent mille voisins. Il m'a paru que la plûpart des hommes ont reçu de la nature assez de sens commun pour faire des loix ; mais que tout le monde n'a pas assez de justice pour faire de bonnes loix.

Assemblez d'un bout de la terre à l'autre les simples & tranquilles agriculteurs : ils conviendront tous aisément, qu'il doit être permis de vendre à ses voisins l'excédent de son bled, & que la loi contraire est inhumaine & absurde ; que les monnoies représentatives des denrées ne doivent pas plus être altérées que les fruits de la terre ; qu'un père de famille doit être le maître chez soi ; que la religion doit rassembler les hommes pour les unir, & non pour en faire des fanatiques & des persécuteurs ; que ceux qui travaillent, ne doivent pas se priver du fruit de leurs travaux pour en doter la superstition & l'oisiveté ; ils feront en une heure trente loix de cette espèce, toutes utiles au genre humain.

Mais que Tamerlan arrive & subjugue l'Inde ; alors vous ne verrez plus que des loix arbitraires. L'une accablera une Province pour enrichir un publicain de Tamerlan ; l'autre fera un crime de

léze-Majesté d'avoir mal parlé de la maîtresse du premier valet de chambre d'un Raya ; une troisiéme ravira la moitié de la récolte de l'agriculteur, & lui contestera le reste ; il y aura enfin des loix par lesquelles un appariteur Tartare viendra saisir vos enfans au berceau, fera du plus robuste un soldat, & du plus faible un eunuque, & laissera le père & la mère sans secours & sans consolation.

Or lequel vaut le mieux d'être le chien de Tamerlan ou son sujet ? Il est clair que la condition de son chien est fort supérieure.

LOIX CIVILES
ET ECCLESIASTIQUES.

ON a trouvé dans les papiers d'un jurisconsulte ces notes, qui méritent peut-être un peu d'examen.

Que jamais aucune loi ecclésiastique n'ait de force, que lorsqu'elle aura la sanction expresse du gouvernement. C'est par ce moyen qu'Athènes & Rome n'eurent jamais de querelles religieuses.

Ces querelles sont le partage des nations barbares, ou devenues barbares.

Que le Magistrat seul puisse permettre ou prohiber le travail les jours de fête, parce qu'il n'appartient pas à des prêtres de défendre à des hommes de cultiver leurs champs.

Que tout ce qui concerne les mariages dépende uniquement du Magiſtrat, & que les prêtres s'en tiennent à l'auguſte fonction de les bénir.

Que le prêt à l'intérêt ſoit purement un objet de la loi civile, parce qu'elle ſeule préſide au commerce.

Que tous les Eccléſiaſtiques ſoient ſoumis en tous les cas au gouvernement, parce qu'ils ſont ſujets de l'Etat.

Que jamais on n'ait le ridicule honteux de payer à un prêtre étranger la première année du revenu d'une terre, que des citoyens ont donnée à un prêtre concitoyen.

Qu'aucun prêtre ne puiſſe jamais ôter à un citoyen la moindre prérogative, ſous prétexte que ce citoyen eſt pécheur, parce que le prêtre pécheur doit prier pour les pécheurs, & non les juger.

Que les Magiſtrats, les laboureurs & les prêtres, payent également les charges de l'Etat, parce que tous appartiennent également à l'Etat.

Qu'il n'y ait qu'un poids, une meſure, une coutume.

Que les ſupplices des criminels ſoient utiles. Un homme pendu n'eſt bon à rien, & un homme condamné aux ouvrages publics ſert encor la patrie, & eſt une leçon vivante.

Que toute loi ſoit claire, uniforme & préciſe. L'interpréter, c'eſt preſque toûjours la corrompre.

Que rien ne ſoit infame que le vice.

Que les impôts ne ſoient jamais que proportionnels.

Que la loi ne ſoit jamais en contradiction avec l'uſage. Car ſi l'uſage eſt bon, la loi ne vaut rien. (*)

L U X E.

ON a déclamé contre le luxe depuis deux mille ans, en vers & en proſe, & on l'a toûjours aimé.

Que n'a-t-on pas dit des premiers Romains, quand ces brigands ravagèrent & pillèrent les moiſſons; quand pour augmenter leur pauvre village, ils détruiſirent les pauvres villages des Volſques, & des Samnites? c'étaient des hommes déſintéreſſés & vertueux; ils n'avaient pû encor voler ni or, ni argent, ni pierreries, parce qu'il n'y en avait point dans les bourgs qu'ils ſaccagèrent. Leurs bois ni leurs marais ne produiſaient ni perdrix, ni faiſans, & on louë leur tempérance.

Quand de proche en proche ils eurent tout pillé, tout volé du fond du golphe Adriatique à l'Euphrate, & qu'ils eurent aſſez d'eſprit pour jouïr du fruit de leurs rapines pendant ſept à huit cent ans; quand ils cultivèrent tous les arts, qu'ils goutèrent tous les plaiſirs, & qu'ils les firent même gouter aux vaincus, ils ceſſèrent alors, dit-on, d'ètre ſages & gens de bien.

Toutes ces déclamations ſe réduiſent à prou-

(*) *Voyez* le poëme de la loi naturelle.

ver qu'un voleur ne doit jamais ni manger le dîner qu'il a pris, ni porter l'habit qu'il a dérobé, ni ſe parer de la bague qu'il a volée. Il fallait, dit-on, jetter tout cela dans la rivière, pour vivre en honnêtes gens; dites plutôt qu'il ne fallait pas voler. Condamnez les brigands quand ils pillent; mais ne les traitez pas d'inſenſés quand ils jouïſſent. (*) De bonne foi, lorſqu'un grand nombre de marins Anglais ſe ſont enrichis à la priſe de Pondichéri, & de la Havane, ont-ils eu tort d'avoir enſuite du plaiſir à Londres, pour prix de la peine qu'ils avaient euë au fond de l'Aſie & de l'Amérique?

Les déclamateurs voudraient-ils qu'on enfouït les richeſſes qu'on aurait amaſſées par le ſort des armes, par l'agriculture, par le commerce & par l'induſtrie? Ils citent Lacédémone; que ne citent-ils auſſi la République de Saint Marin? Quel bien Sparte fit-elle à la Grèce? eut-elle jamais des Demoſthènes, des Sophocles, des Appelles, & des Fidias? Le luxe d'Athènes a fait de grands-hommes en tout genre; Sparte a eu quelques capitaines, & encor en moins grand nombre que les autres villes. Mais à la bonne heure qu'une auſſi petite République que Lacédémone conſerve ſa pauvreté. On arrive à la mort auſſi-bien en manquant de

(*) Le pauvre d'eſprit que nous avons déja cité, ayant lû ce paſſage dans une mauvaiſe édition où il y avait un point après ce mot *bonne foi*, crut que l'auteur voulait dire que les voleurs jouïſſaient de bonne foi. Nous ſavons bien que ce pauvre d'eſprit eſt méchant, mais de bonne foi il ne peut être dangereux.

tout, qu'en jouïssant de ce qui peut rendre la vie agréable. Le sauvage du Canada subsiste & atteint la vieillesse, comme le citoyen d'Angleterre qui a cinquante mille guinées de revenu. Mais qui comparera jamais le pays des Iroquois à l'Angleterre?

Que la République de Raguse & le Canton de Zug fassent des loix somptuaires, ils ont raison, il faut que le pauvre ne dépense point au-delà de ses forces; mais j'ai lû quelque part:

> Sachez surtout que le luxe enrichit
> Un grand Etat, s'il en perd un petit.

Si par luxe vous entendez l'excès, on sait que l'excès est pernicieux en tout genre, dans l'abstinence comme dans la gourmandise, dans l'œconomie comme dans la libéralité. Je ne sais comment il est arrivé que dans mes villages où la terre est ingrate, les impôts lourds, la défense d'exporter le bled qu'on a semé intolérable, il n'y a guères pourtant de colon qui n'ait un bon habit de drap, & qui ne soit bien chaussé & bien nourri. Si ce colon laboure avec son bel habit, avec du linge blanc, les cheveux frisés & poudrés, voilà certainement le plus grand luxe, & le plus impertinent; mais qu'un bourgeois de Paris ou de Londres paraisse au spectacle vétu comme ce paysan, voilà la lésine la plus grossière & la plus ridicule.

> *Est modus in rebus, sunt certi denique fines,*
> *Quos ultrà citraque nequit consistere rectum.*

Lorſqu'on inventa les ciſeaux, qui ne ſont certainement pas de l'antiquité la plus haute, que ne dit-on pas contre les premiers qui ſe rognèrent les ongles, & qui coupèrent une partie des cheveux qui leur tombaient ſur le nez? On les traita ſans doute de petits-maîtres & de prodigues, qui achetaient chérement un inſtrument de la vanité, pour gâter l'ouvrage du Créateur. Quel péché énorme d'accourcir la corne que Dieu fait naître au bout de nos doigts! C'était un outrage à la Divinité. Ce fut bien pis quand on inventa les chemiſes & les chauſſons. On ſait avec quelle fureur les vieux Conſeillers qui n'en avaient jamais porté, criérent contre les jeunes Magiſtrats qui donnèrent dans ce luxe funeſte.

MAITRE.

COmment un homme a-t-il pû devenir le maître d'un autre homme, & par quelle eſpèce de magie incompréhenſible a-t-il pû devenir le maître de pluſieurs autres hommes? On a écrit ſur ce phénomène un grand nombre de bons volumes; mais je donne la préférence à une fable indienne parce qu'elle eſt courte, & que les fables ont tout dit.

Adimo, le père de tous les Indiens, eut deux fils & deux filles de ſa femme Procriti. L'aîné était un géant vigoureux, le cadet était un petit boſſu, les deux filles étaient jolies. Dès que

le géant ſentit ſa force, il coucha avec ſes deux ſœurs, & ſe fit ſervir par le petit boſſu. De ſes deux ſœurs l'une fut ſa cuiſinière, l'autre ſa jardinière. Quand le géant voulait dormir il commençait par enchaîner à un arbre ſon petit frère le boſſu, & lorſque celui-ci s'enfuyait, il le rattrapait en quatre enjambées, & lui donnait vingt coups de nerf de bœufs.

Le boſſu devint ſoumis, & le meilleur ſujet du monde. Le géant ſatisfait de le voir remplir ſes devoirs de ſujet, lui permit de coucher avec une de ſes ſœurs dont il était dégouté. Les enfans qui vinrent de ce mariage ne furent pas tout à fait boſſus; mais ils eurent la taille aſſez contrefaite. Ils furent élevés dans la crainte de Dieu & du géant. Ils reçurent une excellente éducation; on leur apprit que leur grand oncle était géant de droit divin, qu'il pouvait faire de toute ſa famille ce qui lui plaiſait; que s'il avait quelque jolie nièce, ou arrière-nièce, c'était pour lui ſeul ſans difficulté, & que perſonne ne pouvait coucher avec elle que quand il n'en voudrait plus.

Le géant étant mort, ſon fils qui n'était pas à beaucoup près ſi fort ni ſi grand que lui, crut cependant être géant comme ſon père de droit divin. Il prétendit faire travailler pour lui tous les hommes, & coucher avec toutes les filles. La famille ſe ligua contre lui, il fut aſſommé, & on ſe mit en république.

Les Siamois au contraire prétendaient que la famille avait commencé par être républicaine, & que le géant n'était venu qu'après un grand

nombre d'années & de diſſenſions ; mais tous les auteurs de Benarès & de Siam conviennent que les hommes vécurent une infinité de ſiécles avant d'avoir l'eſprit de faire des loix ; & ils le prouvent par une raiſon ſans réplique, c'eſt qu'aujourd'hui même où tout le monde ſe pique d'avoir de l'eſprit, on n'a pas trouvé encor le moyen de faire une vingtaine de loix paſſablement bonnes.

C'eſt encor, par exemple, une queſtion inſoluble dans l'Inde, ſi les Républiques ont été établies avant ou après les Monarchies, ſi la confuſion a dû paraître aux hommes plus horrible que le deſpotiſme. J'ignore ce qui eſt arrivé dans l'ordre des tems ; mais dans celui de la nature il faut convenir que les hommes naiſſant tous égaux, la violence & l'habileté, ont fait les premiers maîtres ; les loix ont fait les derniers.

MARTIRE.

On nous berne de martires à faire pouſer de rire. On nous peint les Titus, les Trajans, les Marc-Auréles, ces modèles de vertu, comme des monſtres de cruauté. Fleuri Abbé du Loc-Dieu a deshonoré ſon hiſtoire eccléſiaſtique par des contes qu'une vieille femme de bon ſens ne ferait pas à des petits enfans.

Peut-on répéter ſérieuſement que les Romains

mains condamnèrent ſept vierges de ſoixante & dix ans chacune à paſſer par les mains de tous les jeunes gens de la ville d'Ancire, eux qui puniſſaient de mort les Veſtales pour la moindre galanterie?

C'eſt apparemment pour faire plaiſir aux cabaretiers qu'on a imaginé qu'un cabaretier chrétien nommé Théodote, pria Dieu de faire mourir ces ſept vierges plutôt que de les expoſer à perdre le plus vieux des pucelages. Dieu exauça le cabaretier pudibond, & le Proconſul fit noyer dans un lac les ſept demoiſelles. Dès qu'elles furent noyées, elles vinrent ſe plaindre à Théodote du tour qu'il leur avait joué, & le ſupplièrent inſtamment d'empêcher qu'elles ne fuſſent mangées des poiſſons. Théodote prend avec lui trois buveurs de ſa taverne, marche au lac avec eux, précédé d'un flambeau céleſte, & d'un cavalier céleſte, repêche les ſept vieilles, les enterre, & finit par être pendu.

Dioclétien rencontre un petit garçon nommé St. Romain, qui était bègue; il veut le faire brûler parce qu'il était Chrétien; trois Juifs ſe trouvent là & ſe mettent à rire de ce que Jéſus-Chriſt laiſſe brûler un petit garçon qui lui appartient; ils crient que leur Religion vaut bien mieux que la Chrétienne, puiſque Dieu a délivré Sidrac, Mizac & Abdénago de la fournaiſe ardente. Auſſi-tôt les flammes qui entouraient le jeune Romain, ſans lui faire mal, ſe ſéparent, & vont brûler les trois Juifs.

L'Empereur tout étonné dit qu'il ne veut rien avoir à démêler avec Dieu; mais un juge

de village moins ſcrupuleux condamne le petit bègue à avoir la langue coupée. Le premier Médecin de l'Empereur eſt aſſez honnête pour faire l'opération lui-même ; dès qu'il a coupé la langue au petit Romain, cet enfant ſe met à jaſer avec une volubilité qui ravit toute l'aſſemblée en admiration.

On trouve cent contes de cette eſpèce dans les martirologes. On a cru rendre les anciens Romains odieux, & on s'eſt rendu ridicule. Voulez-vous de bonnes barbaries bien avérées, de bons maſſacres bien conſtatés, des ruiſſeaux de ſang qui ayent coulé en effet, des pères, des mères, des maris, des femmes, des enfans à la mammelle réellement égorgés & entaſſés les uns ſur les autres ? Monſtres perſécuteurs, ne cherchez ces vérités que dans vos annales : vous les trouverez dans les croiſades contre les Albigeois, dans les maſſacres de Mérindol & de Cabrière, dans l'épouvantable journée de la St. Barthelemi, dans les maſſacres de l'Irlande, dans les vallées des Vaudois. Il vous ſied bien, barbares que vous êtes, d'imputer aux meilleurs des Empereurs des cruautés extravagantes, vous qui avez inondé l'Europe de ſang, & qui l'avez couverte de corps expirans, pour prouver que le même corps peut être en mille endroits à la fois, & que le Pape peut vendre des indulgences ! Ceſſez de calomnier les Romains vos légiſlateurs, & demandez pardon à Dieu des abominations de vos pères.

Ce n'eſt pas le ſupplice, dites-vous, qui fait

le martire, c'eſt la cauſe. Eh bien, je vous accorde que vos victimes ne doivent point être appellées du nom de martir, qui ſignifie témoin; mais quel nom donnerons-nous à vos bourreaux? Les Phalaris & les Buſiris ont été les plus doux des hommes en comparaiſon de vous: votre inquiſition qui ſubſiſte encore, ne fait-elle pas frémir la raiſon, la nature, la Religion? Grand Dieu! Si on allait mettre en cendres ce tribunal infernal, déplairait-on à vos regards vengeurs?

MATIÈRE.

LEs ſages à qui on demande ce que c'eſt que l'ame, répondent qu'ils n'en ſavent rien. Si on leur demande ce que c'eſt que la matière, ils font la même réponſe. Il eſt vrai que des profeſſeurs, & ſurtout des écoliers, ſavent parfaitement tout cela; & quand ils ont répété que la matière eſt étendue & diviſible, ils croyent avoir tout dit; mais quand ils ſont priés de dire ce que c'eſt que cette choſe étendue, ils ſe trouvent embarraſſés. Cela eſt compoſé de parties, diſent-ils; & ces parties de quoi ſont-elles compoſées? Les élémens de ces parties ſont-ils diviſibles? Alors ou ils ſont muets, ou ils parlent beaucoup, ce qui eſt également ſuſpect. Cet être preſque inconnu qu'on nomme matière, eſt-il éternel? Toute l'antiquité l'a crû. A-t-il par lui-même la force active? Plu-

ſieurs philoſophes l'ont penſé. Ceux qui le nient ſont-ils en droit de le nier? Vous ne concevez pas que la matière puiſſe avoir rien par elle-même. Mais comment pouvez-vous aſſurer qu'elle n'a pas par elle-même les propriétés qui lui ſont néceſſaires? Vous ignorez quelle eſt ſa nature, & vous lui refuſez des modes qui ſont pourtant dans ſa nature; car enfin, dès qu'elle eſt, il faut bien qu'elle ſoit d'une certaine façon, qu'elle ſoit figurée; & dès qu'elle eſt néceſſairement figurée, eſt-il impoſſible qu'il n'y ait d'autres modes attachées à ſa configuration? La matière exiſte, vous ne la connaiſſez que par vos ſenſations. Hélas! de quoi ſervent toutes les ſubtilités de l'eſprit depuis qu'on raiſonne? La géométrie nous a appris bien des vérités, la métaphyſique bien peu. Nous peſons la matière, nous la meſurons, nous la décompoſons & au-delà de ces opérations groſſières, ſi nous voulons faire un pas; nous trouvons dans nous l'impuiſſance, & devant nous un abîme.

Pardonnez de grace à l'univers entier qui s'eſt trompé en croyant la matière exiſtante par elle-même. Pouvait-il faire autrement? comment imaginer que ce qui eſt ſans ſucceſſion n'a pas toûjours été? S'il n'était pas néceſſaire que la matière exiſtât, pourquoi exiſte-t-elle? Et s'il fallait qu'elle fût, pourquoi n'aurait-elle pas été toûjours? Nul axiome n'a jamais été plus univerſellement reçu que celui-ci: *Rien ne ſe fait de rien.* En effet le contraire eſt incompréhenſible. Le cahos a chez tous les peuples précédé l'ar-

rangement qu'une main divine a fait du monde entier. L'éternité de la matière n'a nui chez aucun peuple au culte de la Divinité. La Religion ne fut jamais effarouchée qu'un Dieu éternel fût reconnu comme le maître d'une matière éternelle. Nous sommes assez heureux pour savoir aujourd'hui par la foi, que Dieu tira la matière du néant; mais aucune nation n'avait été instruite de ce dogme; les Juifs même l'ignorèrent. Le premier verset de la Genèse dit que les Dieux Eloïm, non pas Eloï, firent le ciel & la terre; il ne dit pas que le ciel & la terre furent créés de rien.

Philon qui est venu dans le seul tems où les Juifs ayent eu quelque érudition, dit dans son chapitre de la création; „ Dieu étant bon par „ sa nature n'a point porté envie à la substance, „ à la matière, qui par elle-même n'avait rien „ de bon, qui n'a de sa nature, qu'inertie, con- „ fusion, désordre. Il daigna la rendre bonne „ de mauvaise qu'elle était. “

L'idée du cahos débrouillé par un Dieu se trouve dans toutes les anciennes théogonies. Hésiode répétait ce que pensait l'Orient, quand il disait dans sa théogonie; „ Le cahos est „ ce qui a existé le premier. “ Ovide était l'interprète de tout l'Empire Romain, quand il disait:

Sic ubi dispositam quisquis fuit ille Deorum
Congeriem secuit.

La matière était donc regardée entre les mains de Dieu, comme l'argile sous la rouë

du potier, s'il eſt permis de ſe ſervir de ces faibles images pour en exprimer la divine puiſſance.

La matière étant éternelle devait avoir des propriétés éternelles, comme la configuration, la force d'inertie, le mouvement & la diviſibilité. Mais cette diviſibilité n'eſt que la ſuite du mouvement; car ſans mouvement rien ne ſe diviſe, ne ſe ſépare, ni ne s'arrange. On regardait donc le mouvement comme eſſentiel à la matière. Le cahos avait été un mouvement confus; & l'arrangement de l'univers un mouvement régulier imprimé à tous les corps par le maître du monde. Mais comment la matière aurait-elle le mouvement par elle-même? Comme elle a, ſelon tous les anciens, l'étenduë & impénétrabilité.

Mais on ne la peut concevoir ſans étendue, & on peut la concevoir ſans mouvement? A cela on répondait; Il eſt impoſſible que la matière ne ſoit pas perméable; or étant perméable, il faut bien que quelque choſe paſſe continuellement dans ſes pores; à quoi bon des paſſages ſi rien n'y paſſe?

De réplique en réplique on ne finirait jamais; le ſyſtème de la matière éternelle a de très grandes difficultés comme tous les ſyſtèmes. Celui de la matière formée de rien n'eſt pas moins incompréhenſible. Il faut l'admettre & ne pas ſe flatter d'en rendre raiſon; la philoſophie ne rend point raiſon de tout. Que de choſes incompréhenſibles n'eſt-on pas obligé d'admettre, même en géométrie! Conçoit-on deux lignes

qui s'approcheront toûjours, & qui ne se rencontreront jamais?

Les géomètres à la vérité nous diront; Les propriétés des assimptotes vous sont démontrées; vous ne pouvez vous empêcher de les admettre; mais la création ne l'est pas, pourquoi l'admettez-vous? Quelle difficulté trouvez-vous à croire comme toute l'antiquité la matière éternelle? D'un autre côté le théologien vous pressera & vous dira, Si vous croyez la matière éternelle, vous reconnaissez donc deux principes, Dieu & la matière, vous tombez dans l'erreur de Zoroastre, de Manés.

On ne répondra rien aux géomètres, parce que ces gens-là ne connaissent que leurs lignes, leurs surfaces & leurs solides; mais on pourra dire au théologien: En quoi suis-je Manichéen? voilà des pierres qu'un architecte n'a point faites; il en a élevé un bâtiment immense; je n'admets point deux architectes; les pierres brutes ont obéi au pouvoir & au génie.

Heureusement quelque systême qu'on embrasse, aucun ne nuit à la morale; car qu'importe que la matière soit faite ou arrangée? Dieu est également notre maître absolu. Nous devons être également vertueux sur un cahos débrouillé, ou sur un cahos créé de rien, presqu'aucune de ces questions métaphysiques n'influe sur la conduite de la vie; il en est des disputes comme des vains discours qu'on tient à table; chacun oublie après diner ce qu'il a dit, & va où son intérêt & son goût l'appellent.

MÉCHANT.

ON nous crie que la nature humaine eſt eſſentiellement perverſe, que l'homme eſt né enfant du Diable, & méchant. Rien n'eſt plus mal aviſé. Car, mon ami, toi qui me prêches que tout le monde eſt né pervers, tu m'avertis donc que tu es né tel, qu'il faut que je me défie de toi comme d'un renard ou d'un crocodile. Oh point! me dis-tu, je ſuis régénéré, je ne ſuis ni hérétique ni infidèle, on peut ſe fier à moi; mais le reſte du genre humain qui eſt ou hérétique, ou ce que tu appelles infidèle, ne ſera donc qu'un aſſemblage de monſtres, & toutes les fois que tu parleras à un Luthérien, ou un Turc, tu dois être ſûr qu'ils te voleront, & qu'ils t'aſſaſſineront, car ils ſont enfans du Diable; ils ſont nés méchans; l'un n'eſt point régénéré, & l'autre eſt dégénéré. Il ſerait bien plus raiſonnable, bien plus beau de dire aux hommes, *Vous êtes tous nés bons, voyez combien il ſerait affreux de corrompre la pureté de votre être.* Il eût fallu en uſer avec le genre humain comme on en uſe avec tous les hommes en particulier. Un chanoine mène-t-il une vie ſcandaleuſe? on lui dit, eſt-il poſſible que vous deshonoriez la dignité de chanoine? On fait ſouvenir un homme de robe qu'il a l'honneur d'être Conſeiller du Roi, & qu'il doit l'exemple. On dit à un ſoldat pour l'encourager, Songe que tu es du régiment de Champagne. On

devrait dire à chaque individu, Souvien-toi de ta dignité d'homme.

Et en effet, malgré qu'on en ait, on en revient toûjours là; car que veut dire ce mot si fréquemment employé chez toutes les nations, *rentrez en vous-mêmes?* si vous étiez né enfant du Diable, si votre origine était criminelle, si votre sang était formé d'une liqueur infernale, ce mot, *rentrez en vous-même*, signifierait, Consultez, suivez votre nature diabolique, soyez imposteur, voleur, assassin, c'est la loi de votre père.

L'homme n'est point né méchant, il le devient, comme il devient malade. Des médecins se présentent & lui disent, Vous êtes né malade; il est bien sûr que ces médecins, quelque chose qu'ils disent & qu'ils fassent, ne le guériront pas si sa maladie est inhérente à sa nature; & ces raisonneurs sont très malades eux-mêmes.

Assemblez tous les enfans de l'univers, vous ne verrez en eux que l'innocence, la douceur & la crainte; s'ils étaient nés méchans, malfaisans, cruels, ils en montreraient quelque signe, comme les petits serpens cherchent à mordre, & les petits tigres à déchirer. Mais la nature n'ayant pas donné à l'homme plus d'armes offensives qu'aux pigeons & aux lapins, elle ne leur a pû donner un instinct qui les porte à détruire.

L'homme n'est donc pas né mauvais, pourquoi plusieurs sont-ils donc infectés de cette peste de la méchanceté? c'est que ceux qui sont

à leur tête étant pris de la maladie, la communiquent au reſte des hommes, comme une femme attaquée du mal que Chriſtophe Colomb rapporta d'Amérique, répand ce venin d'un bout de l'Europe à l'autre. Le premier ambitieux a corrompu la terre.

Vous m'allez dire que ce premier monſtre a déployé le germe d'orgueil, de rapine, de fraude, de cruauté qui eſt dans tous les hommes. J'avoue qu'en général la plûpart de nos frères peuvent acquérir ces qualités; mais tout le monde a-t-il la fiévre putride; la pierre & la gravelle parce que tout le monde y eſt expoſé?

Il y a des nations entières qui ne ſont point méchantes; les Philadelphiens, les Banians n'ont jamais tué perſonne. Les Chinois, les peuples du Tonquin, de Lao, de Siam, du Japon même, depuis plus de cent ans ne connaiſſent point la guerre. A peine voit-on en dix ans un de ces grands crimes qui étonnent la nature humaine, dans les villes de Rome, de Veniſe, de Paris, de Londres, d'Amſterdam, villes où pourtant la cupidité, mère de tous les crimes, eſt extrême.

Si les hommes étaient eſſentiellement méchans, s'ils naiſſaient tous ſoumis à un être auſſi malfaiſant que malheureux, qui pour ſe venger de ſon ſupplice leur inſpirerait toutes ſes fureurs, on verrait tous les matins les maris aſſaſſinés par leurs femmes, & les pères par leurs enfans, comme on voit à l'aube du jour des poules étranglées par une fouïne qui eſt venue ſucer leur ſang.

S'il y a un milliard d'hommes ſur la terre, c'eſt beaucoup; cela donne environ cinq cent millions de femmes qui couſent, qui filent, qui nouriſſent leurs petits, qui tiennent la maiſon ou la cabane propre, & qui médiſent un peu de leurs voiſines. Je ne vois pas quel grand mal ces pauvres innocentes font ſur la terre. Sur ce nombre d'habitans du globe, il y a deux cent millions d'enfans au moins, qui certainement ne tuent ni ne pillent, & environ autant de vieillards ou de malades qui n'en ont pas le pouvoir. Reſtera tout au plus cent millions de jeunes gens robuſtes & capables du crime. De ces cent millions il y en a quatre-vingt-dix continuellement occupés à forcer la terre par un travail prodigieux à leur fournir la nourriture & le vêtement; ceux-là n'ont guères le tems de mal faire.

Dans les dix millions reſtans ſeront compris les gens oiſifs & de bonne compagnie, qui veulent jouïr doucement, les hommes à talens occupés de leurs profeſſions, les magiſtrats, les prêtres, viſiblement intéreſſés à mener une vie pure, au moins en apparence. Il ne reſtera donc de vrais méchans que quelques politiques, ſoit ſéculiers, ſoit réguliers qui veulent toûjours troubler le monde, & quelques milliers de vagabonds qui louent leurs ſervices à ces politiques. Or il n'y a jamais à la fois un million de ces bêtes féroces employées; & dans ce nombre je compte les voleurs de grands chemins. Vous avez donc, tout au plus, ſur la terre dans les tems les plus orageux, un homme ſur mille,

qu'on peut appeller méchant, encor ne l'eſt-il pas toûjours.

Il y a donc infiniment moins de mal ſur la terre qu'on ne dit, & qu'on ne croit. Il y en a encor trop, ſans doute; on voit des malheurs & des crimes horribles; mais le plaiſir de ſe plaindre & d'exagérer eſt ſi grand, qu'à la moindre égratignure vous criez que la terre regorge de ſang. Avez-vous été trompé? tous les hommes ſont des parjures. Un eſprit mélancolique qui a ſouffert une injuſtice voit l'univers couvert de damnés, comme un jeune voluptueux ſoupant avec ſa dame au ſortir de l'opéra, n'imagine pas qu'il y ait des infortunés.

MESSIE.

MEſſiah ou Meshiah, en hébreu; Chriſtus, ou Célomenos, en grec; Unctus en latin, Oint.

Nous voyons dans l'ancien Teſtament que le nom de *Meſſie* fut ſouvent donné à des Princes idolâtres ou infidèles. Il eſt dit (*) que Dieu envoya un Prophète pour oindre Jéhu Roi d'Iſraël; il annonça l'onction ſacrée à Hazaël Roi de Damas & de Syrie, ces deux Princes étant les *Meſſies* du Très-haut, pour punir la maiſon d'Achab.

Au 16e. d'Eſaïe le nom de *Meſſie* eſt expreſ-

(*) *iv. Reg. viij.* 12. 13. 14.

ſément donné à Cyrus. „ Ainſi a dit l'Eternel „ à Cyrus ſon oint, ſon *Meſſie*, duquel j'ai „ pris la main droite, afin que je terraſſe les „ nations devant lui, &c. “

Ezéchiel au 28e. chapitre de ſes révélations donne le nom de *Meſſie* au Roi de Tyr, qu'il appelle auſſi *Chérubin*. „ Fils de l'homme, dit „ l'Eternel au Prophète, prononce à haute „ voix une complainte ſur le Roi de Tyr, & „ lui dis; Ainſi a dit le Seigneur, l'Eternel. „ Tu étais le ſceau de la reſſemblance de „ Dieu, plein de ſageſſe & parfait en beauté; tu „ as été le jardin d'Héden du Seigneur, (ou „ ſuivant d'autres verſions, tu étais toutes les „ délices du Seigneur.) Tes vêtemens étaient „ de ſardoine, de topaſe, de jaſpe, de chriſo- „ lite, d'onix, de béril, de ſaphir, d'eſcarbou- „ cle, d'émeraude, & d'or; ce que ſavaient „ faire tes tambours & tes flutes a été chez „ toi; ils ont été tous prêts au jour que „ tu fus créé; tu as été un Chérubin, un „ *Meſſie*. “

Ce nom de *Meſſiah*, *Chriſt*, ſe donnait aux Rois, aux Prophêtes, & aux grands-prêtres des Hébreux. Nous liſons dans le I. des Rois xij. 3. „ Le Seigneur & ſon *Meſſie* ſont témoins, “ c'eſt-à-dire, le Seigneur & le Roi qu'il a établi. Et ailleurs; „ Ne touchez point mes „ oints, & ne faites aucun mal à mes Prophê- „ tes. “ David animé de l'eſprit de Dieu, donne dans plus d'un endroit à Saül ſon beau-père réprouvé qui le perſécutait, le nom & la qualité d'oint, de *Meſſie* du Seigneur; „ Dieu

„ me garde, dit-il fréquemment, de porter
„ ma main ſur l'oint du Seigneur, ſur le *Meſſie*
„ de Dieu ! "

Hérode étant oint fut appellé *Meſſie* par les Hérodiens, qui compoſèrent quelque tems une petite ſecte.

Si le nom de *Meſſie*, d'oint de l'Eternel a été donné à des Rois idolâtres, à des réprouvés, il a été très ſouvent employé dans nos anciens oracles pour déſigner l'oint véritable du Seigneur, ce *Meſſie* par excellence, le Chriſt, fils de Dieu, enfin Dieu lui-même.

Si l'on rapproche tous les divers oracles qu'on applique pour l'ordinaire au *Meſſie*, il en peut réſulter quelques difficultés apparentes dont les Juifs ſe ſont prévalus pour juſtifier, s'ils le pouvaient, leur obſtination. Pluſieurs grands théologiens leur accordent, que dans l'état d'oppreſſion ſous lequel gémiſſait le peuple Juif, & après toutes les promeſſes que l'Eternel lui avait faites ſi ſouvent, il pouvait ſoupirer après la venue d'un *Meſſie* vainqueur & libérateur, & qu'ainſi il eſt en quelque ſorte excuſable de n'avoir pas d'abord reconnu ce libérateur dans la perſonne de Jéſus, d'autant plus qu'il n'y a pas un ſeul paſſage dans l'ancien Teſtament où il ſoit dit, Croyez au *Meſſie*.

Il était dans le plan de la ſageſſe éternelle, que les idées ſpirituelles du vrai *Meſſie* fuſſent inconnues à la multitude aveugle; elles le furent au point que les docteurs Juifs ſe ſont aviſés de nier que les paſſages que nous alléguons doivent s'entendre du Meſſie; pluſieurs diſent que

le Messie est déja venu en la personne d'Ezéchias; c'était le sentiment du fameux Hillel. D'autres en grand nombre prétendent que la croyance de la venue d'un *Messie* n'est point un article fondamental de foi, & que ce dogme n'étant ni dans le Décalogue, ni dans le Lévitique, il n'est qu'une espérance consolante.

Plusieurs Rabins vous disent qu'ils ne doutent pas, que suivant les anciens oracles le *Messie* ne soit venu dans les tems marqués; mais qu'il ne vieillit point, qu'il reste caché sur cette terre, & qu'il attend pour se manifester qu'Israël ait célébré comme il faut le sabat.

Le fameux Rabin Salomon Jarchy ou Raschy, qui vivait au commencement du douziéme siécle, dit dans ses Talmudiques, que les anciens Hébreux ont crû que le Messie était né le jour de la dernière destruction de Jérusalem par les armées Romaines; c'est, comme on dit, appeller le médecin après la mort.

Le Rabin Kimchy qui vivait aussi au douziéme siécle, annonçait que le *Messie* dont il croyait la venue très prochaine, chasserait de la Judée les Chrétiens qui la possédaient pour lors; il est vrai que les Chrétiens perdirent la terre sainte; mais ce fut Saladin qui les vainquit: pour peu que ce conquérant eût protégé les Juifs, & se fût déclaré pour eux, il est vraisemblable que dans leur entousiasme ils en auraient fait leur Messie.

Les auteurs sacrés, & notre Seigneur Jésus lui-même, comparent souvent le régne du *Messie* & l'éternelle béatitude à des jours de nôces, à

des festins ; mais les talmudistes ont étrangement abusé de ces paraboles ; selon eux le Messie donnera à son peuple rassemblé dans la terre de Canaan, un repas dont le vin sera celui qu'Adam lui-même fit dans le Paradis terrestre, & qui le conserve dans de vastes celliers, creusés par les anges au centre de la terre.

On servira pour entrée le fameux poisson, appellé le grand Léviathan, qui avale tout d'un coup un poisson moins grand que lui, lequel ne laisse pas d'avoir trois cent lieuës de long ; toute la masse des eaux est portée sur Léviathan. Dieu au commencement en créa un mâle & un autre femelle ; mais de peur qu'ils ne renversassent la terre, & qu'ils ne remplissent l'univers de leurs semblables, Dieu tua la femelle, & la sala pour le festin du *Messie*.

Les Rabins ajoutent qu'on tuera pour ce repas le taureau Béhémoth, qui est si gros qu'il mange chaque jour le foin de mille montagnes : la femelle de ce taureau fut tuée au commencement du monde, afin qu'une espèce si prodigieuse ne se multipliât pas, ce qui n'aurait pû que nuire aux autres créatures ; mais ils assurent que l'Eternel ne la sala pas, parce que la vache salée n'est pas si bonne que la léviathane. Les Juifs ajoutent encor si bien foi à toutes ces réveries rabiniques, que souvent ils jurent sur leur part du bœuf Béhémoth.

Après des idées si grossières sur la venue du Messie, & sur son régne, faut-il s'étonner, si les Juifs tant anciens que modernes, & plusieurs même des premiers chrétiens, malheureusement

imbus

imbus de toutes ces rêveries, n'ont pû s'élever à l'idée de la nature divine de l'Oint du Seigneur, & n'ont pas attribué la qualité de Dieu au *Messie?* Voyez comme les Juifs s'expriment là-dessus dans l'ouvrage intitulé *Judæi Lusitani quæstiones ad Christianos* (*). Reconnaître, „ disent-ils, un homme Dieu, c'est s'abuser soi-„ même, c'est se forger un monstre, un cen-„ taure, le bizarre composé de deux natures „ qui ne sauraient s'allier. « Ils ajoutent que les Prophêtes n'enseignent point que le *Messie* soit homme-Dieu, qu'ils distinguent expressément entre Dieu & David, qu'ils déclarent le premier maître & le second serviteur, &c.

On sait assez que les Juifs esclaves de la lettre n'ont jamais pénétré comme nous le sens des Ecritures.

Lorsque le Sauveur parut, les préjugés juifs s'élevèrent contre lui. Jésus-Christ lui-même, pour ne pas révolter leurs esprits aveugles, parait extrêmement réservé sur l'article de sa divinité; il voulait, dit Saint Chrysostome, *accoutumer insensiblement ses auditeurs à croire un mystère si fort élevé au-dessus de la raison;* s'il prend l'autorité d'un Dieu en pardonnant les péchés, cette action soulève tous ceux qui en sont les témoins; ses miracles les plus évidens ne peuvent convaincre de sa divinité, ceux mêmes en faveur desquels il les opère. Lorsque devant le tribunal du souverain Sacrificateur, il avoue avec un modeste détour qu'il est le fils

(*) *Quæst.* 1. 2. 4. 23. *&c.*

de Dieu, le grand-Prêtre déchire ſa robe & crie au blaſphême. Avant l'envoi du Saint-Eſprit, les Apôtres ne ſoupçonnent pas même la divinité de leur maître; il les interroge ſur ce que le peuple penſe de lui; ils répondent, que les uns le prennent pour Elie, les autres pour Jérémie, ou pour quelqu'autre prophête. St. Pierre a beſoin d'une révélation particulière pour connaître que Jéſus eſt le Chriſt, le fils du Dieu vivant.

Les Juifs révoltés contre la divinité de Jéſus-Chriſt ont eu recours à toutes ſortes de voies pour détruire ce grand myſtère; ils détournent le ſens de leurs propres oracles, ou ne les appliquent pas au *Meſſie*; ils prétendent que le nom de *Dieu*, Eloï, n'eſt pas particulier à la Divinité, & qu'il ſe donne même par les auteurs ſacrés aux juges, aux magiſtrats, en général à ceux qui ſont élevés en autorité; ils citent en effet un très grand nombre de paſſages des ſaintes Ecritures, qui juſtifient cette obſervation, mais qui ne donnent aucune atteinte aux termes exprès des anciens oracles qui regardent le *Meſſie*.

Enfin ils prétendent que ſi le Sauveur, & après lui les Evangeliſtes, les Apôtres & les premiers chrétiens, appellent Jéſus le fils de Dieu, ce terme auguſte ne ſignifiait dans les tems évangeliques, autre choſe que l'oppoſé des fils de Bélial, c'eſt-à-dire, homme de bien, ſerviteur de Dieu; par oppoſition à un méchant, un homme qui ne craint point Dieu.

Si les Juifs ont conteſté à Jéſus-Chriſt la qua-

lité de *Messie* & sa divinité, ils n'ont rien négligé aussi pour le rendre méprisable, pour jetter sur sa naissance, sa vie & sa mort, tout le ridicule & tout l'opprobre qu'a pû imaginer leur criminel acharnement.

De tous les ouvrages qu'a produits l'aveuglement des Juifs, il n'en est point de plus odieux & de plus extravagant que le livre ancien intitulé *Sepher Toldos Jeschut*, tiré de la poussière par Mr. Vagenseil dans le second tome de son ouvrage intitulé *Tela ignea*, &c.

C'est dans ce *Sepher Teldos Jeschut*, qu'on lit une histoire monstrueuse de la vie de notre Sauveur forgée avec toute la passion & la mauvaise foi possibles. Ainsi, par exemple, ils ont osé écrire qu'un nommé Panther ou Pandera habitant de Bethléem, était devenu amoureux d'une jeune femme mariée à Jokanam. Il eut de ce commerce impur un fils qui fut nommé Jesua ou Jesu. Le père de cet enfant fut obligé de s'enfuir, & se retira à Babilone. Quant au jeune Jesu, on l'envoya aux écoles; mais, ajoute l'auteur, il eut l'insolence de lever la tête, & de se découvrir devant les Sacrificateurs, au lieu de paraître devant eux la tête baissée, & le visage couvert, comme c'était la coutume; hardiesse qui fut vivement tansée; ce qui donna lieu d'examiner sa naissance, qui fut trouvée impure, & l'exposa bientôt à l'ignominie.

Ce détestable livre *Sepher Toldos Jeschut* était connu dès le second siécle; Celse le cita avec confiance, & Origène le réfute au chapitre neuviéme.

Il y a un autre livre intitulé aussi *Toledos Jesu*, publié l'an 1705 par Mr. Huldric, qui suit de plus près l'Evangile de l'enfance, mais qui commet à tout moment les anacronismes les plus grossiers ; il fait naître & mourir Jésus-Christ sous le régne d'Hérode le grand ; il veut que ce soit à ce Prince qu'ont été faites les plaintes sur l'adultère de Panther & de Marie mère de Jésus.

L'auteur qui prend le nom de Jonathan, qui se dit contemporain de Jésus-Christ & demeurant à Jérusalem, avance qu'Hérode consulta sur le fait de Jésus-Christ les sénateurs d'une ville dans la terre de Césarée : nous ne suivrons pas un auteur aussi absurde dans toutes ses contradictions.

Cependant c'est à la faveur de toutes ces calomnies que les Juifs s'entretiennent dans leur haine implacable contre les chrétiens, & contre l'Evangile ; ils n'ont rien négligé pour altérer la chronologie du vieux Testament, & pour répandre des doutes & des difficultés sur le tems de la venue de notre Sauveur.

Ahmed-ben-Cassum-al-Andacousy Maure de Grenade qui vivait sur la fin du seiziéme siécle, cite un ancien manuscrit arabe qui fut trouvé avec seize lames de plomb, gravées en caractères arabes, dans une grote, près de Grenade. Don Pedro y Quinones Archevêque de Grenade en a rendu lui-même témoignage ; ces lames de plomb, qu'on appelle de Grenade, ont été depuis portées à Rome, où après un examen de plusieurs années, elles ont enfin été

condamnées comme apocryphes ſous le pontificat d'Alexandre VII; elles ne renferment que des hiſtoires fabuleuſes touchant la vie de Marie & de ſon fils.

Le nom de *Meſſie* accompagné de l'épithète de *faux* ſe donne encor à ces impoſteurs qui dans divers tems ont cherché à abuſer la nation Juive. Il y eut de ces *faux-Meſſies* avant même la venue du véritable oint de Dieu. Le ſage Gamaliel parle (*) d'un nommé Theudas, dont l'hiſtoire ſe lit dans les antiquités Judaïques de Joſeph, liv. 20. chap. 2. Il ſe vantait de paſſer le Jourdain à pié ſec; il attira beaucoup de gens à ſa ſuite; mais les Romains étant tombés ſur ſa petite troupe la diſſipèrent, coupèrent la tête au malheureux chef, & l'expoſèrent dans Jéruſalem.

Gamaliel parle auſſi de Judas le Galiléen, qui eſt ſans doute le même dont Joſeph fait mention dans le 12[e]. chap. du ſecond livre de la guerre des Juifs. Il dit que ce faux prophête avait ramaſſé près de trente mille hommes; mais l'hyperbole eſt le caractère de l'hiſtorien Juif.

Dès les tems apoſtoliques l'on vit Simon ſurnommé le magicien, (†) qui avait ſû ſéduire les habitans de Samarie, au point qu'ils le conſidéraient comme *la vertu de Dieu.*

Dans le ſiécle ſuivant l'an 178. & 179. de l'ère chrétienne, ſous l'Empire d'Adrien, parut

(*) *Act. Apoſt.* c. v. 34. 35. 36.

(†) *Act. Apoſt.* c. 8. 9.

le *faux-Messie* Barchochebas, à la tête d'une armée. L'Empereur envoya contre lui Julius Severus, qui après plusieurs rencontres enferma les révoltés dans la ville de Bither; elle soutint un siége opiniâtre & fut emportée, Barchochebas y fut pris & mis à mort. Adrien crut ne pouvoir mieux prévenir les continuelles révoltes des Juifs qu'en leur défendant par un édit d'aller à Jérusalem; il établit même des gardes aux portes de cette ville, pour en défendre l'entrée aux restes du peuple d'Israël.

On lit dans Socrate historien ecclésiastique, (*) que l'an 434 il parut dans l'île de Candie un *faux-Messie* qui s'appellait Moïse. Il se disait l'ancien libérateur des Hébreux ressuscité pour les délivrer encore.

Un siécle après, en 530, il y eut dans la Palestine un *faux-Messie* nommé Julien; il s'annonçait comme un grand conquérant, qui à la tête de sa nation détruirait par les armes tout le peuple chrétien; séduits par ses promesses, les Juifs armés massacrèrent plusieurs chrétiens. L'Empereur Justinien envoya des troupes contre lui; on livra bataille au faux-Christ, il fut pris & condamné au dernier supplice.

Au commencement du 8e. siécle, Serenus Juif Espagnol se porta pour Messie, prêcha, eut des disciples, & mourut comme eux dans la misère.

Il s'éleva plusieurs *faux-Messies* dans le douziéme siécle. Il en parut un en France sous

(*) *Socr. Hist. eccl. l.* 2. *chap.* 38.

Louïs le jeune; il fut pendu lui & ſes adhérens; ſans qu'on ait jamais ſû les noms ni du maître ni des diſciples.

Le treiziéme ſiécle fut fertile en *faux-Meſſies*; on en compte ſept ou huit qui parurent en Arabie, en Perſe, dans l'Eſpagne, en Moravie: l'un d'eux qui ſe nommait David el Ré paſſe pour avoir été un très grand magicien; il ſéduiſit les Juifs, & ſe vit à la tête d'un parti conſidérable; mais ce *Meſſie* fut aſſaſſiné.

Jaque Zieglerne de Moravie, qui vivait au milieu du 16e. ſiécle, annonçait la prochaine manifeſtation du *Meſſie*; né, à ce qu'il aſſurait, depuis quatorze ans, il l'avait vû, diſait-il, à Strasbourg, & il gardait avec ſoin une épée & un ſceptre pour les lui mettre en main dès qu'il ſerait en âge d'enſeigner.

L'an 1624 un autre Zieglerne confirma la prédiction du premier.

L'an 1666 Sabathai Sévi né dans Alep, ſe dit le *Meſſie* prédit par les Zieglernes. Il débuta par prêcher ſur les grands chemins, & au milieu des campagnes; les Turcs ſe moquaient de lui, pendant que ſes diſciples l'admiraient. Il paraît qu'il ne mit pas d'abord dans ſes intérêts le gros de la nation Juive, puiſque les chefs de la ſynagogue de Smyrne, portèrent contre lui une ſentence de mort; mais il en fut quitte pour la peur & le banniſſement.

Il contracta trois mariages, & l'on prétend qu'il n'en conſomma point, diſant que cela était au-deſſous de lui. Il s'aſſocia un nommé Nathan-Lévi: celui-ci fit le perſonnage du pro-

phête Elie, qui devait précéder le *Messie.* Ils se rendirent à Jérusalem, & Nathan y annonça Sabathai Sévi comme le libérateur des nations. La populace Juive se déclara pour eux; mais ceux qui avaient quelque chose à perdre les anathématisèrent.

Sévi pour fuir l'orage se retira à Constantinople, & de là à Smyrne; Nathan-Lévi lui envoya quatre ambassadeurs qui le reconnurent & le saluèrent publiquement en qualité de *Messie*; cette ambassade en imposa au peuple, & même à quelques docteurs qui déclarèrent Sabathai Sévi *Messie* & Roi des Hébreux. Mais la synagogue de Smyrne condamna son Roi à être empâlé.

Sabathai se mit sous la protection du Cadi de Smyrne, & eut bientôt pour lui tout le peuple Juif; il fit dresser deux trônes, un pour lui, & l'autre pour son épouse favorite; il prit le nom de Roi des Rois, & donna à Joseph Sévi son frère celui de Roi de Juda. Il promit aux Juifs la conquête de l'Empire Ottoman assurée. Il poussa même l'insolence jusqu'à faire ôter de la lithurgie juive le nom de l'Empereur, & à y faire substituer le sien.

On le fit mettre en prison aux Dardanelles; les Juifs publièrent qu'on n'épargnait sa vie, que parce que les Turcs savaient bien qu'il était immortel. Le Gouverneur des Dardanelles s'enrichit des présens que les Juifs lui prodiguèrent pour visiter leur Roi, leur *Messie* prisonnier, qui dans les fers conservait toute sa dignité, & se faisait baiser les pieds.

Cependant le Sultan qui tenait ſa cour à Andrinople, voulut faire finir cette comédie; il fit venir Sévi & lui dit que s'il était *Meſſie*, il devait être invulnérable; Sévi en convint. Le Grand-Seigneur le fit placer pour but aux flèches de ſes icoglans; le *Meſſie* avoua qu'il n'était point invulnérable, & proteſta que Dieu ne l'envoyait que pour rendre témoignage à la ſainte religion muſulmane. Fuſtigé par les miniſtres de la loi, il ſe fit Mahométan, & il vécut & mourut également mépriſé des Juifs & des Muſulmans; ce qui a ſi fort décrédité la profeſſion de *faux-Meſſie*, que Sévi eſt le dernier qui ait paru.

METAMORPHOSE,

METEMPSICOSE.

N'Eſt-il pas bien naturel que toutes les métamorphoſes dont la terre eſt couverte, ayent fait imaginer dans l'Orient où on a imaginé tout, que nos ames paſſaient d'un corps à un autre; un point preſque imperceptible devient un ver, ce ver devient papillon; un gland ſe transforme en chêne, un œuf en oiſeau; l'eau devient nuage & tonnerre; le bois ſe change en feu & en cendre; tout parait enfin métamorphoſé dans la nature. On attribua bientôt aux ames qu'on regardait comme des figures légères, ce qu'on voyait ſenſiblement dans des

corps plus grossiers. L'idée de la métempsicose est peut-être le plus ancien dogme de l'univers connu, & il règne encor dans une grande partie de l'Inde & de la Chine.

Il est encor très naturel que toutes les métamorphoses dont nous sommes les témoins, ayent produit ces anciennes fables qu'Ovide a recueillies dans son admirable ouvrage. Les Juifs même ont eu aussi leurs métamorphoses. Si Niobé fut changée en marbre, Hedith femme de Loth fut changée en statue de sel. Si Euridice resta dans les enfers pour avoir regardé derrière elle, c'est aussi pour la même indiscrétion que cette femme de Loth fut privée de la nature humaine. Le bourg qu'habitaient Baucis & Philémon en Phrygie est changé en un lac, la même chose arrive à Sodome. Les filles d'Anius changeaient l'eau en huile, nous avons dans l'Ecriture une métamorphose à-peu-près semblable, mais plus vraie & plus sacrée. Cadmus fut changé en serpent; la verge d'Aaron devint serpent aussi.

Les Dieux se changeaient très souvent en hommes, les Juifs n'ont jamais vû les anges que sous la forme humaine : les anges mangèrent chez Abraham. Paul dans son Epitre aux Corinthiens dit que l'ange de Sathan lui a donné des soufflets : *Angelos Sathana me colaphisei.*

MIRACLES.

UN miracle ſelon l'énergie du mot eſt une choſe admirable. En ce cas tout eſt miracle. L'ordre prodigieux de la nature, la rotation de cent millions de globes autour d'un million de ſoleils, l'activité de la lumière, la vie des animaux, ſont des miracles perpétuels.

Selon les idées reçues nous appellons miracle la violation de ces loix divines & éternelles. Qu'il y ait une éclipſe de ſoleil pendant la pleine lune, qu'un mort faſſe à pié deux lieuës de chemin en portant ſa tête entre ſes bras, nous appellons cela un miracle.

Pluſieurs phyſiciens ſoutiennent qu'en ce ſens il n'y a point de miracles, & voici leurs argumens.

Un miracle eſt la violation des loix mathématiques, divines, immuables, éternelles. Par ce ſeul expoſé, un miracle eſt une contradiction dans les termes. Une loi ne peut être à la fois immuable & violée; mais une loi, leur dit-on, étant établie par Dieu même, ne peut-elle être ſuſpendue par ſon auteur? Ils ont la hardieſſe de répondre que non, & qu'il eſt impoſſible que l'Etre infiniment ſage ait fait des loix pour les violer. Il ne pouvait, diſent-ils, déranger ſa machine que pour la faire mieux aller; or il eſt clair qu'étant Dieu il a fait cette immenſe machine auſſi bonne qu'il l'a pû; s'il

a vû qu'il y aurait quelque imperfection résultante de la nature de la matière, il y a pourvu dès le commencement, ainſi il n'y changera jamais rien.

De plus Dieu ne peut rien faire ſans raiſon; or quelle raiſon le porterait à défigurer pour quelque tems ſon propre ouvrage?

C'eſt en faveur des hommes, leur dit-on. C'eſt donc au moins en faveur de tous les hommes, répondent-ils; car il eſt impoſſible de concevoir que la nature divine travaille pour quelques hommes en particulier, & non pas pour tout le genre humain; encor même le genre humain eſt bien peu de choſe; il eſt beaucoup moindre qu'une petite fourmillière en comparaiſon de tous les êtres qui rempliſſent l'immenſité. Or n'eſt-ce pas la plus abſurde des folies d'imaginer que l'Etre infini intervertiſſe en faveur de trois ou quatre centaines de fourmis, ſur ce petit amas de fange, le jeu éternel de ces reſſorts immenſes qui font mouvoir tout l'univers.

Mais ſuppoſons que Dieu ait voulu diſtinguer un petit nombre d'hommes par des faveurs particulières, faudra-t-il qu'il change ce qu'il a établi pour tous les tems & pour tous les lieux? Il n'a certes aucun beſoin de ce changement, de cette inconſtance, pour favoriſer ſes créatures; ſes faveurs ſont dans ſes loix mêmes. Il a tout prévû, tout arrangé pour elles, toutes obéiſſent irrévocablement à la force qu'il a imprimée pour jamais dans la nature.

Pourquoi Dieu ferait-il un miracle? Pour ve-

nir à bout d'un certain deſſein ſur quelques êtres vivans ! Il dirait donc, Je n'ai pû parvenir, par la fabrique de l'univers, par mes décrets divins, par mes loix éternelles, à remplir un certain deſſein : je vais changer mes éternelles idées, mes loix immuables, pour tâcher d'exécuter ce que je n'ai pû faire par elles. Ce ſerait un aveu de ſa faibleſſe, & non de ſa puiſſance. Ce ſerait, ce ſemble, dans lui la plus inconcevable contradiction. Ainſi donc, oſer ſuppoſer à Dieu des miracles, c'eſt réellement l'inſulter (ſi des hommes peuvent inſulter Dieu.) C'eſt lui dire, Vous êtes un être faible & inconſéquent. Il eſt donc abſurde de croire des miracles, c'eſt deshonorer en quelque ſorte la Divinité.

On preſſe ces philoſophes : on leur dit, Vous avez beau exalter l'immutabilité de l'Etre ſuprême, l'éternité de ſes loix, la régularité de ſes mondes infinis : notre petit tas de bouë a été tout couvert de miracles ; les hiſtoires ſont auſſi remplies de prodiges que d'événemens naturels. Les filles du grand-prêtre Anius changeaient tout ce qu'elles voulaient en bled, en vin, ou en huile ; Athalide fille de Mercure reſſuſcita pluſieurs fois ; Eſculape reſſuſcita Hipolite ; Hercule arracha Alceſte à la mort ; Herès revint au monde après avoir paſſé quinze jours dans les enfers. Romulus & Rémus nâquirent d'un Dieu & d'une Veſtale ; le Palladium tomba du ciel dans la ville de Troye ; la chevelure de Bérénice devint un aſſemblage d'étoiles ; la cabane de Baucis & de Philémon fut

changée en un ſuperbe temple ; la tête d'Orphée rendait des oracles après ſa mort ; les murailles de Thèbes ſe conſtruiſirent d'elles-mêmes au ſon de la flute, en préſence des Grecs ; les guériſons faites dans le temple d'Eſculape, étaient innombrables ; & nous avons encor des monumens chargés du nom des témoins oculaires des miracles d'Eſculape.

Nommez-moi un peuple, chez lequel il ne ſe ſoit pas opéré des prodiges incroyables, ſurtout dans des tems où l'on ſavait à peine lire & écrire.

Les philoſophes ne répondent à ces objections qu'en riant & en levant les épaules ; mais les philoſophes chrétiens diſent ; Nous croyons aux miracles opérés dans notre ſainte religion ; nous les croyons par la foi, & non par notre raiſon que nous nous gardons bien d'écouter ; car lorſque la foi parle, on ſait aſſez que la raiſon ne doit pas dire un ſeul mot ; nous avons une croyance ferme & entière dans les miracles de Jéſus-Chriſt, & des Apôtres ; mais permettez-nous de douter un peu de pluſieurs autres ; ſouffrez, par exemple, que nous ſuſpendions notre jugement ſur ce que rapporte un homme ſimple auquel on a donné le nom de grand. Il aſſure qu'un petit moine était ſi fort accoutumé à faire des miracles, que le Prieur lui défendit enfin d'exercer ſon talent. Le petit moine obéït ; mais ayant vû un pauvre couvreur qui tombait du haut d'un toit, il balança entre le déſir de lui ſauver la vie, & la ſainte obédience. Il ordonna ſeulement au couvreur

de reſter en l'air juſqu'à nouvel ordre, & courut vîte conter à ſon Prieur l'état des choſes. Le Prieur lui donna l'abſolution du péché qu'il avait commis en commençant un miracle ſans permiſſion, & lui permit de l'achever, pourvû qu'il s'en tînt là, & qu'il n'y revînt plus. On accorde aux philoſophes qu'il faut un peu ſe défier de cette hiſtoire.

Mais comment oſeriez-vous nier, leur dit-on, que St. Gervais & St. Protais ayent apparu en ſonge à St. Ambroiſe, qu'ils lui ayent enſeigné l'endroit où étaient leurs reliques? que St. Ambroiſe les ait déterrées, & qu'elles ayent guéri un aveugle? St. Auguſtin était alors à Milan; c'eſt lui qui rapporte ce miracle *immenſo populo teſte*, dit-il dans ſa Cité de Dieu livre 22. Voilà un miracle des mieux conſtatés. Les philoſophes diſent qu'ils n'en croyent rien, que Gervais & Protais n'apparaiſſent à perſonne, qu'il importe fort peu au genre humain qu'on ſache où ſont les reſtes de leurs carcaſſes; qu'ils n'ont pas plus de foi à cet aveugle, qu'à celui de Veſpaſien; que c'eſt un miracle inutile; que Dieu ne fait rien d'inutile; & ils ſe tiennent fermes dans leurs principes. Mon reſpect pour St. Gervais & St. Protais ne me permet pas d'être de l'avis de ces philoſophes; je rends compte ſeulement de leur incrédulité. Ils font grand cas du paſſage de Lucien qui ſe trouve dans la mort de Peregrinus. „ Quand un joueur „ de gobelets adroit ſe fait chrétien, il eſt ſûr „ de faire fortune. " Mais comme Lucien eſt

un auteur prophane, il ne doit avoir aucune autorité parmi nous.

Ces philosophes ne peuvent se résoudre à croire les miracles opérés dans le second siécle; des témoins oculaires ont beau écrire que l'évêque de Smyrne St. Polycarpe, ayant été condamné à être brûlé & étant jetté dans les flammes, ils entendirent une voix du ciel qui criait, Courage, Polycarpe, sois fort, montre-toi homme; qu'alors les flammes du bucher s'écartèrent de son corps, & formèrent un pavillon de feu au-dessus de sa tête, & que du milieu du bucher il sortit une colombe; enfin on fut obligé de trancher la tête de Polycarpe. A quoi bon ce miracle? disent les incrédules; pourquoi les flammes ont-elles perdu leur nature, & pourquoi la hache de l'exécuteur n'a-t-elle pas perdu la sienne? D'où vient que tant de martirs sont sortis sains & saufs de l'huile bouillante, & n'ont pû résister au tranchant du glaive? On répond que c'est la volonté de Dieu. Mais les philosophes voudraient avoir vû tout cela de leurs yeux avant de le croire.

Ceux qui fortifient leurs raisonnemens par la science vous diront que les Pères de l'Eglise ont avoué souvent eux-mêmes qu'il ne se faisait plus de miracles de leur tems. St. Chrysostome dit expressément: „ Les dons extraordinaires de „ l'esprit étaient donnés même aux indignes, „ parce qu'alors l'Eglise avait besoin de miracles; mais aujourd'hui ils ne sont pas même „ donnés aux dignes, parce que l'Eglise n'en a „ plus de besoin. “ Ensuite il avoue qu'il n'y

a plus personne qui ressuscite les morts, ni même qui guérisse les malades.

St. Augustin lui-même, malgré le miracle de Gervais & de Protais, dit dans sa Cité de Dieu ; „ Pourquoi ces miracles qui se faisaient „ autrefois ne se font-ils plus aujourd'hui ? " Et il en donne la même raison. *Cur, inquiunt, nunc illa miracula quæ prædicatis facta esse non fiunt ? Possem quidem dicere, necessaria priùs fuisse, quàm crederet mundus, ad hoc ut crederet mundus.*

On objecte aux philosophes que St. Augustin, malgré cet aveu, parle pourtant d'un vieux savetier d'Hippone, qui ayant perdu son habit alla prier à la chapelle *des vingt martirs*, qu'en retournant il trouva un poisson dans le corps duquel il y avait un anneau d'or, & que le cuisinier qui fit cuire le poisson, dit au savetier, Voilà ce que les vingt martirs vous donnent.

A cela les philosophes répondent qu'il n'y a rien dans cette histoire qui contredise les loix de la nature, que la physique n'est point du tout blessée qu'un poisson ait avalé un anneau d'or, & qu'un cuisinier ait donné cet anneau à un savetier, qu'il n'y a là aucun miracle.

Si on fait souvenir ces philosophes que selon St. Jérôme, dans sa vie de l'hermite Paul, cet hermite eut plusieurs conversations avec des satyres, & avec des faunes, qu'un corbeau lui apporta tous les jours pendant trente ans la moitié d'un pain pour son dîner, & un pain tout entier le jour que St. Antoine vint le voir ;

ils pourront répondre encor, que tout cela n'eſt pas abſolument contre la phyſique ; que des ſatyres & des faunes peuvent avoir exiſté, & qu'en tout cas ſi ce conte eſt une puérilité, cela n'a rien de commun avec les vrais miracles du Sauveur & de ſes Apôtres. Pluſieurs bons chrétiens ont combattu l'hiſtoire de St. Simeon Stilite, écrite par Théodoret ; beaucoup de miracles qui paſſent pour autentiques dans l'Egliſe Grecque, ont été révoqués en doute par pluſieurs Latins ; de même que des miracles Latins ont été ſuſpects à l'Egliſe Grecque ; les Proteſtans ſont venus enſuite, qui ont fort maltraité les miracles de l'une & l'autre Egliſe.

Un ſavant Jéſuite (*) qui a prêché longtems dans les Indes, ſe plaint de ce que ni ſes confrères, ni lui, n'ont jamais pû faire de miracle. Xavier ſe lamente dans pluſieurs de ſes lettres de n'avoir point le don des langues ; il dit qu'il n'eſt chez les Japonois que comme une ſtatue muette ; cependant les Jéſuites ont écrit qu'il avait reſſuſcité huit morts, c'eſt beaucoup ; mais il faut auſſi conſidérer qu'il les reſſuſcitait à ſix mille lieuës d'ici. Il s'eſt trouvé depuis des gens qui ont prétendu que l'aboliſſement des Jéſuites en France, eſt un beaucoup plus grand miracle que ceux de Xavier & d'Ignace.

Quoiqu'il en ſoit, tous les Chrétiens conviennent que les miracles de Jéſus-Chriſt & des Apôtres ſont d'une vérité inconteſtable ; mais

(*) *Oſpiniam. p.* 230.

qu'on peut douter à toute force, de quelques miracles faits dans nos derniers tems, & qui n'ont pas eu une autenticité certaine.

On ſouhaiterait, par exemple, pour qu'un miracle fût bien conſtaté, qu'il fût fait en préſence de l'Académie des Sciences de Paris, ou de la Société Royale de Londres, & de la Faculté de médecine, aſſiſtées d'un détachement du régiment des Gardes, pour contenir la foule du peuple, qui pourrait par ſon indiſcrétion empêcher l'opération du miracle.

On demandait un jour à un philoſophe, ce qu'il dirait, s'il voyait le ſoleil s'arrêter, c'eſt-à-dire, ſi le mouvement de la terre autour de cet aſtre ceſſait; ſi tous les morts reſſuſcitaient, & ſi toutes les montagnes allaient ſe jetter de compagnie dans la mer, le tout pour prouver quelque vérité importante, comme par exemple, la grace verſatile? Ce que je dirais, répondit le philoſophe, je me ferais Manichéen; je dirais qu'il y a un principe qui défait ce que l'autre a fait.

MORALE.

JE viens de lire ces mots dans une déclamation en quatorze volumes, intitulée *Hiſtoire du bas Empire.*

Les Chrétiens avaient une morale; mais les Payens n'en avaient point.

Ah Mr. le Beau auteur de ces quatorze vo-

lumes, où avez-vous pris cette ſottiſe? eh qu'eſt-ce donc que la morale de Socrate, de Zaleucus, de Curondas, de Cicéron, d'Epictète, de Marc-Antonin?

Il n'y a qu'une morale, Mr. le Beau, comme il n'y a qu'une géométrie. Mais, me dira-t-on, la plus grande partie des hommes ignore la géométrie. Oui; mais dès qu'on s'y applique un peu, tout le monde eſt d'accord. Les agriculteurs, les manœuvres, les artiſtes n'ont point fait de cours de morale; ils n'ont lû ni *de finibus*, de Cicéron, ni les Ethiques d'Ariſtote; mais ſi-tôt qu'ils réfléchiſſent, ils ſont ſans le ſavoir les diſciples de Cicéron; le teinturier Indien, le berger Tartare, & le matelot d'Angleterre connaiſſent le juſte & l'injuſte. Confucius n'a point inventé un ſyſtême de morale, comme on bâtit un ſyſtême de phyſique. Il l'a trouvé dans le cœur de tous les hommes.

Cette morale était dans le cœur du Préteur Feſtus quand les Juifs le preſſèrent de faire mourir Paul qui avait amené des étrangers dans

(*) Eſt-il bien vrai qu'il y ait eu un Moïſe? Si un homme qui commandait à la nature entière eût exiſté chez les Egyptiens, de ſi prodigieux événemens n'auraient-ils pas fait la partie principale de l'hiſtoire d'Egypte? Sanchoniaton, Manéton, Megaſtène, Hérodote n'en auraient-ils pas parlé? Joſeph l'hiſtorien a recueilli tous les témoignages poſſibles en faveur des Juifs; il n'oſe dire qu'aucun des auteurs qu'il cite, ait dit un ſeul mot des miracles de Moïſe. Quoi! le Nil aura été changé en ſang; un ange aura égorgé tous les premiers nés dans l'Egypte; la mer ſe ſera ouverte, ſes eaux auront été ſuſpendues à droite & à gauche,

leur temple. *Sachez*, leur dit-il, *que jamais les Romains ne condamnent personne sans l'entendre.*

Si les Juifs manquaient de morale ou manquaient à la morale, les Romains la connaissaient & lui rendaient gloire.

La morale n'est point dans la superstition, elle n'est point dans les cérémonies, elle n'a rien de commun avec les dogmes. On ne peut trop répéter que tous les dogmes sont différens, & que la morale est la même chez tous les hommes qui font usage de leur raison. La morale vient donc de Dieu comme la lumière. Nos superstitions ne sont que ténèbres. Lecteur, réfléchissez. Etendez cette vérité; tirez vos conséquences.

MOYSE.

EN vain plusieurs savans ont crû que le Pentateuque ne peut avoir été écrit par Moïse. (*) Ils disent que par l'Ecriture même il

& nul auteur n'en aura parlé ! & les nations auront oublié ces prodiges, & il n'y aura qu'un petit peuple d'esclaves barbares qui nous aura conté ces histoires des milliers d'années après l'événement ?

Quel est donc ce Moïse inconnu à la terre entière jusqu'au tems où un Ptolomée eut, dit-on, la curiosité de faire traduire en grec les écrits des Juifs ? Il y avait un grand nombre de siécles que les fables orientales attribuaient à Bacchus tout ce que les Juifs ont dit de Moïse. Bacchus avait passé la mer rouge à pied sec, Bacchus avait changé les eaux en sang, Bacchus avait journellement opéré des miracles avec sa verge;

est avéré que le premier exemplaire connu fut trouvé du tems du Roi Josias, & que cet unique exemplaire fut apporté au Roi par le secrétaire Saphan. Or entre Moïse & cette avanture du secrétaire Saphan, il y a 1167 années par le comput hébraïque. Car Dieu apparut à Moïse dans le buisson ardent l'an du monde 2213, & le secrétaire Saphan publia le livre de la loi l'an du monde 3380. Ce livre trouvé sous Josias fut inconnu jusqu'au retour de la captivité de Babilone, & il est dit que ce fut Esdras, inspiré de Dieu, qui mit en lumière toutes les saintes Ecritures.

Mais que ce soit Esdras ou un autre, qui ait rédigé ce livre, cela est absolument indifférent dès que le livre est inspiré. Il n'est point dit dans le Pentateuque que Moïse en soit l'auteur; il serait donc permis de l'attribuer à un autre homme, à qui l'esprit divin l'aura dicté. Si l'Eglise n'avait par d'ailleurs décidé que le livre est de Moïse.

Quelques contradicteurs ajoutent qu'aucun Prophête n'a cité les livres du Pentateuque, qu'il n'en est question ni dans les Psaumes, ni dans les livres attribués à Salomon, ni dans Jérémie, ni dans Isaïe, ni enfin dans aucun li-

tous ces faits étaient chantés dans les Orgies de Bacchus avant qu'on eût le moindre commerce avec les Juifs, avant qu'on sût seulement si ce pauvre peuple avait des livres. N'est-il pas de la plus extrême vraisemblance que ce peuple si nouveau, si longtems errant, si tard connu, établi si tard en Palestine, prit avec la langue phénicienne les fables phéniciennes,

vre canonique des Juifs. Les mots qui répondent à ceux de Genèse, Exode, Nombres, Lévitique, Deuteronome, ne se trouvent dans aucun autre écrit, reconnu par eux pour autentique.

D'autres plus hardis ont fait les questions suivantes.

1°. En quelle langue Moïse aurait-il écrit dans un désert sauvage? Ce ne pouvait être qu'en égyptien. Car par ce livre même on voit que Moïse & tout son peuple était né en Egypte. Il est probable qu'ils ne parlaient pas d'autre langue. Les Egyptiens ne se servaient pas encor du papiros; on gravait des hiéroglyphes sur le marbre ou sur le bois. Il est même dit que les tables des commandemens furent gravées sur la pierre. Il aurait donc fallu graver cinq volumes sur des pierres polies, ce qui demandait des efforts & un tems prodigieux.

2°. Est-il vraisemblable que dans un désert, où le peuple Juif n'avait ni cordonnier, ni tailleur, & où le Dieu de l'univers était obligé de faire un miracle continuel pour conserver les vieux habits & les vieux souliers des Juifs, il se soit trouvé des hommes assez habiles pour graver les cinq livres du Pentateuque sur le mar-

sur lesquelles il enchérit encor ainsi que font tous les imitateurs grossiers? Un peuple si pauvre, si ignorant, si étranger dans tous les arts, pouvait-il faire autre chose que de copier ses voisins? Ne sait-on pas que jusqu'au nom d'Adonaï, d'Ihaho, d'Eloï, ou Eloa, qui signifia Dieu chez la nation Juive, tout était phénicien?

bre ou sur le bois? On dira qu'on trouva bien des ouvriers qui firent un veau d'or en une nuit, & qui réduisirent ensuite l'or en poudre, opération impossible à la chymie ordinaire non encore inventée; qui construisirent le tabernacle, qui l'ornèrent de trente-quatre colonnes d'airain avec des chapiteaux d'argent, qui ourdirent & qui brodèrent des voiles de lin, d'hyacinte, de pourpre, & d'écarlate; mais cela même fortifie l'opinion des contradicteurs. Ils répondent qu'il n'est pas possible que dans un désert où l'on manquait de tout, on ait fait des ouvrages si recherchés; qu'il aurait fallu commencer par faire des souliers & des tuniques; que ceux qui manquent du nécessaire, ne donnent point dans le luxe; & que c'est une contradiction évidente de dire qu'il y ait eu des fondeurs, des graveurs, des brodeurs, quand on n'avait ni habits, ni pain.

3°. Si Moïse avait écrit le premier chapitre de la Genèse, aurait-il été défendu à tous les jeunes gens de lire ce premier chapitre? Aurait-on porté si peu de respect au législateur? Si c'était Moïse qui eût dit que Dieu punit l'iniquité des pères jusqu'à la quatriéme génération, Ezéchiel aurait-il osé dire le contraire?

4°. Si Moïse avait écrit le Lévitique, aurait-il pû se contredire dans le Deuteronome? Le Lévitique défend d'épouser la femme de son frère, le Deuteronome l'ordonne.

5°. Moïse aurait-il parlé dans son livre de villes qui n'existaient pas de son tems? aurait-il dit que des villes qui étaient pour

lui à l'orient du Jourdain, étaient à l'occident?

6°. Aurait-il assigné quarante-huit villes aux Lévites dans un pays où il n'y a jamais eu dix villes, & dans un désert où il a toûjours erré sans avoir une maison?

7°. Aurait-il prescrit des règles pour les Rois Juifs, tandis que non-seulement il n'y avait point de Rois chez ce peuple, mais qu'ils étaient en horreur, & qu'il n'était pas probable qu'il y en eût jamais? Quoi! Moïse aurait donné des préceptes pour la conduite des Rois, qui ne vinrent qu'environ cinq cent années après lui, & il n'aurait rien dit pour les juges & les pontifes qui lui succédèrent? Cette réflexion ne conduit-elle pas à croire que le Pentateuque a été composé du tems des Rois, & que les cérémonies instituées par Moïse n'avaient été qu'une tradition?

8°. Se pourrait-il faire qu'il eût dit aux Juifs, Je vous ai fait sortir au nombre de six cent mille combattans de la terre d'Egypte, sous la protection de votre Dieu? Les Juifs ne lui auraient-ils pas répondu, Il faut que vous ayez été bien timide pour ne nous pas mener contre le Pharaon d'Egypte; il ne pouvait pas nous opposer une armée de deux cent mille hommes. Jamais l'Egypte n'a eu tant de soldats sur pied; nous l'aurions vaincu sans peine, nous serions les maîtres de son pays? Quoi! le Dieu qui vous parle a égorgé pour nous faire plaisir tous les premiers-nés d'Egypte, & s'il y a dans ce pays-là trois cent mille familles, cela fait trois cent mille hommes morts en une

nuit pour nous venger; & vous n'avez pas sécondé votre Dieu? & vous ne nous avez pas donné ce pays fertile que rien ne pouvait défendre? vous nous avez fait sortir de l'Egypte en larrons & en lâches, pour nous faire périr dans des déserts, entre les précipices & les montagnes? Vous pouviez nous conduire au moins par le droit chemin dans cette terre de Canaan sur laquelle nous n'avons nul droit, & que vous nous avez promise, & dans laquelle nous n'avons pû encor entrer?

Il était naturel que de la terre de Gessen nous marchassions vers Tyr & Sidon le long de la Méditerranée; mais vous nous faites passer l'isthme de Suez presque tout entier; vous nous faites rentrer en Egypte, remonter jusques par delà Memphis, & nous nous trouvons à Béel Sephon, au bord de la mer rouge, tournant le dos à la terre de Canaan, ayant marché quatre-vingt lieuës dans cette Egypte que nous voulions éviter, & enfin prêts de périr entre la mer & l'armée de Pharaon!

Si vous aviez voulu nous livrer à nos ennemis, auriez-vous pris une autre route & d'autres mesures? Dieu nous a sauvés par un miracle, dites-vous; la mer s'est ouverte pour nous laisser passer; mais après une telle faveur, fallait-il nous faire mourir de faim & de fatigue dans les déserts horribles d'Ethan, de Cadés-Barné, de Mara, d'Elim, d'Oreb & de Sinaï? Tous nos pères ont péri dans ces solitudes affreuses, & vous nous venez dire au bout de

quarante ans que Dieu a eu un ſoin particulier de nos pères !

Voilà ce que ces Juifs murmurateurs, ces enfans injuſtes des Juifs vagabonds, morts dans les déſerts, auraient pû dire à Moïſe, s'il leur avait lû l'Exode & la Genèſe. Et que n'auraient-ils pas dû dire & faire à l'article du veau d'or ? Quoi ! vous oſez nous conter que votre frère fit un veau pour nos pères, quand vous étiez avec Dieu ſur la montagne ; vous qui tantôt nous dites que vous avez parlé à Dieu face à face & tantôt que vous n'avez pû le voir que par derrière ! Mais enfin, vous étiez avec ce Dieu, & votre frère jette en fonte un veau d'or en un ſeul jour, & nous le donne pour l'adorer ; & au-lieu de punir votre indigne frère, vous le faites notre Pontiſe, & vous ordonnez à vos Lévites d'égorger vingt-trois mille hommes de votre peuple ; nos pères l'auraient-ils ſouffert ? ſe ſeraient-ils laiſſé aſſommer comme des victimes par des prêtres ſanguinaires ? Vous nous dites que non content de cette boucherie incroyable, vous avez fait encor maſſacrer vingt-quatre mille de vos pauvres ſuivans, parce que l'un deux avait couché avec une Madianite ; tandis que vous-même avez épouſé une Madianite ; & vous ajoutez que vous êtes le plus doux de tous les hommes. Encor quelques actions de cette douceur, & il ne ſerait plus reſté perſonne.

Non, ſi vous aviez été capable d'une telle cruauté, ſi vous aviez pû l'exercer, vous ſeriez le plus barbare de tous les hommes, &

tous les ſupplices ne ſuffiraient pas pour expier un ſi étrange crime.

Ce ſont-là, à-peu-près, les objections que font les ſavans à ceux qui penſent que Moïſe eſt l'auteur du Pentateuque. Mais on leur répond que les voies de Dieu ne ſont pas celles des hommes; que Dieu a éprouvé, conduit & abandonné ſon peuple par une ſageſſe qui nous eſt inconnue; que les Juifs eux-mêmes depuis plus de deux mille ans ont crû que Moïſe eſt l'auteur de ces livres; que l'Egliſe qui a ſuccédé à la Synagogue, & qui eſt infaillible comme elle, a décidé ce point de controverſe, & que les ſavans doivent ſe taire, quand l'Egliſe parle.

NECESSAIRE.

OSMIN.

NE dites-vous pas que tout eſt néceſſaire?

SELIM.

Si tout n'était pas néceſſaire, il s'enſuivrait que Dieu aurait fait des choſes inutiles.

OSMIN.

C'eſt-à-dire, qu'il était néceſſaire à la nature divine qu'elle fit tout ce qu'elle a fait?

SELIM.

Je le crois, ou du moins je le ſoupçonne, il

y a des gens qui penſent autrement; je ne les entends point, peut-être ont-ils raiſon. Je crains la diſpute ſur cette matière.

OSMIN.

C'eſt auſſi d'un autre néceſſaire que je veux vous parler.

SELIM.

Quoi donc? de ce qui eſt néceſſaire à un honnête homme pour vivre? du malheur où l'on eſt réduit quand on manque du néceſſaire?

OSMIN.

Non, car ce qui eſt néceſſaire à l'un ne l'eſt pas toûjours à l'autre; il eſt néceſſaire à un Indien d'avoir du ris, à un Anglais d'avoir de la viande, il faut une fourrure à un Ruſſe, & une étoffe de gaze à un Africain, tel homme croit que douze chevaux de carroſſe lui ſont néceſſaires, tel autre ſe borne à une paire de ſouliers, tel autre marche gaîment pieds nuds, je veux vous parler de ce qui eſt néceſſaire à tous les hommes.

SELIM.

Il me ſemble que Dieu a donné tout ce qu'il fallait à cette eſpèce; des yeux pour voir, des pieds pour marcher, une bouche pour manger, un œſophage pour avaler, un eſtomac pour digérer, une cervelle pour raiſonner, des organes pour produire leurs ſemblables.

OSMIN.

Comment donc arrive-t-il que des hommes

naiſſent privés d'une partie de ces choſes néceſſaires ?

SELIM.

C'eſt que les loix générales de la nature ont amené des accidens qui ont fait naître des monſtres; mais en général l'homme eſt pourvu de tout ce qu'il lui faut pour vivre en ſociété.

OSMIN.

Y a-t-il des notions communes à tous les hommes qui ſervent à les faire vivre en ſociété ?

SELIM.

Oui, j'ai voyagé avec Paul Lucas, & partout où j'ai paſſé j'ai vû qu'on reſpectait ſon père & ſa mère, qu'on ſe croyait obligé de tenir ſa promeſſe, qu'on avait de la pitié pour les innocens opprimés, qu'on déteſtait la perſécution, qu'on regardait la liberté de penſer comme un droit de la nature; & les ennemis de cette ſociété comme les ennemis du genre humain; ceux qui penſent différemment m'ont paru des créatures mal organiſées, des monſtres comme ceux qui ſont nés ſans yeux, & ſans mains.

OSMIN.

Ces choſes néceſſaires, le ſont-elles en tout tems & en tout lieux?

SELIM.

Oui, ſans cela elles ne feraient pas néceſſaires à l'eſpèce humaine.

OSMIN.

Ainſi une créance qui eſt nouvelle n'était pas néceſſaire à cette eſpèce. Les hommes pouvaient très bien vivre en ſociété & remplir leurs devoirs envers Dieu avant de croire que Mahomet avait eu de fréquens entretiens avec l'ange Gabriel.

SELIM.

Rien n'eſt plus évident, il ſerait ridicule de penſer qu'on n'eût pû remplir ſes devoirs d'homme avant que Mahomet fût venu au monde, il n'était point du tout néceſſaire à l'eſpèce humaine de croire à l'Alcoran; le monde allait avant Mahomet tout comme il va aujourd'hui. Si le Mahométiſme avait été néceſſaire au monde, il aurait exiſté dès le commencement du monde, il aurait exiſté en tous lieux; Dieu qui nous a donné à tous deux yeux pour voir ſon ſoleil, nous aurait donné à tous une intelligence pour voir la vérité de la religion muſulmane. Cette ſecte n'eſt donc que comme les loix poſitives qui changent ſelon les tems & ſelon les lieux, comme les modes, comme les opinions des phyſiciens qui ſe ſuccèdent les unes aux autres.

La ſecte muſulmane ne pouvait donc être eſſentiellement néceſſaire à l'homme.

OSMIN.

Mais puis qu'elle exiſte, Dieu l'a permiſe?

SELIM.

Oui, comme il permet que le monde ſoit

rempli de sottises, d'erreurs & de calamités. Ce n'est pas à dire que les hommes soient tous essentiellement faits pour être sots & malheureux, il permet que quelques hommes soient mangés par les serpens ; mais on ne peut pas dire, Dieu a fait l'homme pour être mangé par des serpens.

OSMIN.

Qu'entendez-vous en disant Dieu permet? rien peut-il arriver sans ses ordres? permettre, vouloir, & faire n'est-ce pas pour lui la même chose?

SELIM.

Il permet le crime, mais il ne le fait pas.

OSMIN.

Faire un crime, c'est agir contre la justice divine, c'est désobéïr à Dieu. Or Dieu ne peut désobéïr à lui-même, il ne peut commettre de crime, mais il a fait l'homme de façon que l'homme en commet beaucoup, d'où vient cela?

SELIM.

Il y a des gens qui le savent, mais ce n'est pas moi, tout ce que je sais bien, c'est que l'Alcoran est ridicule; quoique de tems en tems il y ait d'assez bonnes choses, certainement d'Alcoran n'était point nécessaire à l'homme, je m'en tiens là, je vois clairement ce qui est faux & je connais très peu ce qui est vrai.

OSMIN.

Je croyais que vous m'inſtruiriez, & vous ne m'apprenez rien.

SELIM.

N'eſt-ce pas beaucoup de connaître les gens qui vous trompent, & les erreurs groſſières & dangereuſes qu'ils vous débitent?

OSMIN.

J'aurais à me plaindre d'un médecin qui me ferait une expoſition des plantes nuiſibles, & qui ne m'en montrerait pas une ſalutaire.

SELIM.

Je ne ſuis point médecin, & vous n'êtes point malade, mais il me ſemble que je vous donnerais une fort bonne recette ſi je vous diſais, défiez-vous de toutes les inventions des charlatans; adorez Dieu; ſoyez honnête homme, & croyez que deux & deux font quatre.

ORGUEIL.

CIcéron dans une de ſes lettres dit familiérement à ſon ami, Mandez-moi à qui vous voulez que je faſſe donner les Gaules. Dans une autre il ſe plaint d'être fatigué des lettres de je ne ſais quels Princes qui le remercient d'avoir fait ériger leurs provinces en royaumes, & il ajoute qu'il ne ſait ſeulement pas où ces royaumes ſont ſitués.

Il se peut que Cicéron, qui d'ailleurs avait souvent vû le peuple Romain, ce peuple Roi, lui applaudir & lui obéir, & qui était remercié par des Rois qu'il ne connaissait pas, ait eu quelques mouvemens d'orgueil & de vanité.

Quoique ce sentiment ne soit point du tout convenable à un aussi chétif animal que l'homme, cependant on pourrait le pardonner à un Cicéron, à un César, à un Scipion : mais que dans le fond d'une de nos provinces à demi barbares, un homme qui aura acheté une petite charge, & fait imprimer des vers médiocres, s'avise d'être orgueilleux, il y a là de quoi rire longtems.

PAPISME

(*sur le*)

DIALOGUE.

Le PAPISTE & *le* TRÉSORIER.

LE PAPISTE.

MOnseigneur a dans sa principauté des Luthériens, des Calvinistes, des Quakers, des Anabaptistes, & même des Juifs, & vous voudriez encore qu'il admît des Unitaires.

LE TRÉSORIER.

Si ces Unitaires vous apportent de l'industrie

& de l'argent, quel mal nous feront-ils? vous n'en ſerez que mieux payé de vos gages.

LE PAPISTE.

J'avoue que la ſouſtraction de mes gages me ſerait plus douloureuſe que l'admiſſion de ces Meſſieurs; mais enfin ils ne croyent pas que J. C. ſoit fils de Dieu.

LE TRÉSORIER.

Que vous importe, pourvu qu'il vous ſoit permis de le croire, & que vous ſoyez bien nourri, bien vêtu, bien logé? Les Juifs ſont bien loin de croire qu'il ſoit fils de Dieu; & cependant vous êtes fort aiſe de trouver ici des Juifs, ſur qui vous placez votre argent à 6 pour 100. St. Paul lui-même n'a jamais parlé de la divinité de J. C. Il l'appelle franchement *un homme*: la mort, dit-il, a régné par le péché d'un ſeul homme, les juſtes régneront par un ſeul *homme* qui eſt Jéſus.... vous êtes à Jéſus & Jéſus eſt à Dieu... Epiſt. ad Rom... Tous vos premiers Pères de l'Egliſe ont penſé comme St. Paul; il eſt évident que pendant 300 ans, Jéſus s'eſt contenté de ſon humanité; figurez-vous que vous êtes un chrétien des trois premiers ſiécles.

LE PAPISTE.

Mais, Monſieur, ils ne croyent point à l'éternité des peines.

LE TRÉSORIER.

Ni moi non plus; ſoyez damné à jamais

ſi vous voulez ; pour moi je ne compte point du tout l'être.

LE PAPISTE.

Ah ! Monſieur, il eſt bien dur de ne pouvoir damner à ſon plaiſir tous les hérétiques de ce monde ; mais la rage qu'ont les Unitaires de rendre un jour les ames heureuſes, n'eſt pas ma ſeule peine. Vous ſavez que ces monſtres-là ne croyent pas plus à la réſurrection des corps, que les Sadducéens ; ils diſent que nous ſommes tous Antropophages ; que les particules qui compoſaient votre grand-père & votre biſayeul, ayant été néceſſairement diſperſées dans l'athmoſphère, ſont devenues carottes & aſperges, & qu'il eſt impoſſible que vous n'ayez mangé quelques petits morceaux de vos ancêtres.

LE TRÉSORIER.

Soit ; mes petits enfans en feront autant de moi, ce ne ſera qu'un rendu ; il en arrivera autant aux Papiſtes. Ce n'eſt pas une raiſon pour qu'on vous chaſſe des Etats de Monſeigneur, ce n'eſt pas une raiſon non plus pour qu'il en chaſſe les Unitaires. Reſſuſcitez, comme vous pourrez ; il m'importe fort peu que les Unitaires reſſuſcitent ou non, pourvu qu'ils nous ſoient utiles pendant leur vie.

LE PAPISTE.

Et que direz-vous, Monſieur, du péché originel, qu'ils nient effrontément ? N'êtes-vous pas tout ſcandaliſé quand ils aſſurent que le

Pentateuque n'en dit pas un mot ; que l'Evêque d'Hyppone, St. Augustin, est le premier qui ait enseigné positivement ce dogme, quoiqu'il soit évidemment indiqué par St. Paul ?

LE TRESORIER.

Ma foi si le Pentateuque n'en a pas parlé, ce n'est pas ma faute ; pourquoi n'ajoutiez-vous pas un petit mot du péché originel dans l'ancien Testament, comme vous y avez, dit-on, ajouté tant d'autres choses ? Je n'entends rien à ces subtilités. Mon métier est de vous payer régulièrement vos gages, quand j'ai de l'argent...

PATRIE.

UNe patrie est un composé de plusieurs familles ; & comme on soutient communément sa famille par amour-propre, lorsqu'on n'a pas un intérêt contraire, on soutient par le même amour-propre sa ville ou son village qu'on appelle sa patrie.

Plus cette patrie devient grande, moins on l'aime ; car l'amour partagé s'affaiblit. Il est impossible d'aimer tendrement une famille trop nombreuse qu'on connait à peine.

Celui qui brule de l'ambition d'être Edile, Tribun, Préteur, Consul, Dictateur, crie qu'il aime sa patrie, & il n'aime que lui-même. Chacun veut être sûr de pouvoir coucher chez soi, sans qu'un autre homme s'arroge le pouvoir de l'en-

voyer coucher ailleurs. Chacun veut être sûr de sa fortune & de sa vie. Tous formant ainsi les mêmes souhaits, il se trouve que l'intérêt particulier devient l'intérêt général : on fait des vœux pour la république, quand on n'en fait que pour soi-même.

Il est impossible qu'il y ait sur la terre un Etat qui ne se soit gouverné d'abord en république ; c'est la marche naturelle de la nature humaine. Quelques familles s'assemblent d'abord contre les ours & contre les loups : celle qui a des grains en fournit en échange à celle qui n'a que du bois.

Quand nous avons découvert l'Amérique, nous avons trouvé toutes les peuplades divisées en républiques ; il n'y avait que deux royaumes dans toute cette partie du monde. De mille nations nous n'en trouvames que deux subjuguées.

Il en était ainsi de l'ancien monde ; tout était république en Europe, avant les roitelets d'Etrurie & de Rome. On voit encor aujourd'hui des républiques en Afrique. Tripoli, Tunis, Alger, vers notre septentrion, sont des républiques de brigands. Les Hottentots vers le midi, vivent encor comme on dit qu'on vivait dans les premiers âges du monde ; libres, égaux entre eux, sans maîtres, sans sujets, sans argent, & presque sans besoins. La chair de leurs moutons les nourrit, leur peau les habille, les huttes de bois & de terre sont leurs retraites : ils sont les plus puants de tous les hommes, mais ils ne le sentent pas ; ils vivent & ils meurent plus doucement que nous.

Il reste dans notre Europe huit Républiques sans Monarques, Venise, la Hollande, la Suisse, Gènes, Luques, Raguse, Genève & St. Marin. On peut regarder la Pologne, la Suède, l'Angleterre, comme des républiques sous un Roi, mais la Pologne est la seule qui en prenne le nom.

Or, maintenant, lequel vaut le mieux que votre patrie soit un Etat monarchique, ou un Etat républicain? il y a quatre mille ans qu'on agite cette question. Demandez la solution aux riches, ils aiment tous mieux l'aristocratie: interrogez le peuple, il veut la démocratie; il n'y a que les Rois qui préfèrent la royauté. Comment donc est-il possible que presque toute la terre soit gouvernée par des Monarques? demandez-le aux rats qui proposèrent de pendre une sonnette au cou du chat. Mais en vérité, la véritable raison est, comme on l'a dit, que les hommes sont très rarement dignes de se gouverner eux-mêmes.

Il est triste que souvent pour être bon patriote on soit l'ennemi du reste des hommes. L'ancien Caton, ce bon citoyen, disait toujours en opinant au Sénat, Tel est mon avis, & qu'on ruine Carthage. Etre bon patriote, c'est souhaiter que sa ville s'enrichisse par le commerce, & soit puissante par les armes. Il est clair qu'un pays ne peut gagner sans qu'un autre perde, & qu'il ne peut vaincre sans faire des malheureux.

Telle est donc la condition humaine, que souhaiter la grandeur de son pays c'est souhaiter

du mal à ſes voiſins. Celui qui voudrait que ſa patrie ne fût jamais ni plus grande, ni plus petite, ni plus riche, ni plus pauvre, ſerait le citoyen de l'univers.

PAUL.

Queſtions ſur Paul.

PAul était-il citoyen Romain comme il s'en vante? S'il était de Tarſis en Cilicie, Tarſis ne fut colonie romaine que cent ans après lui; tous les antiquaires en ſont d'accord. S'il était de la petite ville ou bourgade de Giſcale, comme St. Jérôme l'a cru, cette ville était dans la Galilée; & certainement les Galiléens n'étaient pas citoyens Romains.

Eſt-il vrai que Paul n'entra dans la ſociété naiſſante des Chrétiens qui étaient alors demi-Juifs, que parce que Gamaliel dont il avait été le diſciple lui refuſa ſa fille en mariage? Il me ſemble que cette accuſation ne ſe trouve que dans les actes des Apôtres reçus par les Ebionites, actes rapportés & réfutés par l'évêque Epiphane dans ſon 30. chap.

Eſt-il vrai que Ste. Thècle vint trouver St. Paul déguiſée en homme? & les actes de Ste. Thècle ſont-ils recevables? Tertullien dans ſon livre du batême chap. 17. tient que cette hiſtoire fut écrite par un prêtre attaché à Paul. Jérôme, Cyprien en réfutant la fable du lion

batisé par Ste. Thècle, affirment la vérité de ces actes. C'est là que se trouve un portrait de St. Paul qui est assez singulier; *il était gros, court, large d'épaules; ses sourcils noirs se joignaient sur son nez aquilin, ses jambes étaient crochues, sa tête chauve, & il était rempli de la grace du Seigneur.*

C'est à-peu-près ainsi qu'il est dépeint dans le Philopatris de Lucien : à la grace du Seigneur près, dont Lucien n'avait malheureusement aucune connaissance.

Peut-on excuser Paul d'avoir repris Pierre qui judaïsait, quand lui-même alla judaïser huit jours dans le temple de Jérusalem?

Lorsque Paul fut traduit devant le Gouverneur de Judée par les Juifs pour avoir introduit des étrangers dans le temple, fit-il bien de dire à ce gouverneur, que c'était *pour la résurrection des morts qu'on lui faisait son procès*, tandis qu'il ne s'agissait point de la résurrection des morts? *Actes chap.* 24.

Paul fit-il bien de circoncire son disciple Timothée, après avoir écrit aux Galates, *Si vous vous faites circoncire, Jésus ne vous servira de rien?*

Fit-il bien d'écrire aux Corinthiens (ch. 9.) *n'avons-nous pas le droit de vivre à vos dépends & de mener avec nous une femme, &c.?* Fit-il bien d'écrire aux Corinthiens dans sa 2e. épître; *Je ne pardonnerai à aucun de ceux qui ont péché, ni aux autres?* Que penserait-on aujourd'hui d'un homme qui prétendrait vivre à nos dépends lui & sa femme, nous juger, nous punir, & confondre le coupable & l'innocent?

Qu'entend-on par le raviſſement de Paul au troiſiéme ciel? qu'eſt-ce qu'un troiſiéme ciel?

Quel eſt enfin le plus vraiſemblable (humainement parlant) ou que Paul ſe ſoit fait chrétien pour avoir été renverſé de ſon cheval par une grande lumière en plein midi, & qu'une voix céleſte lui ait crié, *Saul, Saul, pourquoi me perſécutes-tu?* ou bien que Paul ait été irrité contre les Phariſiens, ſoit pour le refus de Gamaliel de lui donner ſa fille, ſoit par quelque autre cauſe?

Dans toute autre hiſtoire le refus de Gamaliel ne ſemblerait-il pas plus naturel qu'une voix céleſte, ſi d'ailleurs nous n'étions pas obligés de croire ce miracle?

Je ne fais aucune de ces queſtions que pour m'inſtruire; & j'exige de quiconque voudra m'inſtruire qu'il parle raiſonnablement.

PÉCHÉ ORIGINEL.

C'Eſt ici le prétendu triomphe des Sociniens, ou Unitaires. Ils appellent ce fondement de la Religion Chrétienne *le péché originel.* C'eſt outrager Dieu, diſent-ils; c'eſt l'accuſer de la barbarie la plus abſurde que d'oſer dire qu'il forma toutes les générations des hommes pour les tourmenter par des ſupplices éternels, ſous prétexte que leur premier père mangea d'un fruit dans un jardin. Cette ſacrilège imputation eſt d'autant plus inexcuſable

chez les Chrétiens qu'il n'y a pas un ſeul mot touchant cette invention du péché originel, ni dans le Pentateuque, ni dans les Prophêtes, ni dans les Evangiles, ſoit apocryphes, ſoit canoniques, ni dans aucun des écrivains qu'on appelle *les premiers pères de l'Egliſe.*

Il n'eſt pas même conté dans la Genèſe que Dieu ait condamné Adam à la mort pour avoir avalé une pomme. Il lui dit bien, *tu mourras très certainement le jour que tu en mangeras.* Mais cette même Genèſe fait vivre Adam neuf cent trente ans après ce déjeuner criminel. Les animaux, les plantes, qui n'avaient point mangé de ce fruit moururent dans le tems preſcrit par la nature. L'homme eſt né pour mourir ainſi que tout le reſte.

Enfin, la punition d'Adam n'entrait en aucune manière dans la loi juive. Adam n'était pas plus Juif que Perſan ou Caldéen. Les premiers chapitres de la Genèſe (en quelque tems qu'ils fuſſent compoſés) furent regardés par tous les ſavans Juifs comme une allégorie, & même comme une fable très dangereuſe, puiſqu'il fut défendu de la lire avant l'âge de vintg-cinq ans.

En un mot, les Juifs ne connurent pas plus le péché originel que les cérémonies chinoiſes; & quoi que les théologiens trouvent tout ce qu'ils veulent dans l'Ecriture ou *totidem verbis*, ou *totidem litteris*, on peut aſſurer qu'un théologien raiſonnable n'y trouvera jamais ce myſtère ſurprenant.

Avouons que St. Auguſtin accrédita le pre-

mier cette étrange idée, digne de la tête chaude & romanesque d'un Africain débauché & repentant, Manichéen & Chrétien, indulgent & persécuteur, qui passa sa vie à se contredire lui-même.

Quelle horreur, s'écrient les Unitaires rigides, que de calomnier l'auteur de la nature jusqu'à lui imputer des miracles continuels pour damner à jamais des hommes qu'il fait naître pour si peu de tems! ou il a créé les ames de toute éternité; & dans ce système étant infiniment plus anciennes que le péché d'Adam, elles n'ont aucun rapport avec lui; ou ces ames sont formées à chaque moment qu'un homme couche avec une femme, & en ce cas, Dieu est continuellement à l'affut de tous les rendez-vous de l'univers pour créér des esprits qu'il rendra éternellement malheureux; ou Dieu est lui-même l'ame de tous les hommes, & dans ce système il se damne lui-même. Quelle est la plus horrible & la plus folle de ces trois suppositions? Il n'y en a pas une quatriéme; car l'opinion que Dieu attend six semaines pour créer une ame damnée dans un fœtus, revient à celle qui la fait créér au moment de la copulation. Qu'importe six semaines de plus ou de moins?

J'ai rapporté le sentiment des Unitaires: & les hommes sont parvenus à un tel point de superstition que j'ai tremblé en le rapportant.

(*Cet article est de feu Mr. Boulanger.*)

PERSÉCUTION.

CE n'eſt pas Dioclétien que j'appellerai perſécuteur, car il fut dix-huit ans entiers le protecteur des Chrétiens; & ſi dans les derniers tems de ſon Empire il ne les ſauva pas des reſſentimens de Galérius, il ne fut en cela qu'un Prince ſéduit & entraîné par la cabale au-delà de ſon caractère, comme tant d'autres.

Je donnerai encore moins le nom de perſécuteurs aux Trajans, aux Antonins, je croirais prononcer un blaſphême.

Quel eſt le perſécuteur? c'eſt celui dont l'orgueil bleſſé, & le fanatiſme en fureur irritent le Prince, ou les Magiſtrats contre des hommes innocens, qui n'ont d'autre crime que de n'être pas de ſon avis. Impudent, tu adores un Dieu, tu prêches la vertu, & tu la pratiques; tu as ſervi les hommes, & tu les as conſolés; tu as établi l'orpheline, tu as ſecouru le pauvre; tu as changé les déſerts où quelques eſclaves traînaient une vie miſérable, en campagnes fertiles peuplées de familles heureuſes; mais j'ai découvert que tu me mépriſes, & que tu n'as jamais lû mon livre de controverſe: tu ſais que je ſuis un fripon, que j'ai contrefait l'écriture de G***. que j'ai volé des****; tu pourrais bien le dire, il faut que je te prévienne; j'irai donc chez le confeſſeur du premier Miniſtre ou chez le Podeſtat.

Je leur remontrerai en penchant le cou, & en tordant la bouche, que tu as une opinion erronée sur les cellules où furent renfermés les Septante ; que tu parlas même il y a dix ans d'une manière peu respectueuse du chien de Tobie, lequel tu soutenais être un barbet, tandis que je prouvais que c'était un levrier. Je te dénoncerai comme l'ennemi de Dieu & des hommes. Tel est le langage du persécuteur ; & si ces paroles ne sortent pas précisément de sa bouche, elles sont gravées dans son cœur avec le burin du fanatisme trempé dans le fiel de l'envie.

C'est ainsi que le jésuite le Tellier osa persécuter le Cardinal de Noailles, & que Jurieu persécuta Bayle.

Lorsqu'on commença à persécuter les Protestans en France, ce ne fut ni François I, ni Henri II, ni François II, qui épièrent ces infortunés, qui s'armèrent contre eux d'une fureur réfléchie, & qui les livrèrent aux flammes pour exercer sur eux leurs vengeances. François I était trop occupé avec la Duchesse d'Etampes, Henri II. avec sa vieille Diane, & François II était trop enfant. Par qui la persécution commença-t-elle ? Par des prêtres jaloux qui armèrent les préjugés des Magistrats, & la politique des Ministres.

Si les Rois n'avaient pas été trompés, s'ils avaient prévu que la persécution produirait cinquante ans de guerres civiles, & que la moitié de la nation serait exterminée mutuellement par l'autre, ils auraient éteint dans leurs

larmes les premiers buchers qu'ils laissèrent allumer.

O Dieu de miséricorde, si quelque homme peut ressembler à cet être malfaisant qu'on nous peint occupé sans cesse à détruire tes ouvrages, n'est-ce pas le persécuteur ?

PHILOSOPHE.

PHilosophe, *amateur de la sagesse, c'est-à-dire, de la vérité.* Tous les philosophes ont eu ce double caractère, il n'en est aucun dans l'antiquité qui n'ait donné des exemples de vertu aux hommes, & des leçons de vérités morales. Ils ont pû se tromper tous sur la physique, mais elle est si peu nécessaire à la conduite de la vie, que les philosophes n'avaient pas besoin d'elle. Il a fallu des siécles pour connaître une partie des loix de la nature. Un jour suffit à un sage pour connaître les devoirs de l'homme.

Le philosophe n'est point entousiaste, il ne s'érige point en prophète, il ne se dit point inspiré des Dieux; ainsi je ne mettrai au rang des philosophes, ni l'ancien Zoroastre, ni Hermes, ni l'ancien Orphée, ni aucun de ces législateurs dont se vantaient les nations de la Caldée, de la Perse, de la Syrie, de l'Egypte, & de la Grèce. Ceux qui se dirent enfans des Dieux étaient les pères de l'imposture, & s'ils se servirent du mensonge pour enseigner des

vérités, ils étaient indignes de les enſeigner; ils n'étaient pas philoſophes : ils étaient tout au plus de très prudens menteurs.

Par quelle fatalité honteuſe peut-être pour les peuples occidentaux, faut-il aller au bout de l'Orient pour trouver un ſage ſimple, ſans faſte, ſans impoſture, qui enſeignait aux hommes à vivre heureux ſix cent ans avant notre ère vulgaire, dans un tems où tout le ſeptentrion ignorait l'uſage des lettres, & où les Grecs commençaient à peine à ſe diſtinguer par la ſageſſe? ce ſage eſt Confucius, qui étant légiſlateur ne voulut jamais tromper les hommes. Quelle plus belle règle de conduite a-t-on jamais donnée depuis lui dans la terre entière? „ Réglez un „ Etat comme vous réglez une famille; on ne „ peut bien gouverner ſa famille qu'en lui don„ nant l'exemple.

„ La vertu doit être commune au laboureur „ & au Monarque.

„ Occupe-toi du ſoin de prévenir les crimes „ pour diminuer le ſoin de les punir.

„ Sous les bons rois Yao & Xu les Chinois „ furent bons; ſous les mauvais rois Kie & Chu „ ils furent méchans.

„ Fais à autrui comme à toi-même.

„ Aime les hommes en général, mais chéri „ les gens de bien. Oublie les injures & jamais „ les bienfaits.

„ J'ai vû des hommes incapables de ſcien„ ces, je n'en ai jamais vû incapables de ver„ tus. "

Avouons qu'il n'eſt point de légiſlateur qui ait annon-

annoncé des vérités plus utiles au genre humain.

Une foule de philosophes Grecs enseigna depuis une morale aussi pure. S'ils s'étaient bornés à leurs vains systèmes de physique, on ne prononcerait aujourd'hui leur nom que pour se moquer d'eux. Si on les respecte encore, c'est qu'ils furent justes, & qu'ils apprirent aux hommes à l'être.

On ne peut lire certains endroits de Platon, & surtout l'admirable exorde des loix de Zaleucus, sans éprouver dans son cœur l'amour des actions honnêtes & généreuses. Les Romains ont leur Cicéron, qui seul vaut peut-être tous les philosophes de la Grèce. Après lui viennent des hommes encor plus respectables, mais qu'on desespère presque d'imiter, c'est Epictète dans l'esclavage, ce sont les Antonins & les Juliens sur le trône.

Quel est le citoyen parmi nous qui se priverait, comme Julien, Antonin, & Marc-Aurèle, de toutes les délicatesses de notre vie molle & efféminée? qui dormirait comme eux sur la dure? qui voudrait s'imposer leur frugalité? qui marcherait comme eux à pied & tête nuds à la tête des armées, exposé tantôt à l'ardeur du soleil, tantôt aux frimats? qui commanderait comme eux à toutes ses passions? Il y a parmi nous des dévots; mais où sont les sages? où sont les ames inébranlables, justes & tolérantes?

Il y a eu des philosophes de cabinet en France, & tous, excepté Montagne, ont été persécutés. C'est, ce me semble, le dernier degré

de la malignité de notre nature, de vouloir opprimer ces mêmes philoſophes qui la veulent corriger.

Je conçois bien que des fanatiques d'une ſecte égorgent les entouſiaſtes d'une autre ſecte, que les Franciſcains haïſſent les Dominicains, & qu'un mauvais artiſte cabale pour perdre celui qui le ſurpaſſe; mais que le ſage Charron ait été menacé de perdre la vie, que le ſavant & généreux Ramus ait été aſſaſſiné, que Deſcartes ait été obligé de fuir en Hollande pour ſe ſouſtraire à la rage des ignorans, que Gaſſendi ait été forcé pluſieurs fois de ſe retirer à Digne, loin des calomnies de Paris, c'eſt là l'opprobre éternel d'une nation.

Un des philoſophes les plus perſécutés fut l'immortel Bayle, l'honneur de la nature humaine. On me dira que le nom de Jurieu ſon calomniateur & ſon perſécuteur eſt devenu exécrable, je l'avoue; celui du Jéſuite le Tellier l'eſt devenu auſſi; mais de grands-hommes qu'il opprimait en ont-ils moins fini leurs jours dans l'exil & dans la diſette?

Un des prétextes dont on ſe ſervit pour accabler Bayle, & pour le réduire à la pauvreté, fut ſon arcicle de David dans ſon utile dictionnaire. On lui reprochait de n'avoir point donné de louanges à des actions qui en elles-mêmes ſont injuſtes, ſanguinaires, atroces, ou contraires à la bonne foi, ou qui font rougir la pudeur.

Bayle, à la vérité, ne loua point David pour avoir ramaſſé, ſelon les livres Hébreux, ſix

cent vagabonds perdus de dettes & de crimes, pour avoir pillé ſes compatriotes à la tête de ces bandits, pour être venu dans le deſſein d'égorger Nabal & toute ſa famille, parce qu'il n'avait pas voulu payer les contributions, pour avoir été vendre ſes ſervices au Roi Achis ennemi de ſa nation, pour avoir trahi ce Roi Achis ſon bienfaiteur, pour avoir ſaccagé les villages alliés de ce Roi Achis, pour avoir maſſacré dans ces villages juſqu'aux enfans à la mammelle, de peur qu'il ne ſe trouvât un jour une perſonne qui pût faire connaître ſes déprédations, comme ſi un enfant à la mammelle aurait pû révéler ſon crime; pour avoir fait périr tous les habitans de quelques autres villages ſous des ſcies, ſous des herſes de fer, ſous des coignées de fer, & dans des fours à brique; pour avoir ravi le trône à Isboſeth fils de Saül, par une perfidie; pour avoir dépouillé & fait périr Miphiboſeth petit-fils de Saül & fils de ſon ami, de ſon protecteur Jonathas; pour avoir livré aux Gabaonites deux autres enfans de Saül, & cinq de ſes petits-enfans qui moururent à la potence.

Je ne parle pas de la prodigieuſe incontinence de David, de ſes concubines, de ſon adultère avec Betzabée & du meurtre d'Urie.

Quoi donc, les ennemis de Bayle auraient-ils voulu que Bayle eût fait l'éloge de toutes ces cruautés & de tous ces crimes? faudrait-il qu'il eût dit, *Princes de la terre, imitez l'homme ſelon le cœur de Dieu, maſſacrez ſans pitié les alliés de votre bienfaiteur, égorgez, ou faites*

égorger toute la famille de votre Roi, couchez avec toutes les femmes en faisant répandre le sang des hommes, & vous serez un modèle de vertu quand on dira que vous avez fait des psaumes.

Bayle n'avait-il pas grande raison de dire que si David fut selon le cœur de Dieu, ce fut par sa pénitence, & non par ses forfaits? Bayle ne rendait-il pas service au genre humain en disant que Dieu qui a sans doute dicté toute l'histoire juive, n'a pas canonisé tous les crimes rapportés dans cette histoire?

Cependant, Bayle fut persécuté, & par qui? par des hommes persécutés ailleurs, par des fugitifs qu'on aurait livrés aux flammes dans leur patrie; & ces fugitifs étaient combattus par d'autres fugitifs appellés Jansénistes, chassés de leur pays par les Jésuites, qui ont enfin été chassés à leur tour.

Ainsi tous les persécuteurs se sont déclaré une guerre mortelle, tandis que le philosophe opprimé par eux tous s'est contenté de les plaindre.

On ne sait pas assez que Fontenelle, en 1713, fut sur le point de perdre ses pensions, sa place & sa liberté, pour avoir rédigé en France vingt ans auparavant, le traité des oracles du savant Van Dale, dont il avait retranché avec précaution tout ce qui pouvait allarmer le fanatisme. Un Jésuite avait écrit contre Fontenelle, il n'avait pas daigné répondre; & c'en fut assez pour que le Jésuite le Tellier confesseur de Louis XIV, accusât auprès du Roi Fontenelle d'athéisme.

Sans Mr. d'Argenson, il arrivait que le digne fils d'un faussaire, procureur de Vire, & reconnu faussaire lui-même, proscrivait la vieillesse du neveu de Corneille.

Il est si aisé de séduire son pénitent, que nous devons bénir Dieu que ce le Tellier n'ait pas fait plus de mal. Il y a deux gîtes dans le monde, où l'on ne peut tenir contre la séduction & la calomnie; ce sont le lit & le confessional.

Nous avons toûjours vû les philosophes persécutés par des fanatiques. Mais est-il possible que les gens de lettres s'en mêlent aussi? & qu'eux-mêmes ils aiguisent souvent contre leurs frères les armes dont on les perce tous l'un après l'autre?

Malheureux gens de lettres, est-ce à vous d'être délateurs? Voyez si jamais chez les Romains il y eut des Garasses, des Chaumeix, des Hayet, qui accusassent les Lucrèces, les Possidonius, les Varrons & les Plines.

Etre hypocrite? quelle bassesse! mais être hypocrite & méchant, quelle horreur! il n'y eut jamais d'hypocrites dans l'ancienne Rome, qui nous comptait pour une petite partie de ses sujets. Il y avait des fourbes, je l'avoue, mais non des hypocrites de religion, qui sont l'espèce la plus lâche & la plus cruelle de toutes. Pourquoi n'en voit-on point en Angleterre, & d'où vient y en a-t-il encor en France? Philosophes, il vous sera aisé de résoudre ce problême.

PIERRE,

En italien Piero, *ou* Pietro; *en espagnol* Pedro; *en latin* Petrus; *en grec* Petros; *en hébreu* Cepha.

POurquoi les successeurs de Pierre ont-ils eu tant de pouvoir en Occident, & aucun en Orient? C'est demander pourquoi les Evêques de Vurtzbourg & de Saltzbourg se sont attribués les droits régaliens dans des tems d'anarchie, tandis que les Evêques Grecs sont toûjours restés sujets. Le tems, l'occasion, l'ambition des uns, & la faiblesse des autres, ont fait & feront tout dans ce monde.

A cette anarchie l'opinion s'est jointe, & l'opinion est la reine des hommes. Ce n'est pas qu'en effet ils ayent une opinion bien déterminée; mais des mots leur en tiennent lieu.

Il est rapporté dans l'Evangile que Jésus dit à Pierre; „ Je te donnerai les clefs du Royau„ me des cieux. " Les partisans de l'Evêque de Rome soutinrent vers le onziéme siécle, que qui donne le plus, donne le moins; que les cieux entouraient la terre; & que Pierre ayant les clefs du contenant, il avait aussi les clefs du contenu. Si on entend par les cieux toutes les étoiles & toutes les planètes, il est évident, selon Tomasius, que les clefs données à Simon Barjone surnommé Pierre, étaient un passe-partout. Si on entend par les cieux les nuées,

l'athmosphère, l'éther, l'espace dans lequel roulent les planètes, il n'y a guères de serruriers, selon Mursius, qui puisse faire une clef pour ces portes-là.

Les clefs en Palestine étaient une cheville de bois qu'on liait avec une courroie; Jésus dit à Barjone, „ Ce que tu auras lié sur la terre, „ sera lié dans le ciel. " Les théologiens du Pape en ont conclu, que les Papes avaient reçu le droit de lier & de délier les peuples du serment de fidélité fait à leurs Rois, & de disposer à leur gré de tous les royaumes. C'est conclure magnifiquement. Les Communes dans les Etats Généraux de France (en 1302, disent dans leur requête au Roi, que „ Boniface „ VIII était un B***** qui croyait que Dieu „ liait & emprisonnait au ciel, ce que ce Bo„ niface liait sur terre. " Un fameux Luthérien d'Allemagne, (c'était je pense Mélancton) avait beaucoup de peine à digérer que Jésus eût dit à Simon Barjone, Cepha ou Cephas, „ Tu es Pierre, & sur cette pierre je bâtirai „ mon assemblée, mon Eglise. " Il ne pouvait concevoir que Dieu eût employé un pareil jeu de mots, une pointe si extraordinaire, & que la puissance du Pape fût fondée sur un quolibet.

Pierre a passé pour avoir été Evêque de Rome; mais on sait assez qu'en ce tems-là, & longtems après, il n'y eut aucun évêché particulier. La société chrétienne ne prit une forme que vers la fin du second siécle.

Il se peut que Pierre eût fait le voyage de Ro-

me; il se peut même qu'il fut mis en croix la tête en bas, quoique ce ne fût pas l'usage; mais on n'a aucune preuve de tout cela. Nous avons une lettre sous son nom, dans laquelle il dit qu'il est à Babilone; des Canonistes judicieux ont prétendu que par Babilone on devait entendre Rome. Ainsi supposé qu'il eût daté de Rome, on aurait pû conclure que la lettre avait été écrite à Babilone. On a tiré longtems de pareilles conséquences, & c'est ainsi que le monde a été gouverné.

Il y avait un saint homme à qui on avait fait payer bien chérement un bénéfice à Rome, ce qui s'appelle une simonie; on lui demandait, s'il croyait que Simon Pierre eût été au pays? il répondit, Je ne vois pas que Pierre y ait été, mais je suis sûr de Simon.

Quant à la personne de Pierre, il faut avouer que Paul n'est pas le seul qui ait été scandalisé de sa conduite; on lui a souvent résisté en face, à lui & à ses successeurs. Ce Paul lui reprochait aigrement de manger des viandes défendues, c'est-à-dire, du porc, du boudin, du liévre, des anguilles, de l'ixion, & du grifon, Pierre se défendait en disant, qu'il avait vû le ciel ouvert vers la sixiéme heure, & une grande nape qui descendait des quatre coins du ciel, laquelle était toute remplie d'anguilles, de quadrupèdes & d'oiseaux; & que la voix d'un ange avait crié: „ Tuez & mangez. " C'est apparemment cette même voix qui a crié à tant de Pontifes, „ Tuez tout, & mangez la substance „ du peuple; " dit Voloston.

Casaubon ne pouvait approuver la manière dont Pierre traita le bon homme Anania & Saphira sa femme. De quel droit, disait Casaubon, un Juif esclave des Romains ordonnait-il, ou souffrait-il que tous ceux qui croiraient en Jésus vendissent leurs héritages & en apportassent le prix à ses piés? Si quelque Anabatiste à Londres faisait apporter à ses piés tout l'argent de ses frères, ne serait-il pas arrêté comme un séducteur séditieux, comme un larron qu'on ne manquerait pas d'envoyer à Tyburn? N'est-il pas horrible de faire mourir Anania, parce qu'ayant vendu son fonds & en ayant donné l'argent à Pierre, il avait retenu pour lui & pour sa femme quelques écus pour subvenir à leurs nécessités sans le dire? A peine Anania est-il mort, que sa femme arrive. Pierre au lieu de l'avertir charitablement qu'il vient de faire mourir son mari d'apoplexie, pour avoir gardé quelques oboles, & de lui dire de bien prendre garde à elle, la fait tomber dans le piége. Il lui demande si son mari a donné tout son argent aux saints. La bonne femme répond, oui, & elle meurt sur le champ. Cela est dur.

Corringius demande, pourquoi Pierre qui tuait ainsi ceux qui lui avaient fait l'aumône, n'allait pas tuer plutôt tous les docteurs qui avaient fait mourir Jésus-Christ, & qui le firent fouetter lui-même plus d'une fois? O Pierre! vous faites mourir deux Chrétiens qui vous ont fait l'aumône, & vous laissez vivre ceux qui ont crucifié votre Dieu!

Apparemment que Corringius n'était pas en pays d'inquisition, quand il faisait ces questions hardies. Erasme, à propos de Pierre, remarquait une chose fort singulière ; c'est que le chef de la Religion Chrétienne commença son apostolat par renier Jésus-Christ ; & que le premier pontife des Juifs avait commencé son ministère par faire un veau d'or, & par l'adorer.

Quoi qu'il en soit, Pierre nous est dépeint comme un pauvre qui catéchisait des pauvres. Il ressemble à ces fondateurs d'ordres, qui vivaient dans l'indigence, & dont les successeurs sont devenus grands Seigneurs.

Le Pape successeur de Pierre a tantôt gagné, tantôt perdu ; mais il lui reste encor environ cinquante millions d'hommes sur la terre, soumis en plusieurs points à ses loix, outre ses sujets immédiats.

Se donner un maître à trois ou quatre cent lieuës de chez soi ; attendre pour penser que cet homme ait paru penser ; n'oser juger en dernier ressort un procès entre quelques-uns de ses concitoyens, que par des commissaires nommés par cet étranger ; n'oser se mettre en possession des champs & des vignes qu'on a obtenus de son propre Roi, sans payer une somme considérable à ce maître étranger ; violer les loix de son pays qui défendent d'épouser sa niéce ; & l'épouser légitimement en donnant à ce maître étranger une somme encor plus considérable ; n'oser cultiver son champ le jour que cet étranger veut qu'on célébre la mémoire d'un

inconnu qu'il a mis dans le ciel de ſon autorité privée ; c'eſt là en partie ce que c'eſt que d'admettre un Pape ; ce ſont là les libertés de l'Egliſe Gallicane.

Il y a quelques autres peuples qui portent plus loin leur ſoumiſſion. Nous avons vû de nos jours un Souverain demander au Pape la permiſſion de faire juger par ſon tribunal royal des moines accuſés de parricide, ne pouvoir obtenir cette permiſſion, & n'oſer les juger !

On ſait aſſez qu'autrefois les droits des Papes allaient plus loin ; ils étaient fort au-deſſus des Dieux de l'antiquité ; car ces Dieux paſſaient ſeulement pour diſpoſer des Empires, & les Papes en diſpoſaient en effet.

Sturbinus dit qu'on peut pardonner à ceux qui doutent de la divinité & de l'infaillibilité du Pape, quand on fait réflexion.

Que quarante ſchiſmes ont profané la chaire de Saint Pierre, & que vingt-ſept l'ont enſanglantée ;

Qu'Etienne VII, fils d'un prêtre, déterra le corps de Formoſe ſon prédéceſſeur, & fit trancher la tête à ce cadavre ;

Que Sergius III convaincu d'aſſaſſinats, eut un fils de Marozie, lequel hérita de la papauté ;

Que Jean X, amant de Théodora, fut étranglé dans ſon lit ;

Que Jean XI, fils de Sergius III, ne fut connu que par ſa crapule ;

Que Jean XII fut aſſaſſiné chez ſa maîtreſſe ;

Que Benoît IX acheta & revendit le Pontificat ;

Que Grégoire VII fut l'auteur de cinq cent ans de guerres civiles soutenues par ses successeurs ;

Qu'enfin parmi tant de Papes, ambitieux, sanguinaires & débauchés, il y eut un Alexandre VI, dont le nom n'est prononcé qu'avec la même horreur que ceux des Néron & des Caligula.

C'est une preuve, dit-on, de la divinité de leur caractère, qu'elle ait subsisté avec tant de crimes ; mais si les Califes avaient eu une conduite encor plus affreuse, ils auraient donc été encor plus divins. C'est ainsi que raisonne Dermius ; mais les Jésuites lui ont répondu.

PREJUGÉS.

LE préjugé est une opinion sans jugement. Ainsi dans toute la terre, on inspire aux enfans toutes les opinions qu'on veut, avant qu'ils puissent juger.

Il y a des préjugés universels, nécessaires, & qui sont la vertu même. Par tous pays on apprend aux enfans à reconnaître un Dieu rémunérateur & vengeur ; à respecter, à aimer leur père & leur mère ; à regarder le larcin comme un crime, le mensonge intéressé comme un vice, avant qu'ils puissent deviner ce que c'est qu'un vice & une vertu.

Il y a donc de très bons préjugés : ce sont ceux que le jugement ratifie quand on raisonne.

Sentiment n'eſt pas ſimple préjugé; c'eſt quelque choſe de bien plus fort. Une mère n'aime pas ſon fils, parce qu'on lui dit qu'il le faut aimer; elle le chérit heureuſement malgré elle. Ce n'eſt point par préjugé que vous courez au ſecours d'un enfant inconnu prêt à tomber dans un précipice, ou à être dévoré par une bête.

Mais c'eſt par préjugé que vous reſpecterez un homme revêtu de certains habits, marchant gravement, parlant de même. Vos parens vous ont dit que vous deviez vous incliner devant cet homme, vous le reſpectez avant de ſavoir s'il mérite vos reſpects: vous croiſſez en âge & en connaiſſances; vous vous appercevez que cet homme eſt un charlatan paîtri d'orgueil, d'intérêt, & d'artifice; vous mépriſez ce que vous révériez, & le préjugé cède au jugement. Vous avez cru par préjugé les fables dont on a bercé votre enfance; on vous a dit, que les Titans firent la guerre aux Dieux, & que Vénus fut amoureuſe d'Adonis; vous prenez à douze ans ces fables pour des vérités; vous les regardez à vingt ans comme des allégories ingénieuſes.

Examinons en peu de mots les différentes ſortes de préjugés, afin de mettre de l'ordre dans nos affaires. Nous ſerons peut-être comme ceux qui du tems du ſyſtême de *Laſs* s'apperçurent qu'ils avaient calculé des richeſſes imaginaires.

Préjugés de ſens.

N'eſt-ce pas une choſe plaiſante que nos

yeux nous trompent toûjours, lors même que nous voyons très bien, & qu'au contraire nos oreilles ne nous trompent pas? Que votre oreille bien conformée entende, *vous êtes belle, je vous aime:* il eſt bien ſûr qu'on ne vous a pas dit, *je vous hais, vous êtes laide*; mais vous voyez un miroir uni, il eſt démontré que vous vous trompez, c'eſt une ſurface très raboteuſe. Vous voyez le ſoleil d'environ deux piés de diamètre, il eſt démontré qu'il eſt un million de fois plus gros que la terre.

Il ſemble que Dieu ait mis la vérité dans vos oreilles, & l'erreur dans vos yeux; mais étudiez l'optique, & vous verrez que Dieu ne vous a pas trompé, & qu'il eſt impoſſible que les objets vous paraiſſent autrement que vous les voyez dans l'état préſent des choſes.

Préjugés phyſiques.

Le ſoleil ſe lève, la lune auſſi, la terre eſt immobile; ce ſont là des préjugés phyſiques naturels. Mais que les écreviſſes ſoient bonnes pour le ſang, parce qu'étant cuites elles ſont rouges comme lui; que les anguilles guériſſent la paralyſie, parce qu'elles frétillent; que la lune influe ſur nos maladies, parce qu'un jour on obſerva qu'un malade avait eu un redoublement de fiévre pendant le décours de la lune; ces idées & mille autres ont été des erreurs d'anciens charlatans qui jugèrent ſans raiſonner, & qui étant trompés trompèrent les autres.

Préjugés historiques.

La plûpart des hiſtoires ont été crues ſans examen, & cette créance eſt un préjugé. Fabius Pictor raconte que pluſieurs ſiécles avant lui, une veſtale de la ville d'Albe allant puiſer de l'eau dans ſa cruche, fut violée, qu'elle accoucha de Romulus & de Remus, qu'ils furent nourris par une louve, &c. Le peuple Romain crut cette fable; il n'examina point ſi dans ce tems-là il y avait des veſtales dans le Latium, s'il était vraiſemblable que la fille d'un Roi ſortît de ſon couvent avec ſa cruche, s'il était probable qu'une louve alaitât deux enfans au-lieu de les manger. Le préjugé s'établit.

Un moine écrit que Clovis étant dans un grand danger à la bataille de Tolbiac, fit vœu de ſe faire chrétien s'il en réchappait; mais eſt-il naturel qu'on s'adreſſe à un Dieu étranger dans une telle occaſion? n'eſt-ce pas alors que la religion dans laquelle on eſt né agit le plus puiſſamment? Quel eſt le chrétien qui dans une bataille contre les Turcs ne s'adreſſera pas plutôt à la Sainte Vierge qu'à Mahomet? On ajoute qu'un pigeon apporta la ſainte ampoule dans ſon bec pour oindre Clovis, & qu'un ange apporta l'oriflamme pour le conduire; le préjugé crut toutes les hiſtoriettes de ce genre. Ceux qui connaiſſent la nature humaine ſavent bien que l'uſurpateur Clovis, & l'uſurpateur Rolon ou Rol, ſe firent chrétiens pour gouverner plus ſûrement des chrétiens, comme les uſurpa-

teurs Turcs ſe firent muſulmans pour gouverner plus ſûrement les muſulmans.

Préjugés religieux.

Si votre nourrice vous a dit que Cérès préſide aux bleds, ou que Viſnou & Xaca ſe ſont fait hommes pluſieurs fois, ou que Sammonocodom eſt venu couper une forêt, ou qu'Odin vous attend dans ſa ſalle vers le Jutland, ou que Mahomet ou quelqu'autre a fait un voyage dans le ciel, enfin ſi votre précepteur vient enſuite enfoncer dans votre cervelle ce que votre nourrice y a gravé, vous en tenez pour vôtre vie. Votre jugement veut-il s'élever contre ces préjugés? vos voiſins & ſurtout vos voiſines crient à l'impie, & vous effrayent; votre Derviche craignant de voir diminuer ſon revenu, vous accuſe auprès du Cadi, & ce Cadi vous fait empâler s'il le peut, parce qu'il veut commander à des ſots, & qu'il croit que les ſots obéiſſent mieux que les autres; & cela durera juſqu'à ce que vos voiſins & le Derviche & le Cadi commencent à comprendre que la ſottiſe n'eſt bonne à rien, & que la perſécution eſt abominable.

PRÊTRE.

LEs prêtres ſont dans un état à-peu-près ce que ſont les précepteurs dans les maiſons des citoyens, faits pour enſeigner, prier, donner

ner l'exemple ; ils ne peuvent avoir aucune autorité ſur les maîtres de la maiſon, à moins qu'on ne prouve que celui qui donne des gages doit obéir à celui qui les reçoit.

De toutes les Religions celle qui exclut le plus poſitivement les prêtres de toute autorité civile, c'eſt ſans contredit celle de Jéſus : *Rendez à Céſar ce qui eſt à Céſar. — Il n'y aura parmi vous ni premier ni dernier. — Mon Royaume n'eſt point de ce monde.*

Les querelles de l'Empire & du Sacerdoce qui ont enſanglanté l'Europe pendant plus de ſix ſiécles, n'ont donc été de la part des prêtres que des rébellions contre Dieu & les hommes, & un péché continuel contre le St. Eſprit.

Depuis Calcas qui aſſaſſina la fille d'Agamemnon juſqu'à Grégoire XIII & Sixte V, deux Evêques de Rome qui voulurent priver le grand Henri IV du Royaume de France, la puiſſance ſacerdotale a été fatale au monde.

Prière n'eſt pas domination, exhortation n'eſt pas deſpotiſme. Un bon prêtre doit être le médecin des ames. Si Hippocrate avait ordonné à ſes malades de prendre de l'hellébore ſous peine d'être pendus, Hippocrate aurait été plus fou & plus barbare que Phalaris, & il aurait eu peu de pratiques. Quand un prêtre dit, Adorez Dieu, ſoyez juſte, indulgent, compatiſſant, c'eſt alors un très bon médecin ; quand il dit, Croyez-moi, ou vous ſerez brulé, c'eſt un aſſaſſin.

Le Magiſtrat doit ſoutenir & contenir le prêtre, comme le père de famille doit donner de

la considération au précepteur de ses enfans & empècher qu'il n'en abuse. *L'accord du Sacerdoce & de l'Empire* est le systême le plus monstrueux ; car dès qu'on cherche cet accord, on suppose nécessairement la division ; il faut dire, *la protection donnée par l'Empire au Sacerdoce.*

Mais dans les pays où le Sacerdoce a obtenu l'Empire, comme dans Salem, où Melchisedec était prêtre & Roi, comme dans le Japon où le Daïri a été si longtems Empereur, comment faut-il faire ? Je réponds que les successeurs de Melchisedec & des Daïri ont été dépossédés.

Les Turcs sont sages en ce point. Ils font à la vérité le voyage de la Mecque, mais ils ne permettent pas au Shérif de la Mecque d'excommunier le Sultan. Ils ne vont point acheter à la Mecque la permission de ne pas observer le Ramadam, & celle d'épouser leurs cousines ou leurs niéces ; ils ne sont point jugés par des Imans que le Shérif délègue ; ils ne payent point la première année de leur revenu au Shérif. Que de choses à dire sur tout cela ! Lecteur, c'est à vous de les dire vous-même.

PROPHÊTES.

LE prophête Jurieu fut sifflé, les prophêtes des Cévennes furent pendus ou roués ; les prophêtes qui vinrent du Languedoc & du Dauphiné à Londres furent mis au pilori ; les prophêtes Anabatistes furent condamnés à divers

ſupplices ; le prophête Savonarola fut cuit à Florence ; le prophête Jean Batiſeur ou Batiſte eut le cou coupé.

On prétend que Zacharie fut aſſaſſiné ; mais heureuſement cela n'eſt pas prouvé. Le prophête Jeddo ou Addo qui fut envoyé à Béthel à condition qu'il ne mangerait ni ne boirait, ayant malheureuſement mangé un morceau de pain, fut mangé à ſon tour par un lion, & on trouva ſes os ſur le grand chemin entre ce lion & ſon âne. Jonas fut avalé par un poiſſon ; il eſt vrai qu'il ne reſta dans ſon ventre que trois jours & trois nuits ; mais c'eſt toûjours paſſer ſoixante & douze heures fort mal à ſon aiſe.

Habacuc fut tranſporté en l'air par les cheveux à Babilone. Ce n'eſt pas un grand malheur à la vérité ; mais c'eſt une voiture fort incommode. On doit beaucoup ſouffrir quand on eſt ſuſpendu par les cheveux l'eſpace de trois cent milles. J'aurais mieux aimé une paire d'aîles, la jument Borack ou l'Hyppogriphe.

Michée, fils de Jemilla, ayant vû le Seigneur aſſis ſur ſon trône avec l'armée du ciel à droite & à gauche, & le Seigneur ayant demandé quelqu'un pour aller tromper le Roi Achab, le Diable s'étant préſenté au Seigneur, & s'étant chargé de la commiſſion, Michée rendit compte de la part du Seigneur au Roi Achab de cette avanture céleſte. Il eſt vrai que pour récompenſe, il ne reçut qu'un énorme ſouflet de la main du prophête Sédékia ; il eſt vrai qu'il ne fut mis dans un cachot que pour quelques jours ; mais enfin il eſt déſagréable pour un

homme inſpiré d'être ſouffletté & fouré dans un cu de baſſe foſſe.

On croit que le Roi Amaſias fit arracher les dents au prophête Amos pour l'empêcher de parler. Ce n'eſt pas qu'on ne puiſſe abſolument parler ſans dents ; on a vû de vieilles édentées très bavardes ; mais il faut prononcer diſtinctement une prophétie, & un prophête édenté n'eſt pas écouté avec le reſpect qu'on lui doit.

Baruch eſſuya bien des perſécutions. Ezéchiel fut lapidé par les compagnons de ſon eſclavage. On ne ſait ſi Jérémie fut lapidé, ou s'il fut ſcié en deux.

Pour Iſaïe, il paſſe pour conſtant qu'il fut ſcié par ordre de Manaſſé Roitelet de Juda.

Il faut convenir que c'eſt un méchant métier que celui de prophête. Pour un ſeul qui comme Elie va ſe promener de planètes en planètes dans un beau carroſſe de lumière, traîné par quatre chevaux blancs, il y en a cent qui vont à pied, & qui ſont obligés d'aller demander leur dîner de porte en porte. Ils reſſemblent aſſez à Homère qui fut obligé, dit-on, de mendier dans les ſept villes qui ſe diſputèrent depuis l'honneur de l'avoir vû naître. Ses commentateurs lui ont attribué une infinité d'allégories, auxquelles il n'avait jamais penſé. On a fait ſouvent le même honneur aux prophêtes. Je ne diſconviens pas qu'ils n'ayent été très inſtruit de l'avenir. Il n'y a qu'à donner à ſon ame un certain degré d'exaltation, comme l'a très bien imaginé le brave philoſophe ou fou de nos jours qui voulait percer un treu juſ-

qu'aux Antipodes & enduire les malades de poix résine. Les Juifs exaltèrent si bien leur ame qu'ils virent très clairement toutes les choses futures ; mais il est difficile de deviner au juste si par Jérusalem les prophêtes entendent toûjours la vie éternelle, si Babilone signifie Londres ou Paris ; si quand ils parlent d'un grand dîner on doit l'expliquer par un jeûne ; si du vin rouge signifie du sang, si un manteau rouge signifie la foi, & un manteau blanc la charité. L'intelligence des prophêtes est l'effort de l'esprit humain, c'est pourquoi je n'en dirai pas davantage.

RELIGION.

Première question.

L'Evêque de Vorcester, Warburton, auteur d'un des plus savans ouvrages qu'on ait jamais fait, s'exprime ainsi page 8. Tome premier. „ Une Religion, une société qui n'est „ pas fondée sur la créance d'une autre vie, „ doit être soutenue par une providence extraor- „ dinaire. Le Judaïsme n'est pas fondé sur la „ créance d'une autre vie ; donc, le Judaïsme „ a été soutenu par une providence extraor- „ dinaire. "

Plusieurs théologiens se sont élevés contre lui, & comme on rétorque tous les argumens, on a rétorqué le sien, on lui a dit ;

„ Toute Religion qui n'eſt pas fondée ſur „ le dogme de l'immortalité de l'ame, & ſur „ les peines & les récompenſes éternelles, eſt „ néceſſairement fauſſe ; or le Judaïſme ne con- „ nut point ces dogmes, donc le Judaïſme, „ loin d'être ſoutenu par la providencc, était „ par vos principes une Religion fauſſe & bar- „ bare qui attaquait la providence. "

Cet Evêque eut quelques autres adverſaires qui lui ſoutinrent que l'immortalité de l'ame était connue chez les Juifs, dans le tems même de Moïſe ; mais il leur prouva très évidemment, que ni le Décalogue, ni le Lévitique, ni le Deutéronome, n'avaient dit un ſeul mot de cette créance, & qu'il eſt ridicule de vouloir tordre & corrompre quelques paſſages des autres livres, pour en tirer une vérité qui n'eſt point annoncée dans le livre de la loi.

Mr. l'Evêque ayant fait quatre volumes pour démontrer que la loi Judaïque ne propoſait ni peines, ni récompenſes après la mort, n'a jamais pû répondre à ſes adverſaires d'une manière bien ſatisfaiſante. Ils lui diſaient: „ Ou „ Moïſe connaiſſait ce dogme, & alors il a „ trompé les Juifs en ne le manifeſtant pas ; „ ou il l'ignorait ; & en ce cas il n'en ſavait „ pas aſſez pour fonder une bonne Religion. „ En effet ſi la Religion avait été bonne, pour- „ quoi l'aurait-on abolie ? Une Religion vraie „ doit être pour tous les tems & pour tous „ les lieux, elle doit être comme la lumière du „ ſoleil, qui éclaire tous les peuples & toutes „ les générations. "

Ce Prélat, tout éclairé qu'il est, a eu beaucoup de peine à se tirer de toutes ces difficultés ; mais quel système en est exempt ?

Seconde question.

Un autre savant beaucoup plus philosophe, qui est un des plus profonds métaphysiciens de nos jours, donne de fortes raisons pour prouver que le polythéisme a été la première Religion des hommes, & qu'on a commencé à croire plusieurs Dieux, avant que la raison fût assez éclairée pour ne reconnaître qu'un seul Etre suprême.

J'ose croire, au contraire, qu'on a commencé d'abord par reconnaître un seul Dieu, & qu'ensuite la faiblesse humaine en a adopté plusieurs, & voici comme je conçois la chose.

Il est indubitable qu'il y eut des bourgades avant qu'on eût bâti de grandes villes, & que tous les hommes ont été divisés en petites républiques, avant qu'ils fussent réunis dans de grands Empires. Il est bien naturel qu'une bourgade effrayée du tonnerre, affligée de la perte de ses moissons, maltraitée par la bourgade voisine, sentant tous les jours sa faiblesse, sentant partout un pouvoir invisible, ait bientôt dit. Il y a quelque être au-dessus de nous qui nous fait du bien & du mal.

Il me paraît impossible qu'elle ait dit : Il y a deux pouvoirs, car pourquoi plusieurs ? On commence en tout genre par le simple, ensuite vient le composé, & souvent enfin on revient au sim-

ple par des lumières ſupérieures. Telle eſt la marche de l'eſprit humain.

Quel eſt cet être qu'ôn aura d'abord invoqué? Sera-ce le ſoleil? ſera-ce la lune? je ne le crois pas. Examinons ce qui ſe paſſe dans les enfans; ils ſont à-peu-près ce que ſont les hommes ignorans. Ils ne ſont frappés ni de la beauté, ni de l'utilité de l'aſtre qui anime la nature, ni des ſecours que la lune nous prête, ni des variations régulières de ſon cours; ils n'y penſent pas; ils y ſont trop accoutumés. On n'adore, on n'invoque, on ne veut appaiſer que ce qu'on craint; tous les enfans voyent le ciel avec indifférence; mais, que le tonnerre gronde, ils tremblent; ils vont ſe cacher. Les premiers hommes en ont ſans doute agi de même. Il ne peut y avoir que des eſpèces de philoſophes qui ayent remarqué le cours des aſtres, les ayent fait admirer, & les ayent fait adorer; mais des cultivateurs ſimples & ſans aucune lumière, n'en ſavaient pas aſſez pour embraſſer une erreur ſi noble.

Un village ſe ſera donc borné à dire; Il y a une puiſſance qui tonne, qui grêle ſur nous, qui fait mourir nos enfans, appaiſons-la; mais comment l'appaiſer? Nous voyons que nous avons calmé par de petits préſens la colère des gens irrités, faiſons donc de petits préſens à cette puiſſance. Il faut bien auſſi lui donner un nom. Le premier qui s'offre eſt celui de *Chef*, de *Maître*, de *Seigneur*; cette puiſſance eſt donc appellée Monſeigneur. C'eſt probablement la raiſon pour laquelle les premiers Egyp-

tiens appellèrent leur Dieu *Knef*, les Syriens *Adoni*, les peuples voisins *Baal*, ou *Bel*, ou *Melch*, ou *Moloc*, les Scythes *Papée*; tous mots qui signifient, *Seigneur*, *Maître*.

C'est ainsi qu'on trouva presque toute l'Amérique partagée en une multitude de petites peuplades, qui toutes avaient leur Dieu protecteur. Les Mexiquains même, ni les Péruviens qui étaient de grandes nations, n'avaient qu'un seul Dieu. L'une adorait Mango Kapak, l'autre le Dieu de la guerre, Les Mexiquains donnaient à leur Dieu guerrier le nom de *Vilipputsi*, comme les Hébreux avaient appellé leur Seigneur *Sabaoth*.

Ce n'est point par une raison supérieure & cultivée que tous les peuples ont ainsi commencé à reconnaître une seule divinité; s'ils avaient été philosophes, ils auraient adoré le Dieu de toute la nature, & non pas le Dieu d'un village; ils auraient examiné ces rapports infinis de tous les êtres, qui prouvent un Etre créateur & conservateur; mais ils n'examinèrent rien, ils sentirent, C'est-là le progrès de notre faible entendement; chaque bourgade sentait sa faiblesse, & le besoin qu'elle avait d'un fort protecteur. Elle imaginait cet être tutélaire & terrible résidant dans la forêt voisine, ou sur la montagne, ou dans une nuée. Elle n'en imaginait qu'un seul, parce que la bourgade n'avait qu'un chef à la guerre. Elle l'imaginait corporel, parce qu'il était impossible de se le représenter autrement. Elle ne pouvait croire que la bourgade voisine n'eût pas aussi

son Dieu. Voilà pourquoi Jephté dit aux habitans de Moab; *vous possédez légitimement ce que votre Dieu Chamos vous a fait conquérir, vous devez nous laisser jouïr de ce que notre Dieu nous a donné par ses victoires.*

Ce discours tenu par un étranger à d'autres étrangers est très remarquable. Les Juifs & les Moabites avaient dépossédé les naturels du pays, l'un & l'autre n'avait d'autre droit que celui de la force; & l'un dit à l'autre, Ton Dieu t'a protégé dans ton usurpation, souffre que mon Dieu me protège dans la mienne.

Jérémie & Amos demandent l'un & l'autre; *quelle raison a eu le Dieu Melchom de s'emparer du pays de Gad?* Il paraît évident par ces passages, que l'antiquité attribuait à chaque pays un Dieu protecteur. On trouve encor des traces de cette théologie dans Homère.

Il est bien naturel que l'imagination des hommes s'étant échauffée, & leur esprit ayant acquis des connaissances confuses, ils ayent bientôt multiplié leurs Dieux, & assigné des protecteurs aux élémens, aux mers, aux forêts, aux fontaines, aux campagnes. Plus ils auront examiné les astres, plus ils auront été frappés d'admiration. Le moyen de ne pas adorer le soleil, quand on adore la divinité d'un ruisseau? Dès que le premier pas est fait, la terre est bientôt couverte de Dieux, & on descend enfin des astres aux chats & aux oignons.

Cependant, il faut bien que la raison se perfectionne; le tems forme enfin des philosophes qui voyent que ni les oignons ni les

chats, ni même les astres, n'ont arrangé l'ordre de la nature. Tous ces philosophes, Babiloniens, Persans, Egyptiens, Scythes, Grecs & Romains admettent un Dieu suprême, rémunérateur & vengeur.

Ils ne le disent pas d'abord aux peuples; car quiconque eût mal parlé des oignons & des chats devant des vieilles & des prêtres, eût été lapidé. Quiconque eût reproché à certains Egyptiens de manger leurs Dieux, eût été mangé lui-même, comme en effet Juvenal rapporte qu'un Egyptien fut tué & mangé tout crud dans une dispute de controverse.

Mais que fit-on? Orphée & d'autres établissent des mystères que les initiés jurent par des sermens exécrables de ne point révéler, & le principal de ces mystères, est l'adoration d'un seul Dieu. Cette grande vérité pénètre dans la moitié de la terre; le nombre des initiés devient immense; il est vrai que l'ancienne Religion subsiste toûjours; mais comme elle n'est point contraire au dogme de l'unité de Dieu, on la laisse subsister. Et pourquoi l'abolirait-on? Les Romains reconnaissent le *Deus optimus maximus*; les Grecs ont leur *Zeus*, leur Dieu suprême. Toutes les autres divinités ne sont que des êtres intermédiaires; on place des héros & des Empereurs au rang des Dieux, c'est-à-dire des bienheureux. Mais il est sûr que Claude, Octave, Tibère & Caligula ne sont pas regardés comme les créateurs du ciel & de la terre.

En un mot il paraît prouvé que du tems

d'Auguste, tous ceux qui avaient une religion, reconnaissaient un Dieu supérieur, éternel, & plusieurs ordres de Dieux sécondaires, dont le culte fut appellé depuis *Idolâtrie*.

Les loix des Juifs n'avaient jamais favorisé l'idolâtrie; car quoiqu'ils admissent des malachim, des anges, des êtres célestes d'un ordre inférieur, leur loi n'ordonnait point que ces divinités sécondaires eussent un culte chez eux. Ils adoraient les anges, il est vrai, c'est-à-dire, ils se prosternaient quand ils en voyaient; mais comme cela n'arrivait pas souvent, il n'y avait ni de cérémonial, ni de culte légal établi pour eux. Les chérubins de l'arche ne recevaient point d'hommages. Il est constant que les Juifs, du moins depuis Alexandre, adoraient ouvertement un seul Dieu, comme la foule innombrable d'initiés l'adoraient secrettement dans leurs mystères.

Troisiéme question.

Ce fut dans ce tems où le culte d'un Dieu suprême était universellement établi chez tous les sages en Asie, en Europe, & en Afrique, que la Religion Chrétienne prit naissance.

Le Platonisme aida beaucoup à l'intelligence de ses dogmes. Le *Logos* qui chez Platon signifiait la sagesse, la raison de l'Etre suprême, devint chez nous le Verbe, & une seconde personne de Dieu. Une métaphysique profonde & au-dessus de l'intelligence humaine, fut un sanctuaire inaccessible, dans lequel la Religion fut enveloppée.

On ne répétera point ici, comment Marie fut déclarée dans la suite mère de Dieu, comment on établit la consubstantialité du Père & du Verbe, & la procession du *Pneuma*, organe divin du divin *Logos*, deux natures & deux volontés résultantes de l'hypostase, & enfin la manducation supérieure, l'ame nourrie ainsi que le corps, des membres & du sang de l'homme, Dieu adoré & mangé sous la forme du pain, présent aux yeux, sensible au goût, & cependant anéanti. Tous les mystères ont été sublimes.

On commença dès le second siécle, par chasser les démons au nom de Jésus; auparavant on les chassait au nom de Jehovah, ou Yhaho, car St. Matthieu rapporte, que les ennemis de Jésus ayant dit qu'il chassait les démons au nom du Prince des démons, il leur répondit, *Si c'est par Belzebuth que je chasse les démons, par qui vos enfans les chassent-ils?*

On ne sait point en quel tems les Juifs reconnurent pour prince des démons Belzebuth, qui était un Dieu étranger; mais on sait, (& c'est Joseph qui nous l'apprend) qu'il y avait à Jérusalem des exorcistes préposés pour chasser les démons des corps des possédés, c'est-à-dire, des hommes attaqués de maladies singulières, qu'on attribuait alors dans une grande partie de la terre à des génies malfaisans.

On chassait donc ces démons avec la véritable prononciation de Jehovah aujourd'hui perdue, & avec d'autres cérémonies aujourd'hui oubliées.

Cet exorcisme par Jehovah ou par les autres noms de Dieu était encor en usage dans les premiers siécles de l'Eglise. Origène en disputant contre Celse lui dit N°. 262. „ Si
„ en invoquant Dieu, ou en jurant par lui
„ on le nomme le Dieu d'Abraham, d'Isaac
„ & de Jacob, on fera certaines choses par
„ ces noms, dont la nature & la force sont
„ telles, que les démons se soumettent à ceux
„ qui les prononcent; mais si on le nomme d'un
„ autre nom, comme Dieu de la mer bruïante,
„ supplantateur, ces noms seront sans vertu. Le
„ nom d'Israël traduit en grec ne pourra rien
„ opérer, mais prononcez-le en hébreu, avec
„ les autres mots requis, vous opérerez la
„ conjuration. "

Le même Origène au nombre 19. dit ces paroles remarquables. „ Il y a des noms qui
„ ont naturellement de la vertu, tels que sont
„ ceux dont se servent les sages parmi les Egyp-
„ tiens, les Mages en Perse, les Bracmanes
„ dans l'Inde. Ce qu'on nomme magie n'est
„ pas un art vain & chimérique, ainsi que le
„ prétendent les Stoïciens & les Epicuriens:
„ ni le nom de Sabaoth, ni celui d'Adonaï,
„ n'ont pas été faits pour des êtres créés;
„ mais ils appartiennent à une théologie mys-
„ térieuse qui se rapporte au Créateur; de
„ là vient la vertu de ces noms quand on les
„ arrange & qu'on les prononce selon les rè-
„ gles, &c. "

Origène en parlant ainsi ne donne point son sentiment particulier, il ne fait que rapporter

l'opinion universelle. Toutes les Religions alors connues admettaient une espèce de magie; & on distinguait la magie céleste, & la magie infernale; la nécromancie & la théurgie; tout était prodige, divination, oracle. Les Perses ne niaient point les miracles des Egyptiens, ni les Egyptiens ceux des Perses. Dieu permettait que les premiers chrétiens fussent persuadés des oracles attribués aux Sibylles, & leur laissait encor quelques erreurs peu importantes, qui ne corrompaient point le fonds de la religion.

Une chose encor fort remarquable, c'est que les chrétiens des deux premiers siécles avaient de l'horreur pour les temples, les autels & les simulacres. C'est ce qu'Origène avoue Nº. 347. Tout changea depuis avec la discipline, quand l'Eglise reçut une forme constante.

Quatriéme question.

Lorsqu'une fois une Religion est établie légalement dans un Etat, les tribunaux sont tous occupés à empêcher qu'on ne renouvelle la plûpart des choses qu'on faisait dans cette Religion avant qu'elle fût publiquement reçue. Les fondateurs s'assemblaient en secret malgré les magistrats; on ne permet que les assemblées publiques sous les yeux de la loi, & toutes associations qui se dérobent à la loi sont défendues. L'ancienne maxime était qu'il vaut mieux obéïr à Dieu qu'aux hommes; la maxime opposée est reçue, que c'est obéïr à Dieu que de suivre les

loix de l'Etat. On n'entendait parler que d'obsessions & de possessions; le Diable était alors déchainé sur sa terre; le Diable ne sort plus aujourd'hui de sa demeure; les prodiges, les prédictions étaient alors nécessaires; on ne les admet plus. Un homme qui prédirait des calamités dans les places publiques, serait mis aux petites maisons. Les fondateurs recevaient secrettement l'argent des fidèles; un homme qui recueillerait de l'argent pour en disposer sans y être autorisé par la loi, serait repris de justice. Ainsi, on ne se sert plus d'aucun des échafauts qui ont servi à bâtir l'édifice.

Cinquiéme question.

Après notre sainte Religion, qui sans doute est la seule bonne, quelle serait la moins mauvaise?

Ne serait-ce pas la plus simple? Ne serait-ce pas celle qui enseignerait beaucoup de morale & très peu de dogmes? celle qui tendrait à rendre les hommes justes, sans les rendre absurdes? celle qui n'ordonnerait point de croire des choses impossibles, contradictoires, injurieuses à la Divinité, & pernicieuses au genre humain, & qui n'oserait point menacer des peines éternelles quiconque aurait le sens commun? Ne serait-ce point celle qui ne soutiendrait pas sa créance par des bourreaux, & qui n'inonderait pas la terre de sang pour des sophismes inintelligibles? celle dans laquelle une équivoque, un jeu de mots & deux on trois

chartes

chartes supposées, ne feraient pas un Souverain & un Dieu, d'un prêtre souvent incestueux, homicide & empoisonneur? celle qui ne soumettrait pas les Rois à ce prêtre? celle qui n'enseignerait que l'adoration d'un Dieu, la justice, la tolérance & l'humanité?

Sixiéme question.

On a dit que la religion des Gentils était absurde en plusieurs points, contradictoire, pernicieuse; mais ne lui a-t-on pas imputé plus de mal qu'elle n'en a fait, & plus de sottises qu'elle n'en a prêchées?

Car de voir Jupiter taureau,
Serpent, cigne, ou quelqu'autre chose;
Je ne trouve point cela beau,
Et ne m'étonne pas, si parfois on en cause.

Prologüe d'Amphitrion.

Sans doute cela est fort impertinent; mais qu'on me montre dans toute l'antiquité un temple dédié à Léda couchant avec un cigne ou avec un taureau? Y a-t-il eu un sermon prêché dans Athènes ou dans Rome pour encourager les filles à faire des enfans avec les cignes de leur basse-cour? Les fables recueillies & ornées par Ovide sont-elles la religion? ne ressemblent-elles pas à notre légende dorée, à notre fleur des saints? Si quelque brame ou quelque derviche venait nous objecter l'histoire de Ste.

Marie Egyptienne, laquelle n'ayant pas de quoi payer les matelots qui l'avaient conduite en Egypte, donna à chacun d'eux ce que l'on appelle des faveurs, en guise de monnoie, nous dirions au brame, Mon révérend père, vous vous trompez, notre religion n'est pas la légende dorée.

Nous reprochons aux anciens leurs oracles, leurs prodiges : s'ils revenaient au monde & qu'on pût compter les miracles de Notre-Dame de Lorette, & ceux de Notre-Dame d'Ephèse, en faveur de qui des deux serait la balance du compte?

Les sacrifices humains ont été établis chez presque tous les peuples, mais très rarement mis en usage. Nous n'avons que la fille de Jephté, & le Roi Agag d'immolés chez les Juifs; car Isaac & Jonathas ne le furent pas. L'histoire d'Iphigénie n'est pas bien avérée chez les Grecs. Les sacrifices humains sont très rares chez les anciens Romains; en un mot, la religion payenne a fait répandre très peu de sang, & la nôtre en a couvert la terre. La nôtre est sans doute la seule bonne, la seule vraie; mais nous avons fait tant de mal par son moyen, que quand nous parlons des autres, nous devons être modestes.

Septiéme question.

Si un homme veut persuader sa religion à des étrangers, ou à ses compatriotes, ne doit-il pas s'y prendre avec la plus insinuante douceur,

& la modération la plus engageante? S'il commence par dire que ce qu'il annonce est démontré, il trouvera une foule d'incrédules; s'il ose leur dire, qu'ils ne rejettent sa doctrine, qu'autant qu'elle condamne leurs passions, que leur cœur a corrompu leur esprit, qu'ils n'ont qu'une raison fausse & orgueilleuse; il les révolte, il les anime contre lui, il ruine lui-même ce qu'il veut établir.

Si la religion qu'il annonce est vraie, l'emportement & l'insolence la rendront-ils plus vraie? Vous mettez-vous en colère, quand vous dites qu'il faut être doux, patient, bienfaisant, juste, remplir tous les devoirs de la société? Non, car tout le monde est de votre avis; pourquoi donc dites-vous des injures à votre frère, quand vous lui prêchez une métaphysique mystérieuse? C'est que son sens irrite votre amour-propre. Vous avez l'orgueil d'exiger que votre frère soumette son intelligence à la vôtre: l'orgueil humilié produit la colère; elle n'a point d'autre source. Un homme blessé de vingt coups de fusil dans une bataille, ne se met point en colère; mais un docteur blessé du refus d'un suffrage devient furieux & implacable.

Huitième question.

Ne faut-il pas soigneusement distinguer la religion de l'Etat & la religion théologique? Celle de l'Etat exige que les imans tiennent des régistres des circoncis, les curés ou pasteurs des régistres des batisés, qu'il y ait des

mosquées, des églises, des temples, des jours consacrés à l'adoration & au repos, des rites établis par la loi; que les ministres de ces rites ayent de la considération sans pouvoir; qu'ils enseignent les bonnes mœurs au peuple, & que les ministres de la loi veillent sur les mœurs des ministres des temples. Cette religion de l'Etat ne peut en aucun tems causer aucun trouble.

Il n'en est pas ainsi de la religion théologique; celle-ci est la source de toutes les sottises, & de tous les troubles imaginables; c'est la mère du fanatisme & de la discorde civile, c'est l'ennemie du genre humain. Un bonze prétend que Fo est un Dieu, qu'il a été prédit par des faquirs, qu'il est né d'un éléphant blanc, que chaque bonze peut faire un Fo avec des grimaces. Un Talapoin dit que Fo était un saint homme, dont les bonzes ont corrompu la doctrine, & que c'est Sammonocodom qui est le vrai Dieu. Après cent argumens & cent démentis, les deux factions conviennent de s'en rapporter au Dalay-Lama qui demeure à trois cent lieues de là, qui est immortel & même infaillible. Les deux factions lui envoyent une députation solemnelle. Le Dalay-Lama commence, selon son divin usage, par leur distribuer sa chaise percée.

Les deux sectes rivales la reçoivent d'abord avec un respect égal, la font sécher au soleil, & l'enchassent dans de petits chapelets qu'ils baisent dévotemeut. Mais dès que le Dalay-Lama & son conseil ont prononcé au nom de

Fo, voilà le parti condamné qui jette les chapelets au nez du vice-Dieu, & qui lui veut donner cent coups d'étrivières. L'autre parti défend ſon Lama dont il a reçu de bonnes terres; tous deux ſe battent longtems; & quand ils ſont las de s'exterminer, de s'aſſaſſiner, de s'empoiſonner réciproquement, ils ſe diſent encor de groſſes injures; & le Dalay-Lama en rit, & il diſtribue encor ſa chaiſe percée à quiconque veut bien recevoir les déjections du bon père Lama.

RESURRECTION.

ON conte que les Egyptiens n'avaient bâti leurs pyramides que pour en faire des tombeaux, & que leurs corps embaumés par-dedans & par-dehors, attendaient que leurs ames vinſſent les ranimer au bout de mille ans. Mais ſi leurs corps devaient reſſuſciter, pourquoi la première opération des parfumeurs était-elle de leur percer le crane avec un crochet, & d'en tirer la cervelle? L'idée de reſſuſciter ſans cervelle, fait ſoupçonner (ſi on peut uſer de ce mot) que les Egyptiens n'en avaient guères de leur vivant: mais il faut conſidérer que la plûpart des anciens croyaient que l'ame eſt dans la poitrine. Et pourquoi l'ame eſt-elle dans la poitrine plutôt qu'ailleurs? C'eſt qu'en effet dans tous nos ſentimens un peu violens, on éprouve vers la région du cœur, une dila-

tation ou un resserrement, qui a fait penser que c'était là le logement de l'ame. Cette ame était quelque chose d'aérien, c'était une figure légère qui se promenait où elle pouvait, jusqu'à-ce qu'elle eût retrouvé son corps.

La croyance de la résurrection est beaucoup plus ancienne que les tems historiques. Athalide fils de Mercure pouvait mourir & ressusciter à son gré ; Esculape rendit la vie à Hippolite ; Hercule à Alceste. Pelops ayant été hâché en morceaux par son père, fut ressuscité par les Dieux. Platon raconte qu'Hères ressuscita pour quinze jours seulement.

Les Pharisiens, chez les Juifs, n'adoptèrent le dogme de la résurrection que très longtems après Platon.

Il y a dans les Actes des Apôtres un fait bien singulier, & bien digne d'attention. St. Jaques, & plusieurs de ses compagnons conseillent à St. Paul d'aller dans le temple de Jérusalem, observer toutes les cérémonies de l'ancienne loi, tout chrétien qu'il était, *afin que tous sachent*, disent-ils, *que tout ce qu'on dit de vous est faux, & que vous continuez de garder la loi de Moïse.* C'est dire bien clairement, Allez mentir, allez vous parjurer, allez renier publiquement la religion que vous enseignez.

St. Paul alla donc pendant sept jours dans le temple, mais le septiéme il fut reconnu. On l'accusa d'y être venu avec des étrangers, & de l'avoir prophané. Voici comment il se tira d'affaire.

Or Paul sachant qu'une partie de ceux qui étaient

là, étaient Sadducéens, & l'autre Pharisiens, *il s'écria dans l'assemblée: Mes frères, je suis Pharisien & fils de Pharisien; c'est à cause de l'espérance d'une autre vie, & de la résurrection des morts, que l'on veut me condamner.* (*) Il n'avait point du tout été question de la résurrection des morts dans toute cette affaire; Paul ne le disait que pour animer les Pharisiens & les Sadducéens les uns contre les autres.

℣. 7. *Paul ayant parlé de la sorte, il s'émut une dissension entre les Pharisiens & les Sadducéens; & l'assemblée fut divisée.*

℣. 8. *Car les Sadducéens disent qu'il n'y a ni résurrection, ni ange, ni esprit, au lieu que les Pharisiens reconnaissent & l'un & l'autre*, &c.

On a prétendu que Job, qui est très ancien, connaissait le dogme de la résurrection. On cite ces paroles: *Je sais que mon rédempteur est vivant, & qu'un jour sa rédemption s'élévera sur moi, ou que je me releverai de la poussière, que ma peau reviendra, que je verrai encor Dieu dans ma chair.*

Mais plusieurs commentateurs entendent par ces paroles, que Job espère qu'il relévera bientôt de maladie, & qu'il ne demeurera pas toûjours couché sur la terre, comme il l'était. La suite prouve assez que cette explication est la véritable; car il s'écrie le moment d'après à ses faux & durs amis; *Pourquoi donc dites-vous, Persécutons-le*, ou bien, *parce que vous direz, parce que nous l'avons persécuté.* Cela ne veut-il pas

(*) *Actes des Apôtres chap. 23. vs. 6. 7. 8.*

dire évidemment, Vous vous repentirez de m'avoir offensé, quand vous me reverrez dans mon premier état de santé & d'opulence? Un malade qui dit, Je me léverai, ne dit pas, Je ressusciterai. Donner des sens forcés à des passages clairs, c'est le sûr moyen de ne jamais s'entendre, ou plutôt d'être regardé comme des gens de mauvaise foi par les honnêtes gens.

St. Jérôme ne place la naissance de la secte des Pharisiens que très peu de tems avant Jésus-Christ. Le rabin Hillel passe pour le fondateur de la secte Pharisienne; & cet Hillel était contemporain de Gamaliel le maître de St. Paul.

Plusieurs de ces Pharisiens croyaient que ces Juifs seuls ressusciteraient, & que le reste des hommes n'en valait pas la peine. D'autres ont soutenu qu'on ne ressusciterait que dans la Palestine, & que les corps de ceux qui auront été enterrés ailleurs, seront secrettement transportés auprès de Jérusalem pour s'y rejoindre à leur ame. Mais St. Paul écrivant aux habitans de Thessalonique, leur dit, que le *second avénement de Jésus-Christ est pour eux & pour lui, qu'ils en seront témoins.*

℣. 16. *Car aussi-tôt que le signal aura été donné par l'archange, & par le son de la trompette de Dieu, le Seigneur lui-même descendra du ciel, & ceux qui seront morts en Jésus-Christ ressusciteront les premiers.*

℣. 17. *Puis nous autres qui sommes vivans, & qui seront demeurés jusqu'alors, nous serons emportés avec eux dans les nuées pour aller au*

devant du Seigneur au milieu de l'air, & ainsi nous vivrons pour jamais avec le Seigneur. (*)

Ce paſſage important ne prouve-t-il pas évidemment que les premiers chrétiens comptaient voir la fin du monde, comme en effet elle eſt prédite dans St. Luc, pour le tems même que St. Luc vivait? S'ils ne virent point cette fin du monde, ſi perſonne ne reſſuſcita pour lors, ce qui eſt différé n'eſt pas perdu.

St. Auguſtin croit que les enfans, & même les enfans morts nés, reſſuſciteront dans l'âge de la maturité. Les Origènes, les Jérômes, les Athanaſes, les Baſiles, n'ont pas crû que les femmes duſſent reſſuſciter avec leur ſexe.

Enfin, on a toûjours diſputé ſur ce que nous avons été, ſur ce que nous ſommes, & ſur ce que nous ſerons.

RESURRECTION.

Section Seconde.

LE père Mallebranche prouve la réſurrection par les chenilles qui deviennent papillons. Cette preuve, comme on voit, eſt auſſi légère que les aîles des inſectes dont il l'emprunte. Des penſeurs qui calculent, font des objections arithmétiques contre cette vérité ſi bien prouvée. Ils diſent que les hommes & les autres animaux ſont réellement nourris & reçoivent

(*) *I. Epit. aux Theſſ. ch.* 4.

leur croiſſance de la ſubſtance de leurs prédéceſſeurs. Le corps d'un homme réduit en pouſſière, répandu dans l'air & retombant ſur la ſurface de la terre devient légume, ou froment. Ainſi Caïn mangea une partie d'Adam; Enoch ſe nourrit de Caïn, Irad d'Enoch, Maviael de Srad, Mathuſalem de Maviael, & il ſe trouve qu'il n'y a aucun de nous qui n'ait avalé une petite portion de notre premier père. C'eſt pourquoi on a dit que nous étions tous antropophages. Rien n'eſt plus ſenſible après une bataille; non-ſeulement nous tuons nos frères; mais au bout de deux ou trois ans, nous les avons tous mangés quand on a fait les moiſſons ſur le champ de bataille; nous ſerons auſſi mangés ſans difficulté à notre tour. Or, quand il faudra reſſuſciter, comment rendrons-nous à chacun le corps qui lui appartenait ſans perdre du nôtre?

Voilà ce que diſent ceux qui ſe défient de la réſurrection, mais les reſſuſciteurs leur ont répondu très pertinemment.

Un rabin nommé Samaï démontre la réſurrection par ce paſſage de l'Exode. *J'ai apparu à Abraham, à Iſaac & à Jacob; & je leur ai promis avec ſerment de leur donner la terre de Canaan.* Or, Dieu, malgré ſon ſerment, dit ce grand rabin, ne leur donna point cette terre; donc ils reſſuſciteront pour en jouïr, afin que le ſerment ſoit accompli.

Le profond philoſophe Dom Calmet trouve dans les Vampires une preuve bien plus concluante. Il a vû de ces Vampires qui ſortaient

des cimetières pour aller ſuccer le ſang des gens endormis ; il eſt clair qu'ils ne pouvaient ſuccer le ſang des vivans s'ils étaient encore morts ; donc ils étaient reſſuſcités ; cela eſt péremptoire.

Une choſe encore certaine, c'eſt que tous les morts, au jour du jugement, marcheront ſous la terre comme des taupes, à ce que dit le Talmud, pour aller comparaître dans la vallée de Joſaphat qui eſt entre la ville de Jéruſalem & le mont des Oliviers. On ſera fort preſſé dans cette vallée, mais il n'y a qu'à réduire les corps proportionnellement comme les diables de Milton dans la ſalle du Pandémonium.

Cette réſurrection ſe fera au ſon de la trompette, à ce que dit St. Paul. Il faudra néceſſairement qu'il y ait pluſieurs trompettes, car le tonnerre lui-même ne s'entend guères plus de trois ou quatre lieües à la ronde. On demande combien il y aura de trompettes, les théologiens n'ont pas encore fait ce calcul ; mais ils le feront.

Les Juifs diſent que la Reine Cléopatre, qui ſans doute croyait la réſurrection comme toutes les Dames de ces tems-là, demanda à un phariſien ſi on reſſuſciterait tout nud. Le docteur lui répondit qu'on ſerait très bien habillé, par la raiſon que le bled qu'on ſéme étant mort en terre, reſſuſcite en épi avec une robe & des barbes. Ce rabin était un théologien excellent. Il raiſonnait comme Dom Calmet.

SALOMON.

LE nom de Salomon a toûjours été révéré dans l'Orient. Les ouvrages qu'on croit de lui, les annales des Juifs, les fables des Arabes ont porté sa renommée jusqu'aux Indes. Son règne est la grande époque des Hébreux.

Il était le troisiéme Roi de la Palestine. Le premier livre des Rois dit que sa mère Betzabée obtint de David qu'il fit couronner Salomon son fils au lieu de son aîné Adonias. Il n'est pas surprenant qu'une femme complice de la mort de son premier mari, ait eu assez d'artifice pour faire donner l'héritage au fruit de son adultère, & pour faire desheriter le fils légitime, qui de plus était l'aîné.

C'est une chose très remarquable que le prophête Nathan qui était venu reprocher à David son adultère, le meurtre d'Urie, le mariage qui suivit ce meurtre, fût le même qui depuis seconda Betzabée pour mettre sur le trône Salomon né de ce mariage sanguinaire & infame. Cette conduite, à ne raisonner que selon *la chair*, prouverait que ce prophête Nathan avait, selon les tems, deux poids & deux mesures. Le livre même ne dit pas que Nathan reçût une mission particulière de Dieu, pour faire deshériter Adonias. S'il en eut une, il faut la respecter. Mais nous ne pouvons admettre que ce que nous trouvons écrit.

Adonias, exclus du trône par Salomon, lui

demanda pour toute grace, qu'il lui permît d'épouser Abisag, cette jeune fille qu'on avait donnée à David pour le réchauffer dans sa vieillesse.

L'Ecriture ne dit point si Salomon disputait à Adonias la concubine de son père; mais elle dit que Salomon, sur cette seule demande, le fit assassiner. Apparemment que Dieu, qui lui donna l'esprit de sagesse, lui refusa alors celui de justice & d'humanité, comme il lui refusa depuis le don de la continence.

Il est dit dans le même livre des Rois, qu'il était maître d'un grand royaume, qui s'étendait de l'Euphrate à la mer rouge & à la Méditerranée; mais malheureusement il est dit en même tems que le Roi d'Egypte avait conquis le pays de Gazer dans le Canaan, & qu'il donna pour dot la ville de Gazer à sa fille, qu'on prétend que Salomon épousa; il est dit qu'il y avait un Roi à Damas. Les royaumes de Sidon & de Tyr florissaient. Entouré d'Etats puissans, il manifesta sans doute sa sagesse, en demeurant en paix avec eux tous. L'abondance extrême qui enrichit son pays ne pouvait être que le fruit de cette sagesse profonde, puisque du tems de Saül il n'y avait pas un ouvrier en fer dans son pays, & qu'on ne trouva que deux épées quand il falut que Saül fît la guerre aux Philistins, auxquels les Juifs étaient soumis.

Saül, qui ne possédait d'abord dans ses Etats que deux épées, eut bientôt une armée de trois cent trente mille hommes. Jamais le Sul-

tan des Turcs n'a eu de ſi nombreuſes armées ; il y avait là de quoi conquérir la terre. Ces contradictions ſemblent exclure tout raiſonnement : mais ceux qui veulent raiſonner trouvent difficile que David qui ſuccéde à Saül vaincu par les Philiſtins, ait pû pendant ſon adminiſtration fonder un vaſte Empire.

Les richeſſes qu'il laiſſa à Salomon ſont encor plus incroyables : il lui donna comptant cent trois mille talens d'or, & un million treize mille talens d'argent. Le talent d'or des Hébreux vaut environ ſix mille livres ſterling ; le talent d'argent environ cinq cent livres ſterling. La ſomme totale du legs en argent comptant, ſans les pierreries & les autres effets, & ſans le revenu ordinaire proportionné ſans doute à ce tréſor, montait à un milliard cent dix-neuf millions cinq cent mille livres ſterling, ou à cinq milliards cinq cent quatre-vingt-dix-ſept millions d'écus d'Allemagne, ou à vingt-cinq milliards ſix cent quarante-huit millions de France : il n'y avait pas alors autant d'eſpèces circulantes dans le monde entier.

On ne voit pas après cela pourquoi Salomon ſe tourmentait tant à envoyer ſes flottes au pays d'Ophir pour rapporter de l'or. On devine encor moins comment ce puiſſant Monarque n'avait pas dans ſes vaſtes Etats un ſeul homme qui ſût couper du bois dans la forêt du Liban. Il fut obligé de prier Hiram Roi de Tyr de lui prêter des fendeurs de bois & des ouvriers pour le mettre en œuvre. Il faut avouer que

ces contradictions exercent le génie des commentateurs.

On servait par jour pour le dîner & le souper de sa maison cinquante bœufs & cent moutons, & de la volaille & du gibier à proportion; ce qui peut aller par jour à soixante mille livres pesant de viande. Cela fait une bonne maison. On ajoute qu'il avait quarante mille écuries & autant de remises pour ses chariots de guerre, mais seulement douze mille écuries pour sa cavalerie. Voilà bien des chariots pour un pays de montagnes, & c'était un grand appareil pour un Roi dont le prédécesseur n'avait eu qu'une mule à son couronnement, & pour un terrain qui ne nourrit que des ânes.

On n'a pas voulu qu'un Prince qui avait tant de chariots se bornât à un petit nombre de femmes; on lui en donne sept cent, qui portaient le nom de Reines; & ce qui est étrange, c'est qu'il navait que trois cent concubines, contre la coutume des Rois, qui ont d'ordinaire plus de maîtresses que de femmes. Il entretenait quatre cent douze mille chevaux, sans doute pour aller se promener avec elles le long du lac de Genézareth, ou vers celui de Sodome, ou vers le torrent de Cédron, qui serait un des endroits les plus délicieux de la terre, si ce torrent n'était pas à sec neuf mois de l'année, & si le terrain n'était pas un peu pierreux.

Quand au temple qu'il fit bâtir, & que les Juifs ont cru le plus bel ouvrage de l'U-

nivers, ſi les Bramantes, les Michel Anges & les Palladio avaient vû ce bâtiment, ils ne l'auraient pas admiré: c'était une eſpèce de petite forteresſe quarrée, qui renfermait une cour, & dans cette cour un édifice de quarante coudées de long, & un autre de vingt; & il eſt dit ſeulement que ce ſecond édifice, qui était proprement le temple, l'oracle, le ſaint des ſaints, avait vingt coudées de large comme de long, & vingt de haut. Il n'y a point d'architecte en Europe, qui ne regardât un tel bâtiment comme un monument de barbares.

Les livres attribués à Salomon, ont duré plus que ſon temple. C'eſt peut-être une des grandes preuves de la force des préjugés & de la faibleſſe de l'eſprit humain.

Le nom ſeul de l'auteur a rendu ces livres reſpectables: on les a cru bons, parce qu'on les a cru d'un Roi, & que ce Roi paſſait pour le plus ſage des hommes.

Le premier ouvrage qu'on lui attribue, eſt celui des *Proverbes*. C'eſt un recueil de maximes triviales, baſſes, incohérentes, ſans goût, ſans choix & ſans deſſein. Peut-on ſe perſuader qu'un Roi éclairé ait compoſé un recueil de ſentences dans leſquelles on n'en trouve pas une ſeule qui regarde la manière de gouverner; la politique, les mœurs des courtiſans, les uſages de la Cour?

On y voit des chapitres entiers où il n'eſt parlé que de gueuſes, qui vont inviter les paſſans dans les ruës à coucher avec elles.

Qu'on

Qu'on prenne au hazard quelques-uns de ces proverbes.

Il y a trois choses insatiables, & une quatriéme qui ne dit jamais, c'est assez; le sépulcre, la matrice, la terre, qui n'est jamais rassasiée d'eau; & le feu, qui est la quatriéme, ne dit jamais, c'est assez.

Il y a trois choses difficiles, & j'ignore entiérement la quatriéme. La voye d'un aigle dans l'air, la voye d'un serpent sur la pierre, la voye d'un vaisseau sur la mer, & la voye d'un homme dans une femme.

Il y a quatre choses qui sont les plus petites de la terre, & qui sont plus sages que les sages; les fourmis, petit peuple qui se prépare une nourriture pendant la moisson; le liévre, peuple faible qui couche sur des pierres; la sauterelle, qui n'ayant pas de Rois, voyage par troupes; le lézard, qui travaille de ses mains & qui demeure dans les palais des Rois.

Est-ce à un grand Roi, au plus sage des mortels, qu'on ose imputer des niaiseries si basses & si absurdes? Ceux qui le font auteur de ces plattes puérilités, & qui croyent les admirer, ne sont pas assurément les plus sages des hommes.

Les Proverbes ont été attribués à Isaïe, à Elzia, à Sobna, à Eliacin, à Joaké, & à plusieurs autres. Mais qui que ce soit qui ait compilé ce recueil de sentences orientales, il n'y a pas d'apparence que ce soit un Roi qui s'en soit donné la peine. Aurait-il dit, que *la terreur du Roi est comme le rugissement du lion?*

C'eſt ainſi que parle un ſujet ou un eſclave, que la colère de ſon maître fait trembler. Salomon aurait-il tant parlé de la femme impudique ? Aurait-il dit, *ne regardez point le vin quand il parait clair, & que ſa couleur brille dans le verre ?*

Je doute fort qu'on ait eu des verres à boire du tems de Salomon; c'eſt une invention fort récente; toute l'antiquité buvait dans des taſſes de bois ou de métal; & ce ſeul paſſage indique que cette rapſodie juive fut compoſée dans Alexandrie, ainſi que tant d'autres livres juifs. (*)

L'Eccléſiaſte, que l'on met ſur le compte de Salomon, eſt d'un ordre & d'un goût tout différent. Celui qui parle dans cet ouvrage eſt un homme détrompé des illuſions de la grandeur, laſſé de plaiſirs, & dégouté de la ſcience. C'eſt un philoſophe Epicurien, qui répète à chaque page que le juſte & l'impie ſont ſujets aux mêmes accidens, que l'homme n'a rien de plus que la bête, qu'il vaut mieux n'être pas né que d'exiſter, qu'il n'y a point d'autre vie, & qu'il n'y a rien de bon & de raiſonnable que de jouïr en paix du fruit de ſes travaux avec la femme qu'on aime.

Tout l'ouvrage eſt d'un matérialiſte qui eſt à la fois ſenſuel & dégouté. Il ſemble ſeulement

(*) Un pédant a cru trouver une erreur dans ce paſſage : il a prétendu qu'on a mal traduit par le mot de *verre* le gobelet qui était, dit-il, de bois ou de métal; mais comment le vin aurait-il brillé dans un gobelet de métal ou de bois ? & puis qu'importe !

qu'on ait mis au dernier verſet un mot édifiant ſur Dieu, pour diminuer le ſcandale qu'un tel livre devait cauſer.

Les critiques auront de la peine à ſe perſuader que ce livre ſoit de Salomon. Il n'eſt pas naturel qu'il ait dit: *malheur à la terre qui a un Roi enfant.* Les Juifs n'avaient point eu encor de tels Rois.

Il n'eſt pas naturel qu'il ait dit, *j'obſerve le viſage du Roi.* Il eſt bien plus vraiſemblable que l'auteur a voulu faire parler Salomon, & que par cette aliénation d'eſprit dont tous les ouvrages des Juifs ſont remplis, il a oublié ſouvent dans le corps du livre que c'était un Roi qu'il faiſait parler.

Ce qui eſt toûjours ſurprenant, c'eſt que l'on ait conſacré cet ouvrage impie parmi les livres canoniques. S'il falait établir aujourd'hui le canon de la Bible, on n'y mettrait certainement pas l'Eccléſiaſte; mais il fut inſéré dans un tems où les livres étaient très rares, où ils étaient plus admirés que lûs. Tout ce qu'on peut faire aujourd'hui, c'eſt de pallier autant qu'il eſt poſſible l'Epicuréïſme qui règne dans cet ouvrage. On a fait pour l'Eccléſiaſte comme pour tant d'autres choſes qui révoltent bien autrement. Elles furent établies dans des tems d'ignorance; & on eſt forcé, à la honte de la raiſon, de les ſoutenir dans des tems éclairés, & d'en déguiſer ou l'abſurdité ou l'horreur par des allégories.

Le Cantique des Cantiques eſt encor attribué à Salomon, parce que le nom de Roi s'y

trouve en deux ou trois endroits, parce qu'on fait dire à l'amante, qu'elle eſt belle *comme les peaux de Salomon*, parce que l'amante dit qu'elle eſt *noire*, & qu'on a cru que Salomon déſignait par-là ſa femme Egyptienne.

Ces trois raiſons ſont également ridicules. 1°. Quand l'amante, en parlant à ſon amant, dit : *le Roi m'a menée dans ſes celliers*, elle parle viſiblement d'un autre que de ſon amant : donc le Roi n'eſt pas cet amant : c'eſt le Roi du feſtin, c'eſt le paranimphe, c'eſt le maître de la maiſon qu'elle entend : & cette Juive eſt ſi loin d'être la maîtreſſe d'un Roi, que dans tout le cours de l'ouvrage c'eſt une bergère, une fille des champs qui va chercher ſon amant à la campagne & dans les ruës de la ville, & qui eſt arrêtée aux portes par les gardes qui lui volent ſa robe.

2°. *Je ſuis belle comme les peaux de Salomon*, eſt l'expreſſion d'un villageoiſe qui dirait, Je ſuis belle comme les tapiſſeries du Roi : & c'eſt préciſément parce que le nom de Salomon ſe trouve dans cet ouvrage qu'il ne ſaurait être de lui. Quel Monarque ferait une comparaiſon ſi ridicule ? *Voyez*, dit l'amante, au 3e. chapitre, *voyez le Roi Salomon avec le diadême dont ſa mère l'a couronné au jour de ſon mariage.* Qui ne reconnait à ces expreſſions la comparaiſon ordinaire que font les filles du peuple en parlant de leurs amans ? Elles diſent : il eſt beau comme un Prince, il a un air de Roi, &c.

3°. Il eſt vrai que cette bergère qu'on fait parler dans ce Cantique amoureux, dit qu'elle

eſt hâlée du ſoleil, qu'elle eſt *brune*. Or ſi c'était là la fille du Roi d'Egypte, elle n'était point ſi hâlée. Les filles de qualité en Egypte ſont blanches. Cléopatre l'était ; & en un mot ce perſonnage ne peut être à la fois une fille de village & une Reine.

Il ſe peut qu'un Monarque, qui avait mille femmes, ait dit à l'une d'elles, *qu'elle me baiſe d'un baiſer de ſa bouche, car vos tetons ſont meilleurs que le vin*; un Roi & un berger, quand il s'agit de baiſer ſur la bouche, peuvent s'exprimer de la même manière. Il eſt vrai qu'il eſt aſſez étrange qu'on ait prétendu que c'était la fille qui parlait en cet endroit, & qui faiſait l'éloge des tetons de ſon amant.

Je ne nierai pas encor qu'un Roi galant ait fait dire à ſa maîtreſſe, *Mon bien-aimé eſt comme un bouquet de myrrhe, il demeurera entre mes tetons.* Je n'entends pas trop ce que c'eſt qu'un bouquet de myrrhe ; mais enfin quand la bien-aimée aviſe ſon bien-aimé, de lui paſſer la main gauche ſur le cou, & de l'embraſſer de la main droite, je l'entends fort bien.

On pourrait demander quelques explications à l'auteur du Cantique, quand il dit ; Votre nombril eſt comme une coupe dans laquelle il y a toûjours quelque choſe à boire ; votre ventre eſt comme un boiſſeau de froment, vos tetons ſont comme deux faons de chevreuil, & votre nez eſt comme la tour du Mont Liban.

J'avoue que les églogues de Virgile ſont

d'un autre ſtile; mais chacun a le ſien, & un Juif n'eſt pas obligé d'écrire comme Virgile.

C'eſt apparemment encor un beau tour d'éloquence orientale, que de dire, *Notre ſœur eſt encor petite, elle n'a point de tetons; que ferons-nous de notre ſœur? Si c'eſt un mur, bâtiſſons deſſus; ſi c'eſt une porte, fermons-la.*

A la bonne heure que Salomon le plus ſage des hommes ait parlé ainſi dans ſes goguettes. Mais pluſieurs rabins ont ſoutenu que non-ſeulement cette petite églogue voluptueuſe n'était pas du Roi Salomon, mais qu'elle n'était pas autentique. Théodore de Mopſueſte était de ce ſentiment, & le célèbre Grotius appelle le Cantique des Cantiques *un ouvrage libertin*, *Flagitioſus*; cependant il eſt conſacré, & on le regarde comme une allégorie perpétuelle du mariage de Jéſus-Chriſt avec ſon Egliſe. Il faut avouer que l'allégorie eſt un peu forte, & qu'on ne voit pas ce que l'Egliſe pourrait entendre quand l'auteur dit que ſa petite ſœur n'a point de tetons.

Après tout, ce Cantique eſt un morceau précieux de l'antiquité. C'eſt le ſeul livre d'amour qui nous ſoit reſté des Hébreux. Il eſt vrai que c'eſt une rapſodie inepte, mais il y a beaucoup de volupté. Il n'y eſt queſtion que de baiſer ſur la bouche, de tetons qui valent mieux que du vin, de jouës qui ſont de la couleur des tourterelles. Il y eſt ſouvent parlé de jouïſſance. C'eſt une églogue juive. Le ſtile eſt comme celui de tous les

ouvrages d'éloquence des Hébreux, sans liaison, sans suite, plein de répétitions, confus, ridiculement métaphorique; mais il y a des endroits qui respirent la naïveté & l'amour.

Le livre de la Sagesse est dans un goût plus sérieux; mais il n'est pas plus de Salomon que le Cantique des Cantiques. On l'attribue communément à Jésus fils de Sirac, d'autres à Philon de Biblos; mais quel que soit l'auteur, il parait que de son tems on n'avait point encor le Pentateuque, car il dit au chap. 10. qu'Abraham voulut immoler Isaac du tems du déluge; & dans un autre endroit, il parle du patriarche Joseph comme d'un Roi d'Egypte.

Pour l'Ecclésiaste, dont nous avons déja parlé, Grotius prétend qu'il fut écrit sous Zorobabel. Nous avons vû avec quelle liberté l'auteur de l'Ecclésiaste s'exprime; on sait qu'il dit que *les hommes n'ont rien de plus que les bêtes; qu'il vaut mieux n'être pas né que d'exister; qu'il n'y a point d'autre vie, qu'il n'y a rien de bon que de se réjouir dans ses œuvres avec celle qu'on aime.*

Il se pourrait faire que Salomon eût tenu de tels discours à quelques-unes de ses femmes; on prétend que ce sont des objections qu'il se fait; mais ces maximes qui ont l'air un peu libertin, ne ressemblent point du tout à des objections; & c'est se moquer du monde, d'entendre dans un auteur le contraire de ce qu'il dit.

Au reſte, pluſieurs pères ont prétendu que Salomon avait fait pénitence; ainſi on peut lui pardonner.

Il y a grande apparence que Salomon était riche & ſavant, pour ſon tems & pour ſon peuple. L'exagération, compagne inſéparable de la groſſiéreté, lui attribua des richeſſes qu'il n'avait pû poſſéder, & des livres qu'il n'avait pû faire. Le reſpect pour l'antiquité a depuis conſacré ces erreurs.

Mais que ces livres ayent été écrits par un Juif, que nous importe? Notre Religion Chrétienne eſt fondée ſur la Juive, mais non pas ſur tous les livres que les Juifs ont faits. Pourquoi le Cantique des Cantiques ſera-t-il plus ſacré pour nous que les fables du Talmud? C'eſt, dit-on, que nous l'avons compris dans le canon des Hébreux: & qu'eſt-ce que ce canon? C'eſt un recueil d'ouvrages autentiques. Eh bien un ouvrage pour être autentique eſt-il divin? Une hiſtoire des Roitelets de Juda & de Sichem, par exemple, eſt-elle autre choſe qu'une hiſtoire? Voilà un étrange préjugé. Nous avons les Juifs en horreur, & nous voulons que tout ce qui a été écrit par eux & recueilli par nous, porte l'empreinte de la Divinité. Il n'y a jamais eu de contradiction ſi palpable.

SECTE.

Toute ſecte, en quelque genre que ce puiſſe être eſt le ralliement du doute & de l'erreur. Scotiſtes, Thomiſtes, Réaux, Nominaux, Papiſtes, Calviniſtes, Moliniſtes, Janſeniſtes, ne ſont que des noms de guerre.

Il n'y a point de ſecte en géométrie; on ne dit point un Euclidien, un Archimédien.

Quand la verité eſt évidente, il eſt impoſſible qu'il s'éléve des partis & des factions. Jamais on n'a diſputé s'il fait jour à midi.

La partie de l'aſtronomie qui détermine le cours des aſtres & le retour des éclipſes, étant une fois connue il n'y a plus de diſpute chez les aſtronomes.

On ne dit point en Angleterre, je ſuis Newtonien, je ſuis Lockien, Halleyen; pourquoi? parce que quiconque a lû, ne peut refuſer ſon conſentement aux vérités enſeignées par ces trois grands-hommes. Plus Newton eſt révéré, moins on s'intitule Newtonien; ce mot ſupposerait qu'il y a des anti-Newtoniens en Angleterre. Nous avons peut-être encore quelques Cartéſiens en France; c'eſt uniquement parce que le ſyſtême de Deſcartes eſt un tiſſu d'imaginations erronées, & ridicules.

Il en eſt de même dans le petit nombre de vérités de fait qui ſont bien conſtatées. Les actes de la Tour de Londres ayant été autentiquement recueillis par Rymer, il n'y a point

de Ryrériens, parce que personne ne s'avise de combattre ce recueil. On n'y trouve ni contradictions, ni absurdités, ni prodiges, rien qui révolte la raison, rien, par conséquent, que des sectaires s'efforcent de soutenir ou de renverser par des raisonnemens absurdes. Tout le monde convient donc que les actes de Rymer sont dignes de foi.

Vous êtes mahométan, donc il y a des gens qui ne le sont pas, donc vous pourriez bien avoir tort.

Quelle serait la Religion véritable, si le Christianisme n'existait pas? c'est celle dans laquelle il n'y a point de sectes; celle dans laquelle tous les esprits s'accordent nécessairement.

Or, dans quel dogme tous les esprits se sont-ils accordés? Dans l'adoration d'un Dieu & dans la probité. Tous les philosophes de la terre qui ont eu une religion, dirent dans tous les tems, Il y a un Dieu, & il faut être juste. Voilà donc la Religion universelle établie dans tous les tems & chez tous les hommes.

Le point dans lequel ils s'accordent tous est donc vrai, & les systêmes par lesquels ils diffèrent, sont donc faux.

Ma secte est la meilleure, me dit un brame; mais, mon ami, si ta secte est bonne, elle est nécessaire; car si elle n'était pas absolument nécessaire, tu m'avoueras qu'elle serait inutile: si elle est absolument nécessaire, elle l'est à tous les hommes; comment donc se peut-il faire que tous les hommes n'ayent pas ce qui leur est absolument nécessaire? Comment se peut-il que

le reſte de la terre ſe moque de toi & de ton Brama ?

Lorſque Zoroaſtre, Hermès, Orphée, Minos, & tous les grands-hommes diſent, Adorons Dieu, & ſoyons juſtes, perſonne ne rit; mais toute la terre ſifle celui qui prétend qu'on ne peut plaire à Dieu, qu'en tenant à ſa mort une queuë de vache, & celui qui veut qu'on ſe faſſe couper un bout de prépuce, & celui qui conſacre des crocodiles & des oignons, & celui qui attache le ſalut éternel à des os de morts qu'on porte ſous ſa chemiſe, ou à une indulgence plénière qu'on achète à Rome pour deux ſous & demi.

D'où vient ce concours univerſel de riſées & de ſiflets d'un bout de l'univers à l'autre ? Il faut bien que les choſes dont tout le monde ſe moque, ne ſoient pas d'une vérité bien évidente. Que dirions-nous d'un ſecrétaire de Séjan, qui dédia à Pétrone un livre d'un ſtile ampoulé, intitulé, *La Vérité des Oracles Sibyllins prouvée par les faits ?*

Ce ſecrétaire vous prouve d'abord qu'il était néceſſaire que Dieu envoyât ſur la terre pluſieurs ſibylles l'une après l'autre; car il n'avait pas d'autres moyens d'inſtruire les hommes. Il eſt démontré que Dieu parlait à ces ſibylles : car le mot de *ſibylle* ſignifie *conſeil de Dieu.* Elles devaient vivre longtems; car c'eſt bien le moins que des perſonnes à qui Dieu parle, ayent ce privilége. Elles furent au nombre de douze, car ce nombre eſt ſacré. Elles avaient certainement prédit tous les événemens du

monde, car Tarquin le ſuperbe acheta trois de leurs livres cent écus d'une vieille. Quel incrédule, ajoute le ſecrétaire, oſera nier tous ces faits évidens qui ſe ſont paſſés dans un coin à la face de toute la terre? Qui pourra nier l'accompliſſement de leurs prophéties? Virgile lui-même n'a-t-il pas cité les prédictions des ſibylles? Si nous n'avons pas les premiers exemplaires des livres ſibyllins, écrits dans un tems où l'on ne ſavait ni lire ni écrire, n'en avons-nous pas des copies autentiques? Il faut que l'impiété ſe taiſe devant ces preuves. Ainſi parlait Houtevillus à Séjan. Il eſpérait avoir une place d'Augure qui lui vaudrait cinquante mille livres de rente, & il n'eut rien.

Ce que ma ſecte enſeigne eſt obſcur, je l'avoue, dit un fanatique: & c'eſt en vertu de cette obſcurité qu'il la faut croire; car elle dit elle-même qu'elle eſt pleine d'obſcurités. Ma ſecte eſt extravagante, donc elle eſt divine; car comment ce qui parait ſi fou aurait-il été embraſſé par tant de peuples s'il n'y avait pas du divin? C'eſt préciſément comme l'Alcoran que les Sonnites diſent avoir un viſage d'ange & un viſage de bête; ne ſoyez pas ſcandaliſés du mufle de la bête, & révérez la face de l'ange. Ainſi parle cet inſenſé; mais un fanatique d'une autre ſecte répond à ce fanatique, C'eſt toi qui es la bête, & c'eſt moi qui ſuis l'ange.

Or, qui jugera ce procès? Qui décidera entre ces deux énergumènes? L'homme raiſonnable, impartial, ſavant d'une ſcience qui n'eſt

pas celle des mots ; l'homme dégagé des préjugés & amateur de la vérité & de la justice ; l'homme enfin qui n'est pas bète, & qui ne croit point être ange.

SENS COMMUN.

IL y a quelquefois dans les expressions vulgaires une image de ce qui se passe au fond du cœur de tous les hommes. *Sensus Communis*, signifiait chez les Romains non-seulement sens commun, mais humanité, sensibilité. Comme nous ne valons pas les Romains, ce mot ne dit chez nous que la moitié de ce qu'il disait chez eux. Il ne signifie que le bon sens, raison grossière, raison commencée, première notion des choses ordinaires, état mitoyen entre la stupidité & l'esprit. *Cet homme n'a pas le sens commun*, est une grosse injure. *Cet homme a le sens commun*, est une injure aussi ; cela veut dire qu'il n'est pas tout-à-fait stupide, & qu'il manque de ce qu'on appelle esprit. Mais d'où vient cette expression sens commun, si ce n'est des sens ? Les hommes quand ils inventèrent ce mot faisaient l'aveu que rien n'entrait dans l'ame que par les sens, autrement, auraient-ils employé le mot de sens pour signifier le raisonnement commun ?

On dit quelquefois, le sens commun est fort rare ; que signifie cette phrase ? que dans plusieurs hommes raison commencée est arrêtée dans

ſes progrès par quelques préjugés, que tel homme qui juge très ſainement dans une affaire ſe trompera toûjours groſſiérement dans une autre. Cet Arabe qui ſera d'ailleurs un bon calculateur, un ſavant chymiſte, un aſtronome exact, croira cependant que Mahomet a mis la moitié de la lune dans ſa manche.

Pourquoi ira-t-il au-delà du ſens commun dans les trois ſciences dont je parle, & ſera-t-il au deſſous du ſens commun quand il s'agira de cette moitié de lune? C'eſt que dans les premiers cas il a vû avec ſes yeux, il a perfectionné ſon intelligence, & dans le ſecond il a vû par les yeux d'autrui, il a fermé les ſiens, il a perverti le ſens commun qui eſt en lui.

Comment cet étrange renverſement d'eſprit peut-il s'opérer? Comment les idées qui marchent d'un pas ſi régulier & ſi ferme dans la cervelle ſur un grand nombre d'objets, peuvent-elles clocher ſi miſérablement ſur un autre mille fois plus palpable, & plus aiſé à comprendre? cet homme a toûjours en lui les mêmes principes d'intelligence, il faut donc qu'il y ait un organe vicié, comme il arrive quelquefois que le gourmet le plus fin peut avoir le goût dépravé ſur une eſpèce particulière de nourriture.

Comment l'organe de cet Arabe qui voit la moitié de la lune dans la manche de Mahomet eſt-il vicié? C'eſt par la peur. On lui a dit que s'il ne croyait pas à cette manche, ſon ame immédiatement après ſa mort, en paſſant ſur le pont aigu tomberait pour jamais dans l'abîme;

on lui a dit bien pis, ſi jamais vous doutez de cette manche, un derviche vous traitera d'impie, un autre vous prouvera que vous êtes un inſenſé, qui ayant tous les motifs poſſibles de crédibilité n'avez pas voulu ſoumettre votre raiſon ſuperbe à l'évidence. Une troiſiéme vous déférera au petit Divan d'une petite province, & vous ſerez légalement empâlé.

Tout cela donne une terreur panique au bon Arabe, à ſa femme, à ſa ſœur, à toute la petite famille. Ils ont du bon ſens ſur tout le reſte, mais ſur cet article leur imagination eſt bleſſée, comme celle de Paſcal, qui voyait continuellement un précipice auprès de ſon fauteuil. Mais notre Arabe croit-il en effet à la manche de Mahomet? non, il fait des efforts pour croire; il dit cela eſt impoſſible, mais cela eſt vrai; je crois ce que je ne crois pas. Il ſe forme dans ſa tête ſur cette manche, un cahos d'idées qu'il craint de débrouiller; & c'eſt véritablement n'avoir pas le ſens commun.

SENSATION.

LEs huitres ont, dit-on, deux ſens, les taupes quatre, les autres animaux comme les hommes cinq; quelques perſonnes en admettent un ſixiéme; mais il eſt évident que la ſenſation voluptueuſe, dont ils veulent parler, ſe réduit au ſentiment du tact, & que cinq ſens ſont notre partage. Il nous eſt impoſſible d'en imaginer par-delà, & d'en déſirer.

Il ſe peut que dans d'autres globes on ait des ſens dont nous n'avons pas d'idée : il ſe peut que le nombre des ſens augmente de globe en globe, & que l'être qui a des ſens innombrables & parfaits ſoit le terme de tous les êtres.

Mais nous autres avec nos cinq organes quel eſt notre pouvoir ? Nous ſentons toûjours malgré nous, & jamais parce que nous le voulons ; il nous eſt impoſſible de ne pas avoir la ſenſation que notre nature nous deſtine, quand l'objet nous frappe. Le ſentiment eſt dans nous ; mais il ne peut en dépendre. Nous le recevons, & comment le recevons-nous ? On ſait aſſez qu'il n'y a aucun rapport entre l'air battu, & des paroles qu'on me chante, & l'impreſſion que ces paroles font dans mon cerveau.

Nous ſommes étonnés de la penſée ; mais le ſentiment eſt tout auſſi merveilleux. Un pouvoir divin éclate dans la ſenſation du dernier des inſectes comme dans le cerveau de Newton. Cependant, que mille animaux meurent ſous vos yeux, vous n'êtes point inquiets de ce que deviendra leur faculté de ſentir, quoique cette faculté ſoit l'ouvrage de l'Etre des êtres ; vous les regardez comme des machines de la nature nées pour périr & pour faire place à d'autres.

Pourquoi & comment leur ſenſation ſubſiſterait-elle, quand ils n'exiſtent plus ? Quel beſoin l'auteur de tout ce qui eſt, aurait-il de conſerver des propriétés dont le ſujet eſt détruit ? Il vaudrait autant dire que le pouvoir de la plante nommée ſenſitive, de retirer ſes feuilles vers ſes

ſes branches, ſubſiſte encor quand la plante n'eſt plus. Vous allez ſans doute demander, comment la ſenſation des animaux périſſant avec eux, la penſée de l'homme ne périra pas? je ne peux répondre à cette queſtion, je n'en ſais pas aſſez pour la réſoudre. L'auteur éternel de la ſenſation & de la penſée ſait ſeul comment il la donne, & comment il la conſerve.

Toute l'antiquité a maintenu, que rien n'eſt dans notre entendement qui n'ait été dans nos ſens. Deſcartes dans ſes romans prétendit que nous avions des idées métaphyſiques avant de connaître le teton de notre nourrice; une faculté de Théologie proſcrivit ce dogme, non parce que c'était une erreur, mais parce que c'était une nouveauté: enſuite elle adopta cette erreur parce qu'elle était détruite par Locke philoſophe Anglais, & qu'il fallait bien qu'un Anglais eût tort. Enfin après avoir changé ſi ſouvent d'avis, elle eſt revenue à proſcrire cette ancienne vérité, que les ſens ſont les portes de l'entendement; elle a fait comme les gouvernemens obérés, qui tantôt donnent cours à certains billets, & tantôt les décrient; mais depuis longtems perſonne ne veut des billets de cette faculté.

Toutes les facultés du monde n'empêcheront jamais les philoſophes de voir que nous commençons par ſentir, & que notre mémoire n'eſt qu'une ſenſation continuée. Un homme qui naîtrait privé de ſes cinq ſens, ſerait privé de toute idée, s'il pouvait vivre. Les notions métaphyſiques ne viennent que par les

sens ; car comment mesurer un cercle ou un triangle, si on n'a pas vû ou touché un cercle & un triangle? comment se faire une idée imparfaite de l'infini, qu'en reculant des bornes? & comment retrancher des bornes, sans en avoir vû ou senti?

La sensation enveloppe toutes nos facultés, dit un grand philosophe (page 128. Tome II. traité des sensations.)

Que conclure de tout cela? Vous qui lisez & qui pensez, concluez.

Les Grecs avaient inventé la faculté *Psyché* pour les sensations, & la faculté *nous* pour les pensées. Nous ignorons malheureusement ce que c'est que ces deux facultés ; nous les avons, mais leur origine ne nous en est pas plus connue qu'à l'huitre, à l'ortie de mer, au polipe, aux vermisseaux & aux plantes. Par quelle méchanique inconcevable le sentiment est-il dans tout mon corps, & la pensée dans ma seule tête? Si on vous coupe la tête, il n'y a pas d'apparence que vous puissiez alors résoudre un problême de géométrie : cependant votre glande pinéale, votre corps calleux, dans lesquels vous logez votre ame, subsistent longtems sans altération, votre tête coupée est si pleine d'esprits animaux, que souvent elle bondit après avoir été séparée de son tronc : il semble qu'elle devrait avoir dans ce moment des idées très vives, & ressembler à la tête d'Orphée qui faisait encor de la musique, & qui chantait Euridice quand on la jettait dans les eaux de l'Ebre.

Si vous ne penſez pas, quand vous n'avez plus de tête, d'où vient que votre cœur eſt ſenſible quand il eſt arraché?

Vous ſentez, dites-vous, parce que tous les nerfs ont leur origine dans le cerveau; & cependant ſi on vous a trépané, & ſi on vous brûle le cerveau, vous ne ſentez rien. Les gens qui ſavent les raiſons de tout cela ſont bien habiles.

SONGES.

Somnia quæ ludunt animos volitantibus umbris,
Non delubra deum nec ab æthere numina mittunt,
Sed ſua quiſque facit.

MAis comment tous les ſens étant morts dans le ſommeil, y en a-t-il un interne qui eſt vivant? comment vos yeux ne voyant plus, vos oreilles n'entendant rien, voyez-vous cependant & entendez-vous dans vos rêves? Le chien eſt à la chaſſe en ſonge, il aboie, il ſuit ſa proie, il eſt à la curée. Le poëte fait des vers en dormant. Le mathématicien voit des figures; le metaphyſicien raiſonne bien ou mal: on en a des exemples frappans.

Sont-ce les ſeuls organes de la machine qui agiſſent? eſt-ce l'ame pure, qui ſouſtraite à l'empire des ſens jouït de ſes droits en liberté?

Si les organes ſeuls produiſent les rêves de

la nuit, pourquoi ne produiront-ils pas ſeuls les idées du jour ? Si l'ame pure, tranquille dans le repos des ſens, agiſſant par elle-même, eſt l'unique cauſe, le ſujet unique de toutes les idées que vous avez en dormant, pourquoi toutes ces idées ſont-elles preſque toûjours irrégulières, déraiſonnables, incohérentes ? Quoi, c'eſt dans le tems où cette ame eſt le moins troublée, qu'il y a plus de trouble dans toutes ſes imaginations ! elle eſt en liberté, & elle eſt folle ! ſi elle était née avec des idées métaphyſiques, comme l'ont dit tant d'écrivains qui rêvaient les yeux ouverts, ſes idées pures & lumineuſes de l'être, de l'infini, de tous les premiers principes, devraient ſe réveiller en elle avec la plus grande énergie quand ſon corps eſt endormi : on ne ſerait jamais bon philoſophe qu'en ſonge.

Quelque ſyſtême que vous embraſſiez, quelques vains efforts que vous faſſiez pour vous prouver que la mémoire remue votre cerveau, & que votre cerveau remue votre ame, il faut que vous conveniez que toutes vos idées vous viennent dans le ſommeil ſans vous, & malgré vous : votre volonté n'y a aucune part. Il eſt donc certain que vous pouvez penſer ſept ou huit heures de ſuite, ſans avoir la moindre envie de penſer, & ſans même être ſûr que vous penſez. Peſez cela, & tâchez de deviner ce que c'eſt que le compoſé de l'animal.

Les ſonges ont toûjours été un grand objet de ſuperſtition ; rien n'était plus naturel. Un homme vivement touché de la maladie de ſa

maîtresse, songe qu'il la voit mourante; elle meurt le lendemain, donc les Dieux lui ont prédit sa mort.

Un Géneral d'armée rêve qu'il gagne une bataille, il la gagne en effet, les Dieux l'ont averti qu'il serait vainqueur.

On ne tient compte que des rêves qui ont été accomplis, on oublie les autres. Les songes font une grande partie de l'histoire ancienne, aussi-bien que les oracles.

La Vulgate traduit ainsi la fin du verset 26. du chap. 19. du Lévitique : *Vous n'observerez point les songes*. Mais le mot *songe* n'est point dans l'hébreu: & il serait assez étrange qu'on réprouvât l'observation des songes dans le même livre où il est dit que Joseph devint le bienfaiteur de l'Egypte & de sa famille, pour avoir expliqué trois songes.

L'explication des rêves était une chose si commune qu'on ne se bornait pas à cette intelligence; il fallait encor deviner quelquefois ce qu'un autre homme avait rêvé. Nabucodonosor ayant oublié un songe qu'il avait fait, ordonna à ses mages de le deviner, & les menaça de mort s'ils n'en venaient pas à bout; mais le juif Daniel qui était de l'école des mages, leur sauva la vie en devinant quel était le songe du Roi, & en l'interprêtant. Cette histoire & beaucoup d'autres, pourraient servir à prouver que la loi des Juifs ne défendait pas l'oneiromancie, c'est-à-dire, la science des songes.

SUPERSTITION.

Chapitre tiré de Cicéron, de Sénèque & de Plutarque.

PResque tout ce qui va au-delà de l'adoration d'un Etre suprême, & de la soumission du cœur à ses ordres éternels, est superstition. C'en est une très-dangereuse que le pardon des crimes attaché à certaines cérémonies.

Et nigras mactant pecudes, & manibu divis,
In ferias mittunt.
O faciles nimium qui tristia crimina cædis,
Fluminea tolli posse putatis aquâ!

Vous pensez que Dieu oubliera votre homicide, si vous vous baignez dans un fleuve, si vous immolez une brebis noire, & si on prononce sur vous des paroles. Un second homicide vous sera donc pardonné au même prix, & ainsi un troisiéme, & cent meurtres ne vous coûteront que cent brebis noires & cent ablutions! Faites mieux, misérables humains, point de meurtre & point de brebis noires.

Quelle infame idée d'imaginer qu'un prêtre d'Isis & de Cibèle en jouant des cimbales & des castagnettes vous réconciliera avec la Divinité! Et qu'est-il donc ce prêtre de Cibèle, cet eunuque errant qui vit de vos faiblesses, pour

s'établir médiateur entre le ciel & vous? Quelles patentes a-t-il reçues de Dieu? Il reçoit de l'argent de vous pour marmoter des paroles, & vous pensez que l'Etre des êtres ratifie les paroles de ce charlatan?

Il y a des superstitions innocentes: vous dansez les jours de fêtes en l'honneur de Diane ou de Pomone; ou de quelqu'un de ces Dieux sécondaires dont votre calendrier est rempli: à la bonne heure. La danse est très agréable, elle est utile au corps, elle réjouït l'ame; elle ne fait de mal à personne; mais n'allez pas croire que Pomone & Vertumne vous sachent beaucoup de gré d'avoir sauté en leur honneur, & qu'ils vous punissent d'y avoir manqué. Il n'y a d'autre Pomone ni d'autre Vertumne, que la bèche & le hoyau du jardinier. Ne soyez pas assez imbécilles pour croire que votre jardin sera grêlé si vous avez manqué de danser la *pirrique* ou la *cordace*.

Il y a peut-être une superstition pardonnable & même encourageante à la vertu; c'est celle de placer parmi les Dieux les grands-hommes qui ont été les bienfaiteurs du genre humain. Il serait mieux sans doute, de s'en tenir à les regarder simplement comme des hommes vénérables; & surtout de tâcher de les imiter. Vénérez sans culte, un Solon, un Thales, un Pythagore, mais n'adorez pas un Hercule pour avoir nettoyé les écuries d'Augias, & pour avoir couché avec cinquante filles dans une nuit.

Gardez-vous surtout d'établir un culte pour des gredins qui n'ont eu d'autre mérite que l'i-

gnorance, l'entousiasme, & la crasse, qui se sont fait un devoir & une gloire de l'oisiveté & de la gueuserie; ceux qui au moins ont été inutiles pendant leur vie, méritent-ils l'apothéose après leur mort?

Remarquez que les tems les plus superstitieux ont toûjours été ceux des plus horribles crimes.

SUPERSTITION.

Section seconde.

Le superstitieux est au fripon ce que l'esclave est au tyran. Il y a plus encore; le superstitieux est gouverné par le fanatique, & le devient. La superstition née dans le Paganisme, adoptée par le Judaïsme, infecta l'Eglise Chrétienne dès les premiers tems. Tous les Pères de l'Eglise sans exception crurent au pouvoir de la magie. L'Eglise condamna toûjours la magie, mais elle y crut toûjours: elle n'excommunia point les sorciers comme des fous qui étaient trompés, mais comme des hommes qui étaient réellement en commerce avec les diables.

Aujourd'hui la moitié de l'Europe croit que l'autre a été longtems & est encor superstitieuse. Les Protestans regardent les reliques, les indulgences, les macérations, les prières pour les morts, l'eau bénite, & presque tout les rites de l'Eglise Romaine, comme une démence supers-

titieuse. La superstition, selon eux, consiste à prendre des pratiques inutiles pour des pratiques nécessaires. Parmi les Catholiques Romains il y en a de plus éclairés que leurs ancêtres, qui ont renoncé à beaucoup de ces usages autrefois sacrés; & ils se défendent sur les autres qu'ils ont conservés, en disant, ils sont indifférens, & ce qui n'est qu'indifférent ne peut être un mal.

Il est difficile de remarquer les bornes de la superstition. Un Français voyageant en Italie trouve presque tout superstitieux, & ne se trompe guères. L'Archevêque de Cantorbéri prétend que l'Archevêque de Paris est superstitieux; les Presbitériens font le même reproche à Monsieur de Cantorbéri, & sont à leur tour traités de superstitieux par les Quakers, qui sont les plus superstitieux de tous aux yeux des autres Chrétiens.

Personne ne convient donc chez les sociétés chrétiennes de ce que c'est que la superstition. La secte qui semble le moins attaquée de cette maladie de l'esprit est celle qui a le moins de rites. Mais si avec peu de cérémonies elle est fortement attachée à une croyance absurde, cette créance absurde équivaut, elle seule, à toutes les pratiques superstitieuses observées depuis Simon le magicien jusqu'au curé Gaufrédi.

Il est donc évident que c'est le fond de la religion d'une secte, qui passe pour superstition chez une autre secte.

Les Musulmans accusent toutes les sociétés

chrétiennes, & en font accufés. Qui jugera ce grand proces? Sera-ce la raifon? Mais chaque fecte prétend avoir la raifon de fon côté. Ce fera donc la force qui jugera, en attendant que la raifon pénètre dans un affez grand nombre de têtes pour défarmer la force.

Par exemple, il a été un tems dans l'Europe chrétienne où il n'était pas permis à de nouveaux époux de jouïr des droits du mariage fans avoir acheté ce droit de l'Evêque & du Curé.

Quiconque dans fon teftament ne laiffait pas une partie de fon bien à l'Eglife était excommunié & privé de la fépulture. Cela s'appellait mourir déconfès, c'eft-à-dire, ne confeffant pas la Religion Chrétienne. Et quand un Chrétien mourait inteftat, l'Eglife relevait le mort de cette excommunication, en faifant un teftament pour lui, en ftipulant, & en fe faifant payer le legs pieux que le défunt aurait dû faire.

C'eft pourquoi le Pape Grégoire IX, & St. Louïs ordonnerent apres le Concile de Narbonne tenu en 1235, que tout teftament auquel on n'aurait pas appellé un prêtre ferait nul, & le Pape décerna que le teftateur & le notaire feraient excommuniés.

La taxe des péchés fut encor, s'il eft poffible, plus fcandaleufe. C'était la force qui foutenait toutes ces loix auxquelles fe foumettait la fuperftition des peuples; & ce n'eft qu'avec le tems que la raifon fit abolir ces honteufes vexations, dans le tems qu'elle en laiffait fubfifter tant d'autres.

Jusqu'à quel point la politique permet-elle qu'on ruine la superstition ? Cette question est très épineuse ; c'est demander jusqu'à quel point on doit faire la ponction à un hydropique, qui peut mourir dans l'opération. Cela dépend de la prudence du médecin.

Peut-il exister un peuple, libre de tous préjugés superstitieux ? C'est demander, Peut-il exister un peuple de philosophes ? On dit qu'il n'y a nulle superstition dans la Magistrature de la Chine. Il est vraisemblable qu'il n'en restera aucune dans la Magistrature de quelques villes d'Europe.

Alors ces Magistrats empêcheront que la superstition du peuple ne soit dangereuse. L'exemple de ces Magistrats n'éclairera pas la canaille, mais les principaux bourgeois la contiendront. Il n'y a peut-être pas un seul tumulte, un seul attentat religieux, où les bourgeois n'ayent autrefois trempé, parce que ces bourgeois alors étaient canaille ; mais la raison & le tems les auront changés. Leurs mœurs adoucies adouciront celles de la plus vile, & de la plus féroce populace : c'est de quoi nous avons des exemples frappans dans plus d'un pays. En un mot, moins de superstitions moins de fanatisme, & moins de fanatisme moins de malheurs.

THÉISTE.

LE Théïſte eſt un homme fermement perſuadé de l'exiſtence d'un Etre ſuprême auſſi bon que puiſſant, qui a formé tous les êtres étendus, végétans, ſentans, & réfléchiſſans; qui perpétue leur eſpèce, qui punit ſans cruauté les crimes, & récompenſe avec bonté les actions vertueuſes.

Le Théïſte ne ſait pas comment Dieu punit, comment il favoriſe, comment il pardonne, car il n'eſt pas aſſez téméraire pour ſe flatter de connaître comment Dieu agit, mais il ſait que Dieu agit & qu'il eſt juſte. Les difficultés contre la providence ne l'ébranlent point dans ſa foi, parce qu'elles ne ſont que des grandes difficultés & non pas des preuves; il eſt ſoumis à cette providence, quoiqu'il n'en apperçoive que quelques effets & quelques dehors, & jugeant des choſes qu'il ne voit pas par les choſes qu'il voit, il penſe que cette providence s'étend dans tous les lieux & dans tous les ſiécles.

Réuni dans ce principe avec le reſte de l'univers, il n'embraſſe aucune des ſectes, qui toutes ſe contrediſent; ſa religion eſt la plus ancienne & la plus étendue; car l'adoration ſimple d'un Dieu a précédé tous les ſyſtêmes du monde. Il parle une langue que tous les peuples entendent, pendant qu'ils ne s'entendent pas entre eux. Il a des frères depuis Pékin

jusqu'à la Cayenne, & il compte tous les sages pour ses frères. Il croit que la Religion ne consiste ni dans des opinions d'une métaphysique inintelligible, ni dans de vains appareils, mais dans l'adoration & dans la justice. Faire le bien, voilà son culte; être soumis à Dieu, voilà sa doctrine. Le Mahométan lui crie, Pren garde à toi si tu ne fais pas le pélérinage de la Mecque. Malheur à toi, lui dit un Récolet, si tu ne fais pas un voyage à Notre-Dame de Lorette. Il rit de Lorette & de la Mecque, mais il secourt l'indigent, & il défend l'opprimé.

THÉOLOGIEN.

J'Ai connu un vrai Théologien; il possédait les langues de l'Orient, & était instruit des anciens rites des nations autant qu'on peut l'être. Les Bracmanes, les Caldéens, les Ignicoles, les Sabéens, les Syriens, les Egyptiens lui étaient aussi connus que les Juifs; les diverses leçons de la Bible lui étaient familières; il avait pendant trente années essayé de concilier les Evangiles, & tâché d'accorder ensemble les Pères. Il chercha dans quel tems précisément on rédigea le symbole attribué aux Apôtres, & celui qu'on met sous le nom d'Athanase; comment on institua les Sacremens les uns après les autres, quelle fut la différence entre la Sinaxe & la Messe, comment l'Eglise

Chrétienne fut divisée depuis sa naissance en différens partis, & comment la société dominante traita toutes les autres d'hérétiques. Il sonda les profondeurs de la politique qui se mêla toûjours de ces querelles, & il distingua entre la politique & la sagesse, entre l'orgueil qui veut subjuguer les esprits & le désir de s'éclairer soi-même, entre le zèle & le fanatisme.

La difficulté d'arranger dans sa tête tant de choses, dont la nature est d'être confondues, & de jetter un peu de lumière sur tant de nuages, le rebuta souvent ; mais comme ces recherches étaient le devoir de son état, il s'y consacra malgré ses dégouts. Il parvint enfin à des connaissances ignorées de la plûpart de ses confrères. Plus il fut véritablement savant, plus il se défia de tout ce qu'il savait. Tandis qu'il vécut, il fut indulgent, & à sa mort il avoua qu'il avait consumé inutilement sa vie.

TIRANNIE.

ON appelle tyran le Souverain qui ne connait de loix que son caprice, qui prend le bien de ses sujets, & qui ensuite les enrôle pour aller prendre celui de ses voisins. Il n'y a point de ces tyrans-là en Europe.

On distingue la tyrannie d'un seul, & celle de plusieurs. Cette tyrannie de plusieurs serait celle d'un corps qui envahirait les droits

des autres corps, & qui exercerait le deſpotiſme à la faveur des loix corrompues par lui. Il n'y a pas non plus de cette eſpèce de tyrans en Europe.

Sous quelle tyrannie aimeriez-vous mieux vivre? Sous aucune; mais s'il fallait choiſir, je déteſterais moins la tyrannie d'un ſeul que celle de pluſieurs. Un deſpote a toûjours quelques bons momens; une aſſemblée de deſpotes n'en a jamais. Si un tyran me fait une injuſtice, je peux le déſarmer par ſa maîtreſſe, par ſon confeſſeur, ou par ſon page; mais une compagnie de graves tyrans eſt inacceſſible à toutes les ſéductions. Quand elle n'eſt pas injuſte, elle eſt au moins dure, & jamais elle ne répand de graces.

Si je n'ai qu'un deſpote, j'en ſuis quitte pour me ranger contre un mur, lorſque je le vois paſſer, ou pour me proſterner, ou pour frapper la terre de mon front ſelon la coutume du pays; mais s'il y a une compagnie de cent deſpotes, je ſuis expoſé à répéter cette cérémonie cent fois par jour, ce qui eſt très ennuieux à la longue quand on n'a pas les jarrets ſouples. Si j'ai une métairie dans le voiſinage de l'un de nos Seigneurs, je ſuis écraſé; ſi je plaide contre un parent des parens d'un de nos Seigneurs, je ſuis ruiné. Comment faire? J'ai peur que dans ce monde on ne ſoit réduit à être enclume ou marteau; heureux qui échappe à cette alternative!

TOLERANCE.

QU'eſt-ce que la tolérance? c'eſt l'appanage de l'humanité. Nous ſommes tous paîtris de faibleſſe, & d'erreurs; pardonnons-nous réciproquement nos ſottiſes, c'eſt la première loi de la nature.

Qu'à la bourſe d'Amſterdam, de Londres, ou de Surate, ou de Baſſora, le Guèbre, le Banian, le Juif, le Mahométan, le Déicole Chinois, le Bramin, le Chrétien Grec, le Chrétien Romain, le Chrétien Proteſtant, le Chrétien Quakre, trafiquent enſemble, ils ne léveront pas le poignard les uns ſur les autres pour gagner des ames à leur Religion. Pourquoi donc nous ſommes-nous égorgés preſque ſans interruption depuis le premier Concile de Nicée?

Conſtantin commença par donner un édit qui permettait toutes les religions; il finit par perſécuter. Avant lui on ne s'éleva contre les Chrétiens que parce qu'ils commençaient à faire un parti dans l'Etat. Les Romains permettaient tous les cultes, juſqu'à celui des Juifs, juſqu'à celui des Egyptiens, pour leſquels ils avaient tant de mépris. Peurquoi Rome tolérait-elle ces cultes? C'eſt que ni les Egyptiens, ni même les Juifs ne cherchaient à exterminer l'ancienne religion de l'Empire, ne couraient point la terre & les mers pour faire des proſélites; ils ne ſongeaient qu'à gagner de l'argent; mais il

eſt

eſt inconteſtable que les Chrétiens voulaient que leur Religion fût la dominante. Les Juifs ne voulaient pas que la ſtatue de Jupiter fût à Jéruſalem; mais les Chrétiens ne voulaient pas qu'elle fût au Capitole. St. Thomas a la bonne foi d'avouer, que ſi les Chrétiens ne détrônèrent par les Empereurs, c'eſt qu'ils ne le pouvaient pas. Leur opinion était que toute la terre doit être chrétienne. Ils étaient donc néceſſairement ennemis de toute la terre, juſqu'à ce qu'elle fût convertie.

Ils étaient entre eux ennemis les uns des autres ſur tous les points de leur controverſe. Faut-il d'abord regarder Jéſus-Chriſt comme Dieu? ceux qui le nient ſont anathématiſés ſous le nom d'Ebionites qui anathématiſent les adorateurs de Jéſus.

Quelques uns d'entre eux veulent-ils que tous les biens ſoient communs, comme on prétend qu'ils l'étaient du tems des Apôtres? Leurs adverſaires les appellent Nicolaïtes, & les accuſent des crimes les plus infâmes. D'autres prétendent-ils à une dévotion myſtique? on les appelle Gnoſtiques, & on s'élève contre eux avec fureur. Marcion diſpute-t-il ſur la Trinité? On le traite d'idolâtre.

Tertullien, Praxéas, Origène, Novat, Novatien, Sabellius, Donat ſont tous perſécutés par leur frères avant Conſtantin: & à peine Conſtantin a-t-il fait régner la Religion Chrétienne, que les Athanaſiens & les Euſébiens ſe déchirent, & depuis ce tems l'Egliſe Chrétienne eſt inondée de ſang juſqu'à nos jours,

Le peuple Juif était, je l'avouë, un peuple bien barbare. Il égorgeait ſans pitié tous les habitans d'un malheureux petit pays ſur lequel il n'avait pas plus de droit qu'il n'en a ſur Paris & ſur Londres. Cependant quand Naaman eſt guéri de ſa lèpre pour s'être plongé ſept fois dans le Jourdain, quand pour témoigner ſa gratitude à Eliſée qui lui a enſeigné ce ſecret, il lui dit qu'il adorera le Dièu des Juifs par reconnaiſſance, il ſe réſerve la liberté d'adorer auſſi le Dieu de ſon Roi. Il en demande permiſſion à Eliſée, & le prophête n'héſite pas à la lui donner. Les Juifs adoraient leur Dieu; mais ils n'étaient jamais étonnés que chaque peuple eût le ſien. Ils trouvaient bon que Chamos eût donné un certain diſtrict aux Moabites, pourvû que leur Dieu leur en donnât auſſi un. Jacob n'héſita pas à épouſer les filles d'un idolâtre. Laban avait ſon Dieu, comme Jacob avait le ſien. Voilà des exemples de tolérance chez le peuple le plus intolérant & le plus cruel de toute l'antiquité; nous l'avons imité dans ſes fureurs abſurdes, & non dans ſon indulgence.

Il eſt clair que tout particulier qui perſécute un homme, ſon frère, parce qu'il n'eſt pas de ſon opinion, eſt un monſtre. Cela ne ſouffre pas de difficulté. Mais le Gouvernement! mais les Magiſtrats! mais les Princes! comment en uſeront-ils envers ceux qui ont un autre culte que le leur? Si ce ſont des étrangers puiſſans, il eſt certain qu'un Prince fera alliance avec eux. François I très Chrétien s'unira avec les

Musulmans contre Charles-Quint très Catholique. François I donnera de l'argent aux Luthériens d'Allemagne, pour les soutenir dans leur révolte contre l'Empereur; mais il commencera, selon l'usage, par faire brûler les Luthériens chez lui. Il les paye en Saxe par politique; il les brûle par politique à Paris. Mais qu'arrivera t-il? Les persécutions font des prosélites. Bientôt la France sera pleine de nouveaux Protestans. D'abord ils se laisseront pendre, & puis ils pendront à leur tour. Il y aura des guerres civiles. Puis viendra la St. Barthelemi, & ce coin du monde sera pire que tout ce que les anciens & les modernes ont jamais dit de l'enfer.

Insensés! qui n'avez jamais pû rendre un culte pur au Dieu qui vous a faits! Malheureux que l'exemple des Noachides, des Lettrés Chinois, des Parsis & de tous les sages n'ont jamais pû conduire! Monstres, qui avez besoin de superstitions comme le gesier des corbeaux a besoin de charognes. On vous l'a déja dit & on n'a autre chose à vous dire; si vous avez deux religions chez vous, elles se couperont la gorge; si vous en avez trente, elles vivront en paix. Voyez le grand Turc, il gouverne des Guèbres, des Banians, des Chrétiens Grecs, des Nestoriens, des Romains. Le premier qui veut exciter du tumulte est empâlé, & tout le monde est tranquille.

TOLERANCE.

Section seconde.

De toutes les Religions, la Chrétienne est sans doute celle qui doit inspirer le plus de tolérance, quoique jusqu'ici les Chrétiens ayent été les plus intolérans de tous les hommes.

Jésus ayant daigné naître dans la pauvreté & dans la bassesse, ainsi que ses frères, ne daigna jamais pratiquer l'art d'écrire. Les Juifs avaient une loi écrite avec le plus grand détail, & nous n'avons pas une seule ligne de la main de Jésus. Les Apôtres se divisèrent sur plusieurs points. St. Pierre & St. Barnabé mangeaient des viandes défendues avec les nouveaux chrétiens étrangers, & s'en abstenait avec les chrétiens Juifs. St. Paul lui reprochait cette conduite, & ce même St. Paul pharisien, disciple du pharisien Gamaliel, ce même St. Paul qui avait persécuté les Chrétiens avec fureur, & qui ayant rompu avec Gamaliel se fit chrétien lui-même, alla pourtant ensuite sacrifier dans le temple de Jérusalem, dans le tems de son apostolat. Il observa publiquement pendant huit jours toutes les cérémonies de la loi Judaïque à laquelle il avait renoncé, il y ajouta même des dévotions, des purifications qui étaient de surabondance, il judaïsa entiérement. Le plus grand Apôtre des Chrétiens fit pendant huit jours

les mêmes choses pour lesquelles on condamne les hommes au bucher chez une grande partie des peuples chrétiens.

Theudas, Judas, s'étaient dit *Messies* avant Jésus. Dosithée, Simon, Ménandre, se dirent *Messies* après Jésus. Il y eut dès le premier siécle de l'Eglise, & avant même que le nom de chrétien fût connu, une vingtaine de sectes dans la Judée.

Les Gnostiques contemplatifs, les Dosithéens, les Cerinthiens, existaient avant que les disciples de Jésus eussent pris le nom de chrétiens. Il y eut bientôt trente Evangiles, dont chacune appartenait à une société différente; & dès la fin du premier siécle on peut compter trente sectes de chrétiens dans l'Asie mineure, dans la Syrie, dans Alexandrie, & même dans Rome.

Toutes ces sectes méprisées du gouvernement Romain, & cachées dans leur obscurité, se persécutaient cependant les unes les autres dans les souterrains où elles rempaient; c'est-à-dire, elles se disaient des injures. C'est tout ce qu'elles pouvaient faire dans leur abjection. Elles n'étaient presque toutes composées que de gens de la lie du peuple.

Lorsqu'enfin quelques Chrétiens eurent embrassé les dogmes de Platon, & mêlé un peu de philosophie à leur Religion qu'ils séparèrent de la Juive, ils devinrent insensiblement plus considérables, mais toûjours divisés en plusieurs sectes, sans que jamais il y ait eu un seul tems où l'Eglise Chrétienne ait été réunie. Elle a

pris sa naissance au milieu des divisions des Juifs, des Samaritains, des Pharisiens, des Sadducéens, des Esséniens, des Judaïtes, des Disciples de Jean, des Thérapeutes. Elle a été divisée dans son berceau, elle l'a été dans les persécutions mêmes qu'elle essuya quelquefois sous les premiers Empereurs. Souvent le martyr était regardé comme un apostat pas ses frères, & le chrétien Carpocratien expirait sous le glaive des bourreaux Romains excommunié par le chrétien Ebionite, lequel Ebionite était anathématisé par le Sabellier.

Cette horrible discorde qui dure depuis tant de siécles est une leçon bien frappante que nous devons mutuellement nous pardonner nos erreurs, la discorde est le grand mal du genre humain, & la tolérance en est le seul remède.

Il n'y a personne qui ne convienne de cette vérité, soit qu'il médite de sang-froid dans son cabinet, soit qu'il examine paisiblement la vérité avec ses amis. Pourquoi donc les mêmes hommes qui admettent en particulier l'indulgence, la bienfaisance, la justice, s'élèvent-ils en public avec tant de fureur contre ces vertus? pourquoi? c'est que leur intérêt est leur Dieu, c'est qu'ils sacrifient tout à ce monstre qu'ils adorent.

Je posséde une dignité & une puissance que l'ignorance & la crédulité ont fondée; je marche sur les têtes des hommes prosternés à mes pieds: s'ils se relèvent & me regardent en face, je suis perdu, il faut donc les tenir attachés à la terre avec des chaines de fer.

Ainsi ont raisonné des hommes que des siécles

de fanatiſme ont rendus puiſſans. Ils ont d'autres puiſſans ſous eux, & ceux-ci en ont d'autres encor, qui tous s'enrichiſſent des dépouilles du pauvre, s'engraiſſent de ſon ſang, & rient de ſon imbécillité. Ils déteſtent tous la tolérance comme des partiſans enrichis aux dépens du public craignent de rendre leurs comptes, & comme des tyrans redoutent le mot de liberté. Pour comble, enfin, ils ſoudoient des fanatiques qui crient à haute voix, Reſpectez les abſurdités de mon maître, tremblez, payez, & taiſez-vous.

C'eſt ainſi qu'on en uſa longtems dans une grande partie de la terre; mais aujourd'hui que tant de ſectes ſe balancent par leur pouvoir, quel parti prendre avec elles? toute ſecte, comme on ſait, eſt un titre d'erreur; il n'y a point de ſecte de géomètres, d'algébriſtes, d'arithméticiens, parce que toutes les propoſitions de géométrie, d'algébre, d'arithmétique ſont vraies. Dans toutes les autres ſciences on peut ſe tromper. Quel théologien Thomiſte ou Scotiſte oſerait dire ſérieuſement qu'il eſt ſûr de ſon fait?

S'il eſt une ſecte qui rappelle les tems des premiers Chrétiens, c'eſt ſans contredit celle des Quakres. Rien ne reſſemble plus aux Apôtres. Les Apôtres recevaient l'eſprit, & les Quakres reçoivent l'eſprit. Les Apôtres & les Diſciples parlaient trois ou quatre à la fois dans l'aſſemblée au troiſiéme étage, les Quakres en font autant au rez-de-chauſſée. Il était permis, ſelon St. Paul, aux femmes de prêcher,

& ſelon le même St. Paul il leur était défendu. Les Quakreſſes prêchent en vertu de la première permiſſion.

Les Apôtres & les Diſciples juraient par oui & par non, les Quakres ne jurent pas autrement.

Point de dignité, point de parure différente parmi les Diſciples & les Apôtres. Les Quakres ont des manches ſans boutons, & ſont tous vêtus de la même manière.

Jéſus-Chriſt ne batiſa aucun de ſes Apôtres, les Quakres ne ſont point batiſés.

Il ſerait aiſé de pouſſer plus loin le parallèle; il ſerait encor plus aiſé de faire voir combien la Religion Chrétienne d'aujourd'hui diffère de la Religion que Jéſus a pratiquée. Jéſus était Juif, & nous ne ſommes point Juifs. Jéſus s'abſtenait de porc parce qu'il eſt immonde, & du lapin parce qu'il rumine & qu'il n'a point le pied fendu; nous mangeons hardiment du porc parce qu'il n'eſt point pour nous immonde, & nous mangeons du lapin qui a le pied fendu, & qui ne rumine pas.

Jéſus était circoncis, & nous gardons notre prépuce. Jéſus mangeait l'agneau Paſcal avec des laitues, il célébrait la fête des Tabernacles; & nous n'en faiſons rien. Il obſervait le Sabat & nous l'avons changé; il ſacrifiait; & nous ne ſacrifions point.

Jéſus cacha toûjours le myſtère de ſon incarnation & de ſa dignité, il ne dit point qu'il était égal à Dieu. St. Paul dit expreſſément dans ſon épître aux Hébreux que Dieu a créé

Jésus inférieur aux Anges, & malgré toutes les paroles de St. Paul Jésus a été reconnu Dieu au Concile de Nicée.

Jésus n'a donné au Pape ni la Marche d'Ancone, ni le Duché de Spolette, & cependant le Pape les possède de droit divin.

Jésus n'a point fait un sacrement du mariage ni du diaconat, & chez nous le diaconat & le mariage sont des sacremens.

Si l'on veut bien y faire attention, la Religion Catholique Apostolique & Romaine, est dans toutes ses cérémonies & dans tous ses dogmes, l'opposé de la Religion de Jésus.

Mais quoi ! faudra-t il que nous judaïsions tous parce que Jésus a judaïsé toute sa vie?

S'il était permis de raisonner conséquemment en fait de Religion, il est clair que nous devrions tous nous faire Juifs, puisque Jésus-Christ notre Sauveur est né Juif, a vécu Juif, est mort Juif, & qu'il a dit expressément qu'il accomplissait, qu'il remplissait la Religion Juive. Mais il est plus clair encor que nous devons nous tolérer mutuellement parce que nous sommes tous faibles, inconséquens, sujets à la mutabilité, à l'erreur : un roseau couché par le vent dans la fange dira-t-il au roseau voisin couché dans un sens contraire, *rempe à ma façon, misérable, ou je présenterai requête pour qu'on t'arrache & qu'on te brûle ?*

TORTURE.

QUoi qu'il y ait peu d'articles de jurifpru-dence dans ces honnêtes réflexions alphabétiques, il faut pourtant dire un mot de la *Torture*, autrement nommée *Queftion*. C'eft une étrange manière de queftionner les hommes. Ce ne font pourtant pas de fimples curieux qui l'ont inventée; toutes les apparences font que cette partie de notre légiflation, doit fa première origine à un voleur de grand chemin. La plûpart de ces Meffieurs font encor dans l'ufage de ferrer les pouces, de brûler les pieds & de queftionner par d'autres tourmens ceux qui refufent de leur dire où ils ont mis leur argent.

Les conquérans ayant fuccédé à ces voleurs trouvèrent l'invention fort utile à leurs intérêts, ils la mirent en ufage quand ils foupçonnèrent qu'on avait contre eux quelques mauvais deffeins, comme, par exemple, celui d'être libre; c'était un crime de lèze-majefté divine & humaine. Il fallait connaître les complices, & pour y parvenir on faifait fouffrir mille morts à ceux qu'on foupçonnait, parce que felon la jurifprudence de ces premiers héros, quiconque était foupçonné d'avoir eu feulement contre eux quelque penfée peu refpectueufe était digne de mort. Dès qu'on a mérité ainfi la mort il importe peu qu'on y ajoute des tourmens épouvantables de plufieurs jours, & même de plufieurs femaines; cela même tient je ne fais quoi de la divinité.

La Providence nous met quelquefois à la torture en y employant la pierre, la gravelle, la goute, le ſcorbut, la lèpre, la vérole grande ou petite, le déchirement d'entrailles, les convulſions des nerfs & autres exécuteurs des vengeances de la Providence.

Or, comme les premiers deſpotes furent de l'aveu de tous leurs courtiſans des images de la Divinité, ils l'imitèrent tant qu'ils purent.

Ce qui eſt très ſingulier, c'eſt qu'il n'eſt jamais parlé de queſtion, de torture dans les livres juifs. C'eſt bien dommage qu'une nation ſi douce, ſi honnête, ſi compatiſſante, n'ait pas connu cette façon de ſavoir la vérité. La raiſon en eſt, à mon avis, qu'ils n'en avaient pas beſoin, Dieu la leur faiſait toûjours connaître comme à ſon peuple chéri. Tantôt on jouait la vérité aux trois dez, & le coupable qu'on ſoupçonnait avait toûjours rafle de ſix. Tantôt on allait au grand-Prêtre qui conſultait Dieu ſur le champ par *l'Urim* & le *Tummim.* Tantôt on s'adreſſait au Voyant, au Prophête, & vous croyez bien que le Voyant & le Prophête découvrait tout auſſi-bien les choſes les plus cachées que *l'Urim* & le *Tummim* du grand-Prêtre. Le peuple de Dieu n'était pas réduit comme nous à interroger, à conjecturer; ainſi la torture ne put être chez lui en uſage. Ce fut la ſeule choſe qui manquât aux mœurs du peuple ſaint. Les Romains n'infligèrent la torture qu'aux eſclaves, mais les eſclaves n'étaient pas comptés pour des hommes. Il n'y a pas d'apparence non plus, qu'un Conſeiller de la Tournelle regarde comme un de ſes ſemblables

un homme qu'on lui amène hâve, pâle, défait, les yeux mornes, la barbe longue & sale, couvert de la vermine dont il a été rongé dans un cachot. Il se donne le plaisir de l'appliquer à la grande & à la petite torture en présence d'un chirurgien qui lui tâte le pouls, jusqu'à ce qu'il soit en danger de mort, après quoi on recommence; & comme dit très bien la comédie des plaideurs, *cela fait toujours passer une heure ou deux.*

Le grave Magistrat qui a acheté pour quelque argent le droit de faire ces expériences sur son prochain, va conter à dîner à sa femme ce qui s'est passé le matin. La première fois Madame en a été révoltée, à la seconde elle y a pris goût, parce qu'après tout les femmes sont curieuses: & ensuite la première chose qu'elle lui dit lorsqu'il rentre en robe chez lui, Mon petit cœur, n'avez-vous fait donner aujourd'hui la question à personne?

Les Français qui passent, je ne sais pourquoi, pour un peuple fort humain, s'étonnent que les Anglais qui ont eu l'inhumanité de nous prendre tout le Canada, ayant renoncé au plaisir de donner la question.

Lorsque le Chevalier de la Barre, petit-fils d'un Lieutenant-Général des armées, jeune homme de beaucoup d'esprit & d'une grande espérance, mais ayant toute l'étourderie d'une jeunesse effrenée, fut convaincu d'avoir chanté des chansons impies, & même d'avoir passé devant une procession de capucins sans avoir ôté son chapeau, les Juges d'Abbeville, gens comparables

aux Sénateurs Romains, ordonnèrent non-feulement qu'on lui arrachât la langue, qu'on lui coupât la main & qu'on brulât fon corps à petit feu, mais ils l'appliquèrent encor à la torture pour favoir précifément combien de chanfons il avait chanté, & combien de proceffions il avait vû paffer le chapeau fur la tète.

Ce n'eft pas dans le treiziéme ou dans le quatorziéme fiécle que cette avanture eft arrivée, c'eft dans le dix-huitiéme. Les nations étrangères jugent de la France par les fpectacles, par les romans, par les jolis vers, par les filles d'opéra qui ont les mœurs fort douces, par nos danfeurs d'opéra qui ont de la grace, par Mademoifelle Clairon qui déclame des vers à ravir. Elles ne favent pas qu'il n'y a point au fond de nation plus cruelle que la Francaife.

Les Ruffes paffaient pour des barbares en 1700, nous ne fommes qu'en 1769; une Impératrice vient de donner à ce vafte Etat des loix qui auraient fait honneur à Minos, à Numa & à Solon, s'ils avaient eu affez d'efprit pour les inventer. La plus remarquable eft la tolérance univerfelle, la feconde eft l'abolition de la torture. La juftice & l'humanité ont conduit fa plume; elle a tout réformé. Malheur à une nation qui étant depuis longtems civilifée eft encor conduite par d'anciens ufages atroces! Pourquoi changerions-nous notre jurifprudence? dit-elle; l'Europe fe fert de nos cuifiniers, de nos tailleurs, de nos perruquiers, donc nos loix font bonnes.

TRANSUBSTANTIATION.

LEs Proteſtans, & ſurtout les philoſophes Proteſtans, regardent la Tranſubſtantiation comme le dernier terme de l'impudence des moines, & de l'imbécillité des laïques. Ils ne gardent aucune meſure ſur cette croyance qu'ils appellent monſtrueuſe; ils ne penſent pas même qu'il y ait un ſeul homme de bon ſens, qui, après y avoir réfléchi, ait pû l'embraſſer ſérieuſement. Elle eſt, diſent-ils, ſi abſurde, ſi contraire à toutes les loix de la phyſique, ſi contradictoire, que Dieu même ne pourrait pas faire cette opération; parce que c'eſt en effet anéantir Dieu que de ſuppoſer qu'il fait les contradictoires. Non-ſeulement un Dieu dans un pain; mais un Dieu à la place du pain; cent mille miettes de pain, devenues en un inſtant autant de Dieux; cette foule innombrable de Dieux, ne faiſant qu'un ſeul Dieu; de la blancheur, ſans un corps blanc, de la rondeur, ſans un corps rond; du vin, changé en ſang, & qui a le goût du vin; du pain, qui eſt changé en chair & en fibres, & qui a le goût du pain; tout cela inſpire tant d'horreur & de mépris aux ennemis de la Religion Catholique, Apoſtolique & Romaine, que cet excès d'horreur & de mépris, s'eſt quelquefois changé en fureur.

Leur horreur augmente, quand on leur dit qu'on voit tous les jours dans les pays catholi-

ques, des prêtres, des moines qui, ſortant d'un lit inceſtueux, & n'ayant pas encore lavé leurs mains ſouillées d'impuretés, vont faire des Dieux par centaines; mangent & boivent leur Dieu; chient & piſſent leur Dieu. Mais quand ils réfléchiſſent que cette ſuperſtition, cent fois plus abſurde & plus ſacrilège que toutes celles des Egyptiens, a valu à un prêtre Italien quinze à vingt millions de rente, & la domination d'un pays de cent milles d'étendue en long & en large, ils voudraient tous aller, à main armée, chaſſer ce prêtre qui s'eſt emparé du palais des Céſars. Je ne ſais ſi je ſerai du voyage; car j'aime la paix; mais quand ils ſeront établis à Rome, j'irai ſûrement leur rendre viſite.

(*Par Mr. Guillaume, Miniſtre Proteſtant.*)

VERTU.

QU'eſt-ce que vertu? Bienfaiſance envers le prochain. Puis-je appeller vertu autre choſe que ce qui me fait du bien? Je ſuis indigent, tu es libéral. Je ſuis en danger, tu me ſécours. On me trompe, tu me dis la vérité. On me néglige, tu me conſoles. Je ſuis ignorant, tu m'inſtruits. Je t'appellerai ſans difficulté vertueux. Mais que deviendront les vertus cardinales & théologales? Quelques-unes reſteront dans les écoles.

Que m'importe que tu ſois tempérant? c'eſt

un précepte de ſanté que tu obſerve; tu t'en porteras mieux, & je t'en félicite. Tu as la foi & l'eſpérance, je t'en félicite encor davantage; elles te procureront la vie éternelle. Tes vertus théologales ſont des dons céleſtes; tes cardinales ſont d'excellentes qualités qui ſervent à te conduire: mais elles ne ſont point vertus par rapport à ton prochain. Le prudent ſe fait du bien, le vertueux en fait aux hommes. St. Paul a eu raiſon de te dire que la charité l'emporte ſur la foi, ſur l'eſpérance.

Mais quoi, n'admettra-t-on de vertus que celles qui ſont utiles au prochain! Eh comment puis-je en admettre? Nous vivons en ſociété; il n'y a donc de véritablement bon pour nous que ce qui fait le bien de la ſociété. Un ſolitaire ſera ſobre, pieux; il ſera revêtu d'un cilice; eh bien, il ſera ſaint; mais je ne l'appellerai vertueux que quand il aura fait quelque acte de vertu dont les autres hommes auront profité. Tant qu'il eſt ſeul, il n'eſt ni bienfaiſant ni malfaiſant; il n'eſt rien pour nous. Si St. Bruno a mis la paix dans les familles, s'il a ſecouru l'indigence, il a été vertueux; s'il a jeûné, prié dans la ſolitude, il a été un ſaint. La vertu entre les hommes eſt un commerce de bienfaits; celui qui n'a nulle part à ce commerce ne doit point être compté. Si ce ſaint était dans le monde, il y ferait du bien ſans doute; mais tant qu'il n'y ſera pas, le monde aura raiſon de ne lui pas donner le nom de vertueux; il ſera bon pour lui, & non pour nous.

Mais,

Mais, me dites vous, si un solitaire est gourmand, yvrogne, livré à une débauche secrette avec lui-même, il est donc vertueux s'il a les qualités contraires. C'est de quoi je ne peux convenir; c'est un très vilain homme s'il a les défauts dont vous parlez : mais il n'est point vicieux, méchant, punissable par rapport à la société à qui ses infamies ne font aucun mal. Il est à présumer que s'il rentre dans la société il y fera du mal, qu'il y sera très vicieux; & il est même bien plus probable que ce sera un méchant homme, qu'il n'est sûr que l'autre solitaire tempérant & chaste, sera un homme de bien; car dans la société les défauts augmentent, & les bonnes qualités diminuent.

On fait une objection bien plus forte; Néron, le Pape Alexandre six, & d'autres monstres de cette espèce, ont répandu des bienfaits; je réponds hardiment qu'ils furent vertueux ce jour-là.

Quelques théologiens disent que le divin Empereur Antonin n'était pas vertueux, que c'était un Stoïcien entêté, qui non content de commander aux hommes voulait encor être estimé d'eux, qu'il rapportait à lui-même le bien qu'il faisait au genre humain, qu'il fut toute sa vie juste, laborieux, bienfaisant par vanité, & qu'il ne fit que tromper les hommes par ses vertus, je m'écrie alors, Mon Dieu, donnez-nous souvent de pareils fripons!

Addition à la fin de l'article JOB, après ces mots, *tant leur vie eſt courte.* I. Part. pag. 367.

AU reſte le livre de Job eſt un des plus précieux de toute l'antiquité. Il eſt évident que ce livre eſt d'un Arabe qui vivait avant le tems ou nous plaçons Moïſe. Il eſt dit qu'Eliphaz l'un des interlocuteurs eſt de Théman ; c'eſt une ancienne ville d'Arabie. Baldad était de Sué autre ville d'Arabie ; Sophar était de Naamath, contrée d'Arabie encor plus orientale.

Mais ce qui eſt bien plus remarquable, & ce qui démontre que cette fable ne peut être d'un Juif, c'eſt qu'il y eſt parlé des trois conſtellations que nous nommons aujourd'hui l'Ourſe, l'Orion & les Hiades. Les Hébreux n'ont jamais eu la moindre connaiſſance de l'aſtronomie, ils n'avaient pas même de mot pour exprimer cette ſcience ; tout ce qui regarde les arts de l'eſprit leur était inconnu juſqu'au terme de géométrie.

Les Arabes au contraire habitant ſous des tentes, étant continuellement à portée d'obſerver les aſtres, furent peut-être les premiers qui réglèrent leurs années par l'inſpection du ciel.

Une obſervation plus importante, c'eſt qu'il n'eſt parlé que d'un ſeul Dieu dans ce livre. C'eſt une erreur abſurde d'avoir imaginé que les Juifs fuſſent les ſeuls qui reconnuſſent un

Dieu unique; c'était la doctrine de presque tout l'Orient, & les Juifs en cela ne furent que des plagiaires comme ils le furent en tout.

Dieu dans le 38e. chapitre parle lui-même à Job du milieu d'un tourbillon, & c'est ce qui a été imité depuis dans la Genèse. On ne peut trop répéter que les livres Juifs sont très nouveaux. L'ignorance & le fanatisme crient que le Pentateuque est le plus ancien livre du monde. Il est évident que ceux de Sanchoniaton, ceux de Thaut antérieurs de huit cent ans à ceux de Sanchoniaton; ceux du premier Zerdust, le Shasta, le Védam des Indiens que nous avons encor, les cinq Kings des Chinois, enfin le livre de Job, sont d'une antiquité beaucoup plus reculée qu'aucun livre Juif. Il est démontré que ce petit peuple ne put avoir des annales que lorsqu'il eut un gouvernement stable; qu'il n'eut ce gouvernement que sous ses Rois; que son jargon ne se forma qu'avec le tems d'un mélange de phénicien & d'arabe. Il y a des preuves incontestables que les Phéniciens cultivaient les lettres très longtems avant eux. Leur profession fut le brigandage & le courtage; ils ne furent écrivains que par hazard. On a perdu les livres des Egyptiens & des Phéniciens; les Chinois, les Brames, les Guèbres, les Juifs ont conservé les leurs. Tous ces monumens sont curieux; mais ce ne sont que des monumens de l'imagination humaine dans lesquels on ne peut apprendre une seule vérité, soit physique, soit historique. Il n'y a point aujourd'hui de petit

livre de physique, qui ne soit plus utile que tous les livres de l'antiquité.

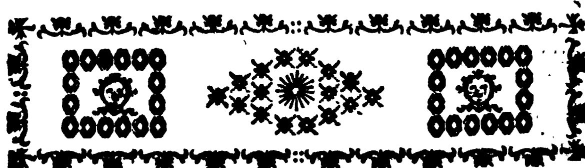
Le bon Calmet ou Dom Calmet (car les bénédictins veulent qu'on leur donne du Dom) ce naïf compilateur de tant de rêveries & d'imbécillités, cet homme que sa simplicité a rendu si utile à quiconque veut rire des sottises antiques, rapporte fidélement les opinions de ceux qui ont voulu deviner la maladie dont Job fut attaqué, comme si Job eût été un personnage réel. Il ne balance point à dire que Job avait la vérole, & il entasse passage sur passage à son ordinaire pour prouver ce qui n'est pas. Il n'avait pas lû l'histoire de la vérole par Astruc : car Astruc n'étant ni un père de l'Eglise ni un docteur de Salamanque, mais un médecin très savant, le bon homme Calmet ne savait pas seulement qu'il existât ; les moines compilateurs sont de pauvres gens.

L'A, B, C,

DIX-SEPT DIALOGUES

Traduits de l'Anglais de Mr. HUET.

N 8



L'A, B, C,

OU

DIALOGUES

ENTRE

A. B. C.

PREMIER DIALOGUE.

Sur HOBBES, GROTIUS, & MONTESQUIEU.

A.

EH bien, vous avez lû Grotius, Hobbes, & Montesquieu : que pensez-vous de ces trois hommes célèbres ? I. DIALOG.

B.

Grotius m'a souvent ennuyé ; mais il est très savant ; il semble aimer la raison & la vertu ; mais la raison & la vertu touchent peu

I DIALOG.

quand elles ennuyent : il me paraît de plus, qu'il est quelquefois un fort mauvais raisonneur : Montesquieu a beaucoup d'imagination sur un sujet qui semblait n'exiger que du jugement : il se trompe trop souvent sur les faits ; mais je crois qu'il se trompe aussi quelquefois quand il raisonne. Hobbes est bien dur, ainsi que son stile ; mais j'ai peur que sa dureté ne tienne souvent à la vérité. En un mot, Grotius est un franc pédant, Hobbes un triste philosophe, & Montesquieu un bel esprit humain.

C.

Je suis assez de cet avis. La vie est trop courte, & on a trop de choses à faire pour apprendre de Grotius, que selon Tertullien *la cruauté, la fraude & l'injustice sont les compagnes de la guerre. Que Carnéade défendait le faux comme le vrai*, qu'Horace a dit dans une satyre, *la nature ne peut discerner le juste de l'injuste*; (*a*) Que selon Plutarque *les enfans*

(*a*) NB. *Nec natura potest justo secernere iniquum.* Ce cruël vers se trouve dans la troisiéme satyre. Horace veut prouver contre les Stoïciens, que tous les délits ne sont pas égaux. Il faut, dit-il, que la peine soit proportionnée à la faute.

Regula peccatis quæ pœnas irroget æquas.

C'est la raison, la loi naturelle qui enseigne cette justice ; la nature connait donc le juste & l'injuste. Il est bien évident que la nature enseigne à toutes les mères qu'il vaut mieux corriger son enfant que de le tuer, qu'il vaut mieux lui donner du pain, que de lui

ont de la compassion ; Que Chrisippe a dit, *l'origine du droit est dans Jupiter.* Que si l'on en croit Florentin, *la nature a mis entre les hommes une espèce de parenté.* Que Carnéade a dit, *que l'utilité est la mère de la justice.*

J'avoue que Grotius me fait grand plaisir quand il dit dès son prémier chapitre du 1er. livre, *que la loi des Juifs n'obligeait point les étrangers.* Je pense avec lui qu'Alexandre & Aristote ne sont point damnés pour avoir gardé leur prépuce, & pour n'avoir pas employé le jour du sabbat à ne rien faire. De braves théologiens se sont élevés contre lui avec leur absurdité ordinaire ; mais moi, qui Dieu merci, ne suis point théologien, je trouve Grotius un très bon homme.

J'avoue qu'il ne sait ce qu'il dit, quand il prétend que les Juifs avaient enseigné la circoncision aux autres peuples. Il est assez reconnu aujourd'hui, que la petite horde Judaïque avait pris toutes ses ridicules coutumes, des peuples

crever un œil, qu'il est plus juste de sécourir son père que de le laisser dévorer par une bête féroce, & plus juste de remplir sa promesse que de la violer.

Il y a dans Horace avant ce vers de mauvais exemples, *nec natura potest justo secernere iniquum*, la nature ne peut discerner le juste de l'injuste, il y a, dis-je, un autre vers, qui semble dire tout le contraire. *Jura inventa metu injusti fateare necesse est.*

Il faut avouer que les loix n'ont été inventées que par la crainte de l'injustice.

La nature avait donc discèrné le juste & l'injuste avant qu'il y eût des loix. Pourquoi serait-il d'un autre avis que Ciceron, & que tous les moralistes qui

I. DIALOG. puiſſans dont elle était environnée ; mais que fait la circonciſion au droit de la guerre & de la paix ?

A.

Vous avez raiſon, les compilations de Grotius ne méritaient pas le tribut d'eſtime que l'ignorance leur a payée. Citer les penſées des vieux auteurs qui ont dit le pour & le contre, ce n'eſt pas penſer. C'eſt ainſi qu'il ſe trompe très groſſiérement dans ſon livre de *la vérité du Chriſtianiſme* en copiant les auteurs Chrétiens, qui ont dit que les Juifs leurs prédéceſſeurs avaient enſeigné le monde ; tandis que la petite nation Juive n'avait jamais elle-même eu cette prétention inſolente, tandis que renfermée dans les rochers de la Paleſtine, & dans ſon ignorance, elle n'avait pas ſeulement reconnu l'immortalité de l'ame que tous ſes voiſins admettaient.

admettent la loi naturelle ? Horace était un débauché qui recommande les filles de joye, & les petits garçons, j'en conviens ; qui ſe moque des pauvres vieilles, d'accord, qui flatte plus lâchement Octave qu'il n'attaque cruellement des citoyens obſcurs : il eſt vrai ; qu'il change ſouvent d'opinion, j'en ſuis faché ; mais je ſoupçonne qu'il a dit ici tout le contraire de ce qu'on lui fait dire. Pour moi je lis, *& natura poteſt juſto ſecernere iniquum*, les autres mettront un *nec* à la place d'un *&* s'ils veulent. Je trouve le ſens des mots *&* plus honnête comme plus grammatical, *& natura poteſt &c.*

Si la nature ne diſcernait pas le juſte & l'injuſte, il n'y aurait point de différence morale dans nos actions ; les Stoïciens, ſembleraient avoir raiſon de ſou-

C'eſt ainſi qu'il prouve le Chriſtianiſme, par Hiſtape & par les Sibylles; & l'avanture de la baleine qui avala Jonas, par un paſſage de Licofron. Le pédantiſme & la juſteſſe de l'eſprit ſont incompatibles.

A.

Monteſquieu n'eſt pas pédant: que penſez-vous de ſon *Eſprit des loix?*

B.

Il m'a fait un grand plaiſir, parce qu'il y a beaucoup de plaiſanteries, beaucoup de choſes vraies, hardies & fortes, & des chapitres entiers dignes des *Lettres Perſanes* : le chap. 27. du liv. 19. eſt un portrait de votre Angleterre, deſſiné dans le goût de Paul Véronèſe, des couleurs brillantes, de la facilité de pinceau & quelques défauts de coſtume. Celui de l'Inquiſition, & celui des eſclaves nègres, ſont fort au-deſſus de Calot. Partout

tenir que tous les délits contre la ſociété ſont égaux. Ce qui eſt fort étrange, c'eſt que St. Jacques ſemble tomber dans l'excès des Stoïciens, en diſant dans ſon Epitre. *Qui garde toute la Loi, & la viole en un point, eſt coupable de l'avoir violée en tout.* St. Auguſtin dans une lettre à St. Jérôme, relance un peu l'Apôtre St. Jacques, & enſuite il l'excuſe, en diſant que le coupable d'une tranſgreſſion eſt coupable de toutes, parce qu'il a manqué à la charité qui comprend tout. O Auguſtin! comment un homme qui s'eſt enyvré, qui a forniqué, a-t-il trahi la charité? Tu abuſes perpétuellement des mots, O ſophiſte Africain! Horace avait l'eſprit plus juſte & plus fin que toi.

I. DIALOG. il combat le despotisme, rend les gens de finances odieux, les courtisans méprisables, les moines ridicules; ainsi, tout ce qui n'est ni moine, ni financier, ni Ministre, ni aspirant à l'être, a été charmé, & surtout en France.

Je suis fâché que ce livre soit un labyrinthe sans fil, & qu'il n'y ait aucune méthode. Il est singulier, qu'un homme qui écrit sur les loix, dise dans sa préface, *qu'on ne trouvera point de saillies dans son ouvrage*; & il est encore plus étrange que son livre soit un recueil de saillies. C'est Michel Montaigne législateur, aussi était-il du pays de Michel Montaigne.

Je ne puis m'empêcher de rire en parcourant plus de cent chapitres, qui ne contiennent pas douze lignes, & plusieurs qui n'en contiennent que deux. Il semble que l'auteur ait toûjours voulu jouer avec son lecteur dans la matière la plus grave.

On rit encore, lorsqu'après avoir cité les loix Grecques & Romaines, il parle sérieusement de celles de Bantam, de Cochin, de Tunquin, de Borneo, de Jacatra, de Formose, comme s'il avait des mémoires fidèles du gouvernement de tous ces pays. Il mêle trop souvent le faux avec le vrai, en physique, en morale, en histoire; il vous dit d'après Puffendorf, que du tems du Roi Charles IX il y avait vingt millions d'hommes en France. (*b*) Puffendorf

(*b*) NB. On va même jusqu'à supposer vingt-neuf millions.

parlait fort au hazard. On n'avait jamais fait en France de dénombrement ; on était trop ignorant pour soupçonner seulement qu'on pût déviner le nombre des habitans par celui des naissances & des morts. La France n'avait alors ni la Lorraine, ni l'Alsace, ni la Franche-Comté, ni le Roussillon, ni l'Artois, ni le Cambrésis, ni une partie de la Flandre ; & aujourd'hui qu'elle posséde toutes ces provinces, il est prouvé qu'elle ne contient qu'environ vingt millions d'ames tout au plus, par le dénombrement des feux exactement donnés en 1751.

Le même auteur assure sur la foi de Chardin qu'il n'y a que le petit fleuve Cyrus, qui soit navigable en Perse. Chardin n'a point fait cette bévue. Il dit au Chap. 1. Vol. II. *qu'il n'y a point de fleuve qui porte batteau dans le cœur du Royaume* ; mais sans compter l'Euphrate, le Tigre, & l'Indus, toutes les provinces frontières sont arrosées de fleuves qui contribuent à la facilité du commerce, & à la fertilité de la terre ; le Zinderud traverse Hispahan, l'Agi se joint au Kur, &c. & puis, quel rapport l'*Esprit des loix* peut-il avoir avec les fleuves de la Perse ?

Les raisons qu'il apporte de l'établissement des grands Empires en Asie, & de la multitude des petites Puissances en Europe, semblent aussi fausses que ce qu'il dit des rivières de la Perse. *En Europe*, dit-il, *les grands Empires n'ont jamais pû subsister* : la puissance Romaine y a pourtant subsisté plus de 500 ans, & *la cause*, con-

I. DIALOG. tinue-t-il, *de la durée de ces grands Empires, c'est qu'il y a de grandes plaines.* Il n'a pas ſongé que la Perſe eſt entrecoupée de montagnes; il ne s'eſt pas ſouvenu du Caucaſe, du Taurus, de l'Ararat, de l'Immaüs, du Saron, &c. &c. Il ne faut ni donner des raiſons des choſes qui n'exiſtent point, ni en donner de fauſſes, des choſes qui exiſtent.

Sa prétendue influence des climats ſur la religion eſt priſe de Chardin, & n'en eſt pas plus vraie; la Religion Mahométane née dans le terrain aride & brulant de la Mecque, fleurit aujourd'hui dans les belles contrées de l'Aſie mineure, de la Syrie, de l'Egypte, de la Thrace, de la Miſie, de l'Afrique ſeptentrionale, de la Servie, de la Boſnie, de la Dalmatie, de l'Epire, de la Grèce; elle a régné en Eſpagne, & il s'en eſt fallu bien peu, qu'elle ne ſoit allée juſqu'à Rome. La Religion Chrétienne eſt née dans le terrain pierreux de Jéruſalem, & dans un pays de lépreux, où le cochon eſt preſque un aliment mortel. Jéſus ne mangea jamais de cochon, & on en mange chez les Chrétiens : leur Religion domine aujourd'hui dans des pays fangeux où l'on ne ſe nourrit que de cochons, comme dans la Veſtphalie : on ne finirait pas ſi on voulait examiner les erreurs de ce genre qui fourmillent dans ce livre.

Ce qui eſt encore révoltant pour un lecteur un peu inſtruit, c'eſt que preſque partout les citations ſont fauſſes; il prend preſque toûjours ſon imagination pour ſa mémoire.

Il prétend que dans le teſtament attribué au

Cardinal de Richelieu, il eſt dit, (*c*) *que ſi dans le peuple il ſe trouve quelque malheureux honnête homme, il ne faut point s'en ſervir, tant il eſt vrai que la vertu n'eſt pas le reſſort du gouvernement monarchique.*

Le miſérable teſtament fauſſement attribué au Cardinal de Richelieu, dit préciſément tout le contraire. Voici ſes paroles au chap. IV. „ On „ peut dire hardiment que de deux perſonnes „ dont le mérite eſt égal, celle qui eſt la plus „ aiſée en ſes affaires eſt préférable à l'autre, „ étant certain qu'il faut qu'un pauvre Magiſ- „ trat ait l'ame d'une trempe bien forte, ſi elle „ ne ſe laiſſe quelquefois amollir par la conſidé- „ ration de ſes intérêts. Auſſi l'expérience nous „ apprend que les riches ſont moins ſujets à con- „ cuſſion que les autres, & que la pauvreté „ contraint un pauvre officier à être fort ſoigneux „ du revenu du ſac. "

Monteſquieu, il faut l'avouer, ne cite pas mieux les auteurs Grecs que les Français. Il leur fait ſouvent dire à tous, le contraire de ce qu'ils ont dit.

Il avance, en parlant de la condition des femmes dans les divers gouvernemens, ou plutôt en promettant d'en parler, que chez les Grecs, (*d*) *l'amour n'avait qu'une forme que l'on n'oſe dire.* Il n'héſite pas à prendre Plutarque même pour ſon garant: il fait dire à Plutarque, *que les femmes n'ont aucune part au véritable amour.*

(*c*) Livre III. chap. VI.
(*d*) Liv. VII. chap. X.

I. DIALOG. Il ne fait pas réflexion que Plutarque fait parler plusieurs interlocuteurs; il y a un Protogène qui déclame contre les femmes; mais Daphnéus prend leur parti; Plutarque décide pour Daphnéus; il fait un très bel éloge de l'amour céleste & de l'amour conjugal; il finit par rapporter plusieurs exemples de la fidélité & du courage des femmes. C'est même dans ce dialogue qu'on trouve l'histoire de Camma, & celle d'Eponime femme de Sabinus, dont les vertus ont servi de sujet à des piéces de théâtre.

Enfin, il est clair que Montesquieu dans l'*Esprit des loix*, a calomnié l'esprit de la Grèce, en prenant une objection que Plutarque réfute pour une loi que Plutarque recommande.

(e) *Les Cadis ont soutenu que le Grand-Seigneur n'est point obligé de tenir sa parole & son serment lorsqu'il borne par-là son autorité.*

Ricaut cité en cet endroit, dit seulement pag. 18. de l'édition d'Amsterdam de 1671. *Il y a même de ces gens-là, qui soutiennent que le Grand-Seigneur peut se dispenser des promesses qu'il a faites avec serment, quand pour les accomplir il faut donner des bornes à son autorité.*

Ce discours est bien vague. Le Sultan des Turcs ne peut promettre qu'à ses sujets, ou aux Puissances voisines. Si ce sont des promesses à ses sujets, il n'y a point de serment; si ce sont des traités de paix, il faut qu'il les tienne comme les autres Princes, ou qu'il fasse la

(e) Livre III. chap. IX.

guerre. L'Alcoran ne dit en aucun endroit qu'on peut violer son serment, & il dit en cent endroits qu'il faut le garder. Il se peut, que pour entreprendre une guerre injuste, comme elles le sont presque toutes, le grand Turc assemble un Conseil de conscience, comme ont fait plusieurs Princes Chrétiens, afin de faire le mal en conscience: il se peut, que quelques Docteurs Musulmans ayent imité les Docteurs Catholiques, qui ont dit, qu'il ne faut garder la foi ni aux infidéles, ni aux hérétiques; mais il reste à savoir si cette jurisprudence est celle des Turcs.

L'auteur de *l'Esprit des loix* donne cette prétendue décision des Cadis, comme une preuve du despotisme du Sultan: il semble que ce serait au contraire une preuve qu'il est soumis aux loix, puisqu'il serait obligé de consulter des Docteurs pour se mettre au dessus des loix. Nous sommes voisins des Turcs, nous ne les connaissons pas. Le Comte de Marsigli, qui a vécu si longtems au milieu d'eux, dit qu'aucun auteur n'a donné une véritable connaissance, ni de leur Empire, ni de leurs loix. Nous n'avons eu même aucune traduction tolérable de l'Alcoran avant celle que nous a donné l'Anglais Sale en 1734. Presque tout ce qu'on a dit de leur religion & de leur jurisprudence est faux; & les conclusions que l'on en tire tous les jours contre eux sont trop peu fondées On ne doit, dans l'examen des loix, citer que des loix reconnues.

I. DIALOG. (*f*) *Tout le bas commerce était infâme chez les Grecs.* Je ne ſais pas ce que Monteſquieu entend par bas commerce ; mais je ſais que dans Athènes tous les citoyens commerçaient, que Platon vendit de l'huile, & que le père du démagogue Démoſthène était marchand de fer. La plûpart des ouvriers étaient des étrangers ou des eſclaves : il nous eſt important de remarquer que le négoce n'était point incompatible avec les dignités dans les Républiques de la Grèce, excepté chez les Spartiates, qui n'avaient aucun commerce.

J'ai ouï ſouvent déplorer, dit-il, (*g*) *l'aveuglement du Conſeil de François I, qui rebuta Chriſtophe Colomb, qui lui propoſait les Indes.* Vous remarquerez que François I n'était pas né lorſque *Colomb* découvrit les iſles de l'Amérique.

Puiſqu'il s'agit ici de commerce, obſervons que l'auteur condamne une Ordonnance du Conſeil d'Eſpagne, qui défend d'employer l'or & l'argent en dorure. *Un Décret pareil*, dit-il, (*h*) *ferait ſemblable à celui que feraient les Etats de Hollande, s'ils défendaient la conſommation de la canelle.* Il ne ſonge pas, que les Eſpagnols n'ayant point de manufactures, auraient acheté les galons & les étoffes de l'étranger, & que les Hollandais ne pouvaient acheter la canelle. Ce qui était très

(*f*) Liv. IV. chap. VIII.

(*g*) Liv. IV. chap. XIX.

(*h*) Ibid.

raisonnable en Espagne, eût été très ridicule en Hollande. I. DIALOG.

(i) *Si un Roi donnait sa voix dans les jugemens criminels, il perdrait le plus bel attribut de sa souveraineté qui est celui de faire grace. Il serait insensé qu'il fît & défît ses jugemens. Il ne voudrait pas être en contradiction avec lui-même. Outre que cela confondrait toutes les idées, on ne saurait si un homme serait absous ou s'il recevrait sa grace.*

Tout cela est évidemment erroné. Qui empêcherait le Souverain de faire grace après avoir été lui-même au nombre des juges? comment est-on en contradiction avec soi-même en jugeant selon la loi & en pardonnant selon sa clémence? En quoi les idées seraient-elles confondues? comment pourrait-on ignorer que le Roi lui a publiquement fait grace après la condamnation?

Dans le procès fait au Duc d'Alençon, Pair de France, en 1457, le Parlement consulté par le Roi pour savoir s'il avait le droit d'assister au jugement du procès d'un Pair de France, répondit qu'il avait trouvé par ses registres que non-seulement les Rois de France avaient ce droit, mais qu'il était nécessaire qu'ils y assistassent en qualité de premiers Pairs.

Cet usage s'est conservé en Angleterre. Les Rois d'Angleterre déléguent à leur place dans ces occasions un grand Stuard qui les représente. L'Empereur peut assister au jugement d'un

(i) Liv. VI. chap. V.

I. DIALOG. Prince de l'Empire. Il eſt beaucoup mieux ſans doute qu'un Souverain n'aſſiſte point aux jugemens criminels. Les hommes ſont trop faibles & trop lâches ; l'haleine ſeule du Prince ferait trop pencher la balance.

(*k*) *Les Anglais pour favoriſer leur liberté, ont ôté toutes les puiſſances intermédiares qui formaient leur monarchie.*

Le contraire eſt d'une vérité reconnue. Ils ont fait de la Chambre des Communes une puiſſance intermédiaire qui balance celle des Pairs. Ils n'ont fait que ſapper la puiſſance eccléſiaſtique qui doit être une ſociété priante, édifiante, exhortante, & non pas puiſſante.

Le dépôt des loix ne peut être dans les mains de la Nobleſſe. L'ignorance naturelle à la Nobleſſe, ſon inattention, ſon mépris pour le gouvernement civil exigent qu'il y ait un autre corps chargé de ce dépôt.

Cependant le dépôt des loix de l'Empire eſt à la diète de Ratisbonne entre les mains des Princes. Ce dépôt eſt en Angleterre dans la Chambre haute ; en Suède dans le Sénat compoſé de Nobles ; & en dernier lieu l'Impératrice Catherine II, dans ſon nouveau Code, le meilleur de tous les Codes, remet ce dépôt au Sénat compoſé des Grands de l'Empire.

Ne faut-il pas diſtinguer entre les loix politiques & les loix de la juſtice diſtributive ? Les loix politiques ne doivent-elles pas avoir pour gardiens les principaux membres de l'Etat ? Les

(*k*) Liv. II. chap. IV.

loix du tien & du mien, l'ordonnance criminelle, n'ont beſoin que d'être bien faites & d'être imprimées; le dépôt en doit être chez les libraires. Les juges doivent s'y conformer, & quand elles ſont mauvaiſes, comme il arrive fort ſouvent, alors ils doivent faire des remontrances à la puiſſance ſuprême pour les faire changer.

Le même auteur prétend qu'au (*l*) Tonquin tous les Magiſtrats, & les principaux Officiers militaires ſont eunuques, & que chez les Lamas (*m*) la loi permet aux femmes d'avoir pluſieurs maris. Quand ces fables feraient vrayes, qu'en réſulterait-il? Nos Magiſtrats voudraient-ils être eunuques, & n'être qu'en quatriémes, ou en cinquiémes, auprès de Meſdames les Conſeillères?

Pourquoi perdre ſon tems à ſe tromper ſur les prétendues flottes de Salomon envoyées d'Eſiongaber en Afrique, & ſur les chimériques voyages depuis la mer rouge juſqu'à celle de Bayonne, & ſur les richeſſes encore plus chimériques de Sofala? Quel rapport entre toutes ces digreſſions erronées & l'*Eſprit des loix*?

Je m'attendais à voir, comment les Décrétales changèrent toute la juriſprudence de l'ancien code Romain, par quelles loix Charlemagne gouverna ſon Empire, & par quelle anarchie le gouvernement féodal le bouleverſa;

(*l*) Liv. XV. chap. XVIII.

(*m*) Liv. XVI. chap. V.

I. DIALOG. par quel art & par quelle audace Grégoire VII & ses successeurs écrasèrent les loix des Royaumes, & des grands fiefs sous l'anneau du pêcheur, & par quelles secousses on est parvenu à détruire la législation papale ; j'espérais voir l'origine des Bailliages qui rendirent la justice presque partout depuis les Othons, & celle des tribunaux appellés Parlemens ou Audiences, ou Banc du Roi, ou Echiquier ; je désirais de connaître l'histoire des loix sous lesquelles nos pères & leurs enfans ont vécu, les motifs qui les ont établies, négligées, détruites, renouvellées ; je n'ai malheureusement rencontré souvent que de l'esprit, des railleries, des imaginations & des erreurs.

Par quelle raison les Gaulois asservis & dépouillés par les Romains, continuèrent-ils à vivre sous les loix Romaines quand ils furent de nouveau subjugués & dépouillés par une horde de Francs ? Quelles furent bien précisément les loix & les usages de ces nouveaux brigands ?

Quels droits s'arrogèrent les Evêques Gaulois quand les Francs furent les maîtres ? N'eurent-ils pas quelquefois part à l'administration publique avant que le rebelle Pepin leur donnât place dans le Parlement de la nation ?

Y eut-il des fiefs héréditaires avant Charlemagne ? Une foule de questions pareilles se présente à l'esprit. Montesquieu n'en résout aucune.

Quel fut ce tribunal abominable institué par Charlemagne en Vestphalie, tribunal de sang appellé le conseil Veimique, tribunal plus horrible encor que l'Inquisition, tribunal composé de ju-

ges inconnus qui jugeait à mort ſur le ſimple rapport de ſes eſpions, & qui avait pour bourreau le plus jeune des Conſeillers de ce petit Sénat. Quoi! Monteſquieu me parle des loix de Bantam, & il ne connaît pas les loix de Charlemagne, & il le prend pour un bon légiſlateur.

Je cherchais un fil dans ce labyrinthe; le fil eſt caſſé preſque à chaque article; j'ai été trompé; j'ai trouvé l'eſprit de l'auteur qui en a beaucoup, & rarement l'eſprit des loix; il ſautille plus qu'il ne marche; il amuſe plus qu'il n'éclaire; il ſatyriſe quelquefois plus qu'il ne juge; & il fait ſouhaiter qu'un ſi beau génie eût toûjours plus cherché à inſtruire qu'à étonner.

Ce livre très défectueux, eſt plein de choſes admirables dont on a fait de déteſtables copies. Enfin des fanatiques l'ont inſulté par les endroits mêmes, qui méritent les remerciemens du genre humain

Malgré ſes défauts, cet ouvrage doit être toûjours cher aux hommes, parce que l'auteur a dit ſincérement ce qu'il penſe, au lieu que la plûpart des écrivains de ſon pays, à commencer par le grand Boſſuet, ont dit ſouvent ce qu'ils ne penſaient pas. Il a partout fait ſouvenir les hommes qu'ils ſont libres: il préſente à la nature humaine ſes titres qu'elle a perdus dans la plus grande partie de la terre; il combat la ſuperſtition, il inſpire la morale.

Je vous avouerai encor, combien je ſuis affligé, qu'un livre qui pouvait être ſi utile, ſoit fondé ſur une diſtinction chimérique. *La*

I. DIALOG. *vertu*, dit-il, *est le principe des Républiques, l'honneur l'est des Monarchies.* On n'a jamais assurément formé des Républiques par vertu. L'intérêt public s'est opposé à la domination d'un seul; l'esprit de proprieté, l'ambition de chaque particulier, ont été un frein à l'ambition, & à l'esprit de rapine. L'orgueil de chaque citoyen a veillé sur l'orgueil de son voisin. Personne n'a voulu être l'esclave de la fantaisie d'un autre. Voilà ce qui établit une République, & ce qui la conserve. Il est ridicule d'imaginer, qu'il faille plus de vertu à un Grison qu'à un Espagnol.

Que l'honneur soit le principe des seules Monarchies, ce n'est pas une idée moins chimérique; & il le fait bien voir lui-même sans y penser; *la nature de l'honneur*, dit-il au Chap. VII. du Liv. III. *est de demander des préférences, des distinctions. Il est donc par la chose même placé dans le gouvernement monarchique.*

Certainement par la chose même, on demandait dans la République Romaine, la Préture, le Consulat, l'ovation, le triomphe, ce sont là des préférences, des distinctions qui valent bien les titres qu'on achète souvent dans les Monarchies & dont le tarif est fixé. Il y a un autre fondement de son livre qui ne me paraît pas porter moins à faux; c'est la division des gouvernemens en républicain, en monarchique, & en despotique.

Il a plû à nos auteurs, (je ne sais trop pourquoi) d'appeller despotiques les Souverains de l'Asie, & de l'Afrique: on enten-

dait autrefois par despote un petit Prince d'Europe vassal du Turc, & vassal amovible, une espèce d'esclave couronné gouvernant d'autres esclaves. Ce mot despote, dans son origine avait signifié chez les Grecs maître de maison, père de famille. Nous donnons aujourd'hui libéralement ce titre à l'Empereur de Maroc, au grand Turc, au Pape, à l'Empereur de la Chine. Montesquieu au commencement du second livre définit ainsi le gouvernement despotique. *Un seul homme sans loi, & sans régle certaine, faisant tout par sa volonté & par son caprice.*

Or il est très faux qu'un tel gouvernement existe, & il me paraît très faux qu'il puisse exister. L'Alcoran & les commentaires approuvés sont les loix des Musulmans: tous les Monarques de cette religion jurent sur l'Alcoran d'observer ces loix. Les anciens corps de milice & les gens de loi ont des priviléges immenses: & quand les Sultans ont voulu violer ces priviléges, ils ont tous été étranglés, ou du moins solemnellement déposés.

Je n'ai jamais été à la Chine; mais j'ai vû plus de vingt personnes qui ont fait ce voyage, & je crois avoir lû tous les auteurs qui ont parlé de ce pays: je sais beaucoup plus certainement que Rollin ne savait l'histoire ancienne, je sais, dis-je, par le rapport unanime de nos Missionnaires de sectes différentes, que la Chine est gouvernée par les loix, & non par une volonté arbitraire. Je sais, qu'il y a dans Pékin six Tribunaux suprêmes, auxquels ressortissent

I. DIALOG. quarante-quatre autres Tribunaux. Je ſais, que les remontrances faites à l'Empereur par ces ſix Tribunaux ſuprêmes ont force de loi; je ſais, qu'on n'exécute pas à mort un porte-faix, un charbonnier aux extrêmités de l'Empire ſans avoir envoyé ſon procès à un Tribunal ſuprême de Pékin qui en rend compte à l'Empereur. Eſt-ce là un gouvernement arbitraire & tyrannique? L'Empereur y eſt plus révéré que le Pape ne l'eſt à Rome; mais, pour être reſpecté, faut-il régner ſans le frein des loix? une preuve que ce ſont les loix qui régnent à la Chine, c'eſt que le pays eſt plus peuplé que l'Europe entière; nous avons porté à la Chine notre ſainte Religion, & nous n'y avons pas réuſſi. Nous aurions pû prendre ſes loix en échange; mais nous ne ſavons peut-être pas faire un tel commerce.

Il eſt bien ſûr que l'Evêque de Rome eſt plus deſpotique que l'Empereur de la Chine; car il eſt infaillible, & l'Empereur Chinois ne l'eſt pas: cependant cet Evêque eſt encor aſſujetti à des loix.

Le Deſpotiſme n'eſt que l'abus de la Monarchie, une corruption d'un beau gouvernement. J'aimerais autant mettre les voleurs de grand chemin au rang des corps de l'Etat, que de placer les tyrans au rang des Rois.

A.

Vous ne me parlez pas de la vénalité des emplois de judicature, de ce beau trafic des loix que les Français ſeuls connaiſſent dans le

monde entier. Il faut que ces gens-là soient les plus grands commerçans de l'univers puisqu'ils vendent & achètent jusqu'au droit de juger les hommes ! Comment diable ! Si j'avais l'honneur d'être né Picard ou Champenois, & d'être le fils d'un traitant ou d'un fournisseur de vivres, je pourrais, moyennant douze ou quinze mille écus, devenir moi septiéme le maître absolu de la vie & de la fortune de mes concitoyens ! On m'appellerait Monsieur dans le protocole de mes collégues, & j'appellerais les plaideurs par leur nom tout court, fussent-ils des Châtillon & des Montmorenci, & je serais tuteur des Rois pour mon argent ! C'est un excellent marché. J'aurais de plus le plaisir de faire bruler tous les livres qui me déplairaient par celui que Jean-Jaques Rousseau veut faire beau-père du Dauphin. C'est un grand droit (*n*).

B.

Il est vrai que Montesquieu a la faiblesse de dire que la vénalité des charges (*o*) *est bonne dans une Monarchie.* Que voulez-vous ; il était Président à Mortier en province. Je n'ai jamais vû de mortier, mais je m'imagine que c'est un superbe ornement. Il est bien difficile à l'esprit le plus philosophique de ne pas payer son tribut à l'amour-propre. Si un épicier parlait de législation, il voudrait que tout le monde achetât de la canelle & de la muscade,

(*n*) Voyez *Emile* Tome IV. page 178.

(*o*) Liv. V. chap. XIX.

I.
DIALOG.

A.

Tout cela n'empêche pas qu'il n'y ait des morceaux excellens dans l'*Esprit des loix.* J'aime les gens qui pensent & qui me font penser. En quel rang mettez-vous ce livre?

B.

Dans le rang des ouvrages de génie qui font désirer la perfection. Il me paraît un édifice mal fondé, & construit irréguliérement, dans lequel il y a beaucoup de beaux appartemens vernis & dorés.

A.

Je passerais volontiers quelques heures dans ces appartemens; mais je ne puis demeurer un moment dans ceux de Grotius; ils sont trop mal tournés, & les meubles trop à l'antique: mais vous; comment trouvez-vous la maison que Hobbes a bâtie en Angleterre?

C.

Elle a tout-à-fait l'air d'une prison; car il n'y loge guères que des criminels & des esclaves. Il dit que l'homme est né ennemi de l'homme, que le fondement de la société est l'assemblage de tous contre tous; il prétend que l'autorité seule fait les loix, que *la vérité* (*p*) ne s'en mêle pas; il ne distingue point la Royauté de la

(*p*) Le mot de *vérité* est là employé assez mal à propos par Hobbes; il falait dire *justice.*

tyrannie. Chez lui la force fait tout : il y a bien quelque chose de vrai dans quelques-unes de ces idées ; mais ses erreurs m'ont si fort révolté, que je ne voudrais ni être citoyen de sa ville quand je lis son *De Cive*, ni être mangé par sa grosse bête de *Léviathan*.

B.

Vous ne paraissez, Messieurs, fort peu contens des livres que vous avez lûs, cependant vous en avez fait votre profit.

A.

Oui, nous prenons ce qui nous paraît bon depuis Aristote jusqu'à Locke, & nous nous moquons du reste.

C.

Je voudrais bien savoir, quel est le résultat de toutes vos lectures & de vos réflexions ?

A.

Très peu de chose.

B.

N'importe, essayons de nous rendre compte de ce peu que nous savons, sans verbiage, sans pédantisme, sans un sot asservissement aux tyrans des esprits, & au vulgaire tyrannisé, enfin avec toute la bonne foi de la raison.

SECOND ENTRETIEN.

Sur l'Ame.

C.

II. DIALOG.

COmmençons. Il eſt bon, avant de s'aſſurer de ce qui eſt juſte, honnête, convenable entre les ames humaines, de ſavoir d'où elles viennent, & où elles vont : on veut connaître à fond les gens à qui on a affaire.

B.

C'eſt bien dit; quoique cela n'importe guères. Quels que ſoit l'origine & le deſtin de l'ame, l'eſſentiel eſt, qu'elle ſoit juſte; mais, j'aime toûjours à traiter cette matière, qui plaiſait tant à Cicéron. Qu'en penſez-vous, Mr. A.? L'ame eſt immortelle?

A.

Mais Mr. C., la queſtion eſt un peu bruſque. Il me ſemble que pour ſavoir par ſoi-même ſi l'ame eſt immortelle, il faut d'abord être bien certain qu'elle exiſte : & c'eſt de quoi je n'ai aucune connaiſſance, ſinon par la foi qui tranche toutes les difficultés. Lucrèce diſait il y a dix-huit cent ans, *ignoratur enim quæ ſit natura animaï.* On ignore la nature de l'ame, il pouvait dire, on ignore ſon exiſtenee : j'ai lû deux ou trois cent diſſertations ſur ce grand

objet; elles ne m'ont jamais rien appris. Me voilà avec vous, comme St. Auguſtin avec St. Jérôme. Auguſtin lui dit tout net qu'il ne ſait rien de ce qui concerne l'ame. Cicéron, meilleur philoſophe qu'Auguſtin, avait dit ſouvent la même choſe avant lui, & beaucoup plus élégamment. Nos jeunes bacheliers en ſavent davantage ſans doute; mais moi, je n'en ſais rien; & à l'age de quatre-vingt ans je me trouve auſſi avancé que le premier jour.

C.

C'eſt que vous radotez. N'êtes-vous pas certain que les bêtes ont la vie, que les plantes ont la végétation, que l'air a ſa fluidité, que les vents ont leurs cours? Doutez-vous que vous ayez une vieille ame qui dirige votre vieux corps?

A.

C'eſt préciſément parce que je ne ſais rien de tout ce que vous m'alléguez, que j'ignore abſolument ſi j'ai une ame, quand je ne conſulte que ma faible raiſon. Je vois bien que l'air eſt agité; mais je ne vois point d'être réel dans l'air qui s'appelle cours du vent. Une roſe végète; mais il n'y a point un petit individu ſecret dans la roſe, qui ſoit la végétation: cela ſerait auſſi abſurde en philoſophie que de dire que l'odeur eſt dans la roſe. On a prononcé pourtant cette abſurdité pendant des ſiécles. La phyſique ignorante de toute l'antiquité diſait, l'odeur part des fleurs pour aller à

II. DIALOG. mon nez : les couleurs partent des objets pour venir à mes yeux : on faiſait une eſpèce d'exiſtence à part de l'odeur, de la ſaveur, de la vuë, de l'ouïe : on allait juſqu'à croire que la vie était quelque choſe, qui faiſait l'animal vivant. Le malheur de toute l'antiquité fut de transformer ainſi des paroles en être réels : on prétendait qu'une idée était un être ; il fallait conſulter les idées, les archetipes qui ſubſiſtaient je ne ſais où. Platon donna cours à ce jargon qu'on appella philoſophie. Ariſtote réduiſit cette chimère en méthode ; de la ces entités, ces quiddités, ces eccéités, & toutes les barbaries de l'école.

Quelques ſages s'apperçurent que tous ces êtres imaginaires ne ſont que des mots inventés pour ſoulager notre entendement ; que la vie de l'animal n'eſt autre choſe que l'animal vivant ; que ſes idées ſont l'animal penſant, que la végétation d'une plante n'eſt rien que la plante végétante ; que le mouvement d'une boule n'eſt que la boule changeant de place ; qu'en un mot, tout être métaphyſique n'eſt qu'une de nos conceptions. Il a fallu deux mille ans pour que ces ſages euſſent raiſon.

C.

Mais s'ils ont raiſon, ſi tous ces êtres métaphyſiques ne ſont que des paroles, votre ame qui paſſe pour un être métaphyſique, n'eſt donc rien ? nous n'avons donc réellement point d'ame ?

A.

A.

Je ne dis pas cela; je dis que je n'en ſais rien du tout par moi-même. Je crois ſeulement que Dieu nous accorde cinq ſens & la penſée, & il ſe pourrait bien faire que nous fuſſions dans Dieu comme diſent Aratus & St. Paul, & que nous viſſions les choſes en Dieu comme dit Mallebranche.

C.

A ce compte j'aurais donc des penſées ſans avoir une ame: cela ſerait fort plaiſant.

A.

Pas ſi plaiſant. Ne convenez-vous pas que les animaux ont du ſentiment?

B.

Aſſurément, & c'eſt renoncer au ſens commun que de n'en pas convenir.

A.

Croyez-vous qu'il y ait un petit être inconnu logé chez eux, que vous nommez ſenſibilité, mémoire, appétit, ou que vous appellez du nom vague & inexpliquable *ame*?

B

Non, ſans doute, aucun de nous n'en croit rien. Les bêtes ſentent parce que c'eſt leur nature, parce que cette nature leur a donné tous les organes du ſentiment; parce que l'auteur & le principe de toute la nature l'a déterminé ainſi pour jamais.

II. DIALOG.

A.

Eh bien, cet éternel principe a tellement arrangé les choſes, que, quand j'aurai une tête bien conſtituée, quand mon cervelet ne ſera ni trop humide, ni trop ſec, j'aurai des penſées: & je l'en remercie de tout mon cœur.

C.

Mais comment avez-vous des penſées dans la tête ?

A.

Je n'en ſais rien encor une fois. Un philoſophe a été perſécuté pour avoir dit, il y a quarante ans dans un tems où l'on n'oſait encor penſer dans ſa patrie. *La difficulté n'eſt pas de ſavoir ſeulement ſi la matière peut penſer; mais de ſavoir comment un être quel qu'il ſoit, peut avoir la penſée.* Je ſuis de l'avis de ce philoſophe, & je vous dirai en bravant les ſots perſécuteurs, que j'ignore abſolument tous les premiers principes des choſes.

B.

Vous êtes un grand ignorant, & nous auſſi.

A.

D'accord.

B.

Pourquoi donc raiſonnons-nous? Comment ſaurons-nous ce qui eſt juſte ou injuſte, ſi nous ne ſavons pas ſeulement ce que c'eſt qu'une ame?

A.

Il y a bien de la différence : nous ne connaiſſons rien du principe de la penſée ; mais nous connaiſſons très-bien notre intérêt. Il nous eſt ſenſible que notre intérêt eſt que nous ſoyons juſtes envers les autres, & que les autres le ſoient envers nous ; afin que tous puiſſent être ſur ce tas de bouë le moins malheureux que faire ſe pourra pendant le peu de tems qui nous eſt donné par l'Être des êtres pour végéter, ſentir & penſer.

TROISIÉME ENTRETIEN.

Si l'homme eſt né méchant & enfant du Diable.

B.

VOus êtes Anglais, Mr. A, vous nous direz bien franchement votre opinion ſur le juſte & l'injuſte, ſur le gouvernement, ſur la religion, la guerre, la paix, les loix, &c. &c. &c. &c.

A.

De tout mon cœur ; ce que je trouve de plus juſte, c'eſt *liberté* & *propriété*. Je ſuis fort aiſe de contribuer à donner à mon Roi un million ſterling par an pour ſa maiſon, pourvû que je jouïſſe de mon bien dans la mienne. Je veux que chacun ait ſa *prérogative* : je ne con-

III. DIALOG. nais de loix que celles qui me protégent; & je trouve notre gouvernement le meilleur de la terre, parce que chacun y fait ce qu'il a, ce qu'il doit, & ce qu'il peut. Tout eſt ſoumis à la loi, à commencer par la Royauté & par la Religion.

C.

Vous n'admettez donc pas de droit divin dans la ſociété?

A.

Tout eſt de droit divin ſi vous voulez, parce que Dieu a fait les hommes, & qu'il n'arrive rien ſans ſa volonté divine, & ſans l'enchaînement des loix éternelles, éternellement éxécutées; l'Archevêque de Canterbury, par exemple, n'eſt pas plus Archevêque de droit divin, que je ne ſuis né Membre du Parlement. Quand il plaira à Dieu de deſcendre ſur la terre pour donner un bénéfice de douze mille guinées de revenu à un prêtre, je dirai alors, que ſon bénéfice eſt de droit divin; mais juſques-là, je croirai ſon droit très humain.

B.

Ainſi, tout eſt convention chez les hommes; c'eſt Hobbes tout pur.

A.

Hobbes n'a été en cela que l'écho de tous les gens ſenſés. Tout eſt convention ou force.

C.

Il n'y a donc point de loi naturelle?

A.

Il y en a une ſans doute, c'eſt l'intérêt & la raiſon.

B.

L'homme eſt donc né en effet dans un état de guerre, puiſque notre intérêt combat preſque toûjours l'intérêt de nos voiſins, & que nous faiſons ſervir notre raiſon à ſoutenir cet intérêt qui nous anime.

A.

Si l'état naturel de l'homme était la guerre, tous les hommes s'égorgeraient: il y a longtems que nous ne ſerions plus, (Dieu merci.) Il nous ſerait arrivé ce qui arriva aux hommes nés des dents du ſerpent de Cadmus; ils ſe battirent & il n'en reſta pas un. L'homme étant né pour tuer ſon voiſin & pour en être tué, accomplirait néceſſairement ſa deſtinée comme les vautours accompliſſent la leur en mangeant mes pigeons, & les fouines en ſuçant le ſang de mes poules. On a vû des peuples qui n'ont jamais fait la guerre: on le dit des Bracmanes, on le dit de pluſieurs peuplades des iſles de l'Amérique, que les Chrétiens exterminèrent ne pouvant les convertir. Les primitifs que nous nommons Quakres commencent à compoſer dans la Penſilvanie une nation conſidérable, & ils ont toute guerre en horreur. La guerre n'eſt donc pas l'eſſence du genre humain.

III. DIALOG.

B.

Il faut pourtant que l'envie de nuire, le plaisir d'exterminer son prochain pour un leger intérêt, la plus horrible méchanceté & la plus noire perfidie, soient le caractère distinctif de notre espèce, au moins depuis le péché originel; car les doux théologiens assurent que dès ce moment-là le Diable s'empara de toute notre race. Or le Diable est notre maître, comme vous savez, & un très méchant maître; donc tous les hommes lui ressemblent.

A.

Que le Diable soit dans le corps des théologiens, je vous le passe; mais assurément il n'est pas dans le mien. Si l'espèce humaine était sous le gouvernement immédiat du Diable, comme on le dit, il est clair que tous les maris assommeraient leurs femmes, que les fils tueraient leurs pères, que les mères mangeraient leurs enfans, & que la première chose que ferait un enfant dès qu'il aurait des dents, serait de mordre sa mère, en cas que sa mère ne l'eût pas encor mis à la broche. Or comme rien de tout cela n'arrive, il est démontré qu'on se moque de nous, quand on nous dit que nous sommes sous la puissance du Diable, c'est le plus sot blasphême qu'on ait jamais prononcé.

C.

En y faisant attention, j'avoue que le gen-

re humain n'eſt pas tout-à-fait ſi méchant que certaines gens le crient, dans l'eſpérance de le gouverner; ils reſſemblent à ces chirurgiens qui ſuppoſent que toutes les Dames de la Cour ſont attaquées de cette maladie honteuſe qui produit beaucoup d'argent à ceux qui la traitent; il y a des maladies, ſans doute, mais tout l'univers n'eſt pas entre les mains da la Faculté. Il y a de grands crimes; mais ils ſont rares. Aucun Pape depuis plus de deux cent ans n'a reſſemblé au Pape Alexandre VI, aucun Roi de l'Europe n'a bien imité le Chriſtiern ſecond de Dannemarck, & le Louïs XI de France. On n'a vû qu'un ſeul Archevèque de Paris aller au Parlement avec un poignard dans ſa poche. La St. Barthelemi eſt bien horrible, quoi qu'en diſe l'Abbé de Caveïrac; mais enfin, quand on voit tout Paris occupé de la muſique de Rameau, ou de Zaïre, ou de l'Opéra comique, ou des tableaux expoſés au ſalon, ou de Ramponeau, ou du ſinge de Nicolé, on oublie que la moitié de la nation égorgea l'autre pour des argumens théologiques il y aura bientôt deux cent ans tout juſte: les ſupplices abominables des Jeanne Gray, des Marie Stuart, des Charles Ier ne ſe renouvellent pas chez vous tous les jours.

Ces horreurs épidémiques ſont comme ces grandes peſtes qui ravagent quelquefois la terre; après quoi, on laboure, on ſéme, on recueille, on boit, on danſe, on fait l'amour ſur les cendres des morts qu'on foule aux

III. DIALOG. pieds ; & comme l'a dit un homme qui a passé sa vie à sentir, à raisonner & à plaisanter, *si tout n'est pas bien, tout est passable.*

Il y a telle province comme la Touraine par exemple, où l'on n'a pas commis un grand crime depuis cent cinquante années. Venise a vû plus de quatre siécles s'écouler sans la moindre sédition dans son enceinte, sans une seule assemblée tumultueuse : il y a mille villages en Europe où il ne s'est pas commis un meurtre depuis que la mode de s'égorger pour la religion est un peu passée : les agriculteurs n'ont pas le tems de se dérober à leurs travaux ; leurs femmes, & leurs filles les aident, elles cousent, elles filent, elles paîtrissent, elles enfournent (non pas comme l'Archevêque la Caza *a*), tous ces bonnes gens sont trop occupés pour songer à mal. Après un travail agréable pour eux, parce qu'il leur est nécessaire, ils font un léger repas que l'appétit assaisonne, & cédent au besoin de dormir pour recommencer le lendemain. Je ne crains pour eux que les jours de fêtes si ridiculement consacrés à psalmodier d'une voix rauque & discordante, du latin qu'ils n'entendent point, & à perdre leur raison dans un cabaret, ce qu'ils n'entendent que trop. Encor une fois, si tout n'est pas bien, tout est passable.

(*a*) Voyez les Capitoli de Monsignor la Caza Archevêque de Bénévent, vous verrez comme il enfournait.

B.

Par quelle rage a-t-on donc pû imaginer qu'il existe un lutin doué d'une gueule béante, de quatre griffes de lion, & d'une queuë de serpent, qu'il est accompagné d'un milliard de farfadets bâtis comme lui, tous descendus du ciel, tous enfermés dans une fournaise souterraine; que Jésus-Christ descendit dans cette fournaise pour enchaîner tous ces animaux; que depuis ce tems-là ils sortent tous les jours de leur cachot, qu'ils nous tentent, qu'ils entrent dans notre corps & dans notre ame; qu'ils sont nos souverains absolus, & qu'ils nous inspirent toute leur perversité diabolique? De quelle source a pû venir une opinion aussi extravagante, un conte aussi absurde?

A.

De l'ignorance des Médecins.

B.

Je ne m'y attendais pas.

A.

Vous deviez pourtant vous y attendre. Vous savez assez qu'avant Hippocrate, & même depuis lui, les Médecins n'entendaient rien aux maladies: d'où venait l'épilepsie, le haut mal, par exemple? des Dieux malfaisans, des mauvais génies; aussi l'appellait-on le mal sacré. Les écrouëlles étaient dans le même cas. Ces maux étaient l'effet d'un miracle, il fallait un

III. DIALOG. miracle pour en guérir; on faisait des pélérinages; on se faisait toucher par les prêtres; cette superstition a fait le tour du monde; elle est encor en vogue parmi la canaille; dans un voyage à Paris je vis des épileptiques dans la sainte Chapelle & à St. Maur, pousser des hurlemens & faire des contorsions la nuit du jeudi saint au vendredi; & notre ex-Roi Jacques II, comme personne sacrée, s'imaginait guérir les écrouëlles envoyées par le malin. Toute maladie inconnuë était donc autrefois une possession du mauvais génie. Le mélancolique Oreste passa pour être possedé de Mégère, & on l'envoya voler une statuë pour obtenir sa guérison. Les Grecs, qui étaient un peuple très nouveau, tenaient cette superstition des Egyptiens: les prêtres & les prêtresses d'Isis allaient par le monde disant la bonne avanture, & délivraient pour de l'argent les sots qui étaient sous l'empire de Typhon. Ils faisaient leurs exorcismes avec des tambours de Basque & des castagnettes; le misérable peuple Juif nouvellement établi dans ses rochers entre la Phénicie, l'Egypte & la Syrie, prit toutes les superstitions de ses voisins: & dans l'excès de sa brutale ignorance il y ajouta des superstitions nouvelles. Lorsque cette petite horde fut esclave à Babilone, elle y apprit les noms du Diable, de Satan, Asmodée, Mammon, Belzébuth, tous serviteurs du mauvais principe Arimane. Et ce fut alors que les Juifs attribuèrent aux Diables les maladies & les morts subites. Leurs livres saints qu'ils composèrent depuis, quand ils eu-

rent l'alphabet caldéen, parlent quelquefois des Diables. III. DIALOG.

Vous voyez que quand l'Ange Raphaël descend exprès de l'empirée pour faire payer une somme d'argent par le Juif Gabel au Juif Tobie, il mène le petit Tobie chez Raguel, dont la fille avait déjà épousé sept maris, à qui le Diable Asmodée avait tordu le cou. La doctrine du Diable prit une grande faveur chez les Juifs ; ils admirent une quantité prodigieuse de Diables dans un enfer, dont les loix du Pentateuque n'avaient jamais dit un seul mot : presque tous leurs malades furent possédés du Diable. Ils eurent, au lieu de médecins, des exorcistes en titre d'office, qui chassaient les esprits malins avec la racine nommée *Barath*, des prières & des contorsions.

Les méchans passèrent pour possédés encor plus que les malades. Les débauchés, les pervers sont toûjours appellés enfans de Bélial dans les écrits juifs.

Les Chrétiens qui ne furent pendant cent ans que demi-Juifs, adoptèrent les possessions du Démon & se vantèrent de chasser le Diable. Ce fou de Tertullien pousse la manie jusqu'à dire que tout Chrétien contraint avec le signe de la croix, Junon, Minerve, Cérès, Diane, à confesser qu'elles sont des diablesses. La légende rapporte qu'un âne chassait les Diables de Senlis en traçant une croix sur le sable avec son sabot par le commandement de St. Rieule.

Peu-à-peu l'opinion s'établit que tous les

III. DIALOG. hommes naiſſent endiablés & damnés, étrange idée ſans doute, idée exécrable, outrage affreux à la Divinité d'imaginer qu'elle forme continuellement des êtres ſenſibles & raiſonnables uniquement pour être tourmentés à jamais par d'autres éternellement plongés eux-mêmes dans les ſupplices. Si le bourreau qui en un jour arracha le cœur dans Carlile à dix-huit partiſans du Prince Charles-Edouard avait été chargé d'établir un dogme, voilà celui qu'il aurait choiſi ; encore aurait-il fallu qu'il eût été yvre de brandevin : car eût-il eu à la fois l'ame d'un bourreau & d'un théologien, il n'aurait jamais pû inventer de ſang-froid un ſyſtême où tant de milliers d'enfans à la mammelle ſont livrés à des bourreaux éternels.

B.

J'ai peur que le Diable ne vous reproche d'être un mauvais fils qui renie ſon père. Vos diſcours bretons paraîtront aux bons Catholiques Romains une preuve que le Diable vous poſſède & que vous ne voulez pas en convenir ; mais je ſerais curieux de ſavoir comment cette idée, qu'un être infiniment bon fait tous les jours des milliers d'hommes pour les damner, a pû entrer dans les cervelles.

A.

Par une équivoque, comme la puiſſance Papiſtique eſt fondée ſur un jeu de mots, *tu es Pierre, & ſur cette pierre j'établirai mon Egliſe.*

Voici l'équivoque qui damne tous les petits enfans. Dieu défend à Eve & à son mari de manger de l'arbre de la science qu'il avait planté dans son jardin ; il leur dit, *le jour que vous en mangerez, vous mourrez de mort.* Ils en mangèrent & n'en moururent point. Au contraire Adam vécut encor neuf cent trente ans. Il faut donc entendre une autre mort ; c'est la mort de l'ame, la damnation. Mais il n'est point dit qu'Adam soit damné ; ce sont donc ses enfans qui le seront ; & comment cela ? C'est que Dieu condamne le serpent, qui avait séduit Eve à marcher sur le ventre, (car auparavant, vous voyez bien qu'il marchait sur ses pieds.) Et la race d'Adam est condamnée à être morduë au talon par le serpent. Or le serpent, c'est visiblement le Diable, & le talon qu'il mord, c'est notre ame. *L'homme écrasera la tête des serpens tant qu'il pourra* ; il est clair qu'il faut entendre par là le Messie qui a triomphé du Diable.

Mais, comment a-t-il écrasé la tête du vieux serpent ? en lui livrant tous les enfans qui ne sont pas batisés. C'est là le mystère. Et comment les enfans sont-ils damnés, parce que leur premier père & leur première mère avaient mangé du fruit de leur jardin ? C'est encor là le mystère.

C.

Je vous arrête là. N'est-ce pas pour Caïn que nous sommes damnés & non pas pour Adam ? Car nous avons la mine de descendre de Caïn, si je ne me trompe ; attendu qu'Abel mourut sans

III. DIALOG. être marié; & il me paraît qu'il eſt plus raiſonnable d'être damné pour un fratricide que pour une pomme.

A.

Ce ne peut être pour Caïn; car il eſt dit que Dieu le protégea, & lui mit un ſigne, de peur qu'on ne le battît ou qu'on ne le tuât; il eſt dit même qu'il fonda une ville dans le tems qu'il était encor preſque ſeul ſur la terre avec ſon père & ſa mère, ſa ſœur dont il fit ſa femme, & avec un fils nommé Enoc. J'ai vû même un des plus ennuyeux livres intitulé *la ſcience du Gouvernement*, par un Sénéchal de Forcalquier nommé Réal qui fait dériver les loix, de la ville bâtie par notre père Caïn.

Mais quoiqu'il en ſoit, il eſt indubitable que les Juifs n'avaient jamais entendu parler du péché originel, ni de la damnation éternelle des petits enfans morts ſans être circoncis. Les Sadducéens qui ne croyaient pas l'immortalité de l'ame, & les Phariſiens qui croyaient la métempſycoſe, ne pouvaient pas admettre la damnation éternelle, quelque pente qu'ayent les fanatiques à croire les contradictoires.

Jéſus fut circoncis à huit jours, & batiſé étant adulte ſelon la coutume de pluſieurs Juifs qui regardaient le batême comme une purification des ſouillures de l'ame; c'était un ancien uſage des peuples de l'Indus & du Gange, à qui les Bracmanes avaient fait accroire que l'eau lave les péchés comme les vêtemens.

Jésus en un mot circoncis & batisé, ne parle dans aucun Evangile du péché originel. Aucun Apôtre ne dit que les petits enfans non batisés seront brulés à tout jamais pour la pomme d'Adam. Aucun des premiers Pères de l'Eglise n'avança cette cruelle chimère : & vous savez d'ailleurs, qu'Adam, Eve, Abel & Caïn n'ont jamais été connus que du petit peuple Juif.

B.

Qui a donc dit cela nettement le premier ?

A.

C'est l'Africain Augustin, homme d'ailleurs respectable, mais qui tord quelques passages de St. Paul, pour en inférer dans ses lettres à Evode, & à Jérôme, que Dieu précipite du sein de leurs mères dans les enfers, les enfans qui périssent dans leurs premiers jours. Lisez surtout le second livre de la revuë de ses ouvrages, Chap. XLV. *La foi Catholique enseigne que tous les hommes naissent si coupables, que les enfans mêmes sont certainement damnés quand ils meurent sans avoir été régénérés en Jésus.*

Il est vrai que la nature soulevée dans le cœur de ce rhéteur, le force à frémir de cette sentence barbare : cependant il la prononce ; il ne se rétracte point, lui, qui changea si souvent d'opinion. L'Eglise faisait valoir ce systême terrible pour rendre son batême plus nécessaire. Les Communions Réformées détestent aujourd'hui ce systême. La plûpart des théo-

III. DIALOG. logiens n'osent plus l'admettre; cependant, ils continuent à reconnaître que nos enfans appartiennent à l'enfer. Cela est si vrai que le prêtre en batisant ces petites créatures leur demande si elles renoncent au Diable; & le parrain, qui répond pour elles, est assez bon pour dire oui.

C.

Je suis content de tout ce que vous avez dit; je pense que la nature de l'homme n'est pas tout-à-fait diabolique. Mais pourquoi dit-on que l'homme est toûjours porté au mal?

A.

Il est porté à son bien être, lequel n'est un mal que quand il opprime ses frères. Dieu lui a donné l'amour-propre qui lui est utile, la bienveillance qui est utile à son prochain, la colère qui est dangereuse, la compassion qui la désarme; la simpatie avec plusieurs de ses compagnons, l'antipatie envers d'autres; beaucoup de besoins & beaucoup d'industrie, l'instinct, la raison & les passions, voilà l'homme. Quand vous serez des Dieux, essayez de faire un homme sur un meilleur modèle.

QUA-

QUATRIÉME ENTRETIEN.

De la loi naturelle, & de la curiosité.

B.

NOus sommes bien convaincus que l'homme n'est point un être absolument détestable; mais venons au fait; qu'appellez-vous juste & injuste? IV. DIALOG.

A.

Ce qui parait tel à l'univers entier.

C.

L'univers est composé de bien des têtes. On dit qu'à Lacédémone on applaudissait aux larcins, pour lesquels on condamnait aux mines dans Athènes.

A.

Abus de mots. Il ne pouvait se commettre de larcin à Sparte, lorsque tout y était commun. Ce que vous appellez vol, était la punition de l'avarice.

B.

Il était défendu d'épouser sa sœur à Rome. Il était permis chez les Egyptiens, les Athéniens & même chez les Juifs, d'épouser sa sœur de père: car malgré le Lévitique, la jeune Thamar dit à son frère Ammon, Mon frère ne

IV. DIALOG. ne faites pas de sottises ; mais demandez-moi en mariage à mon père, il ne vous refusera pas.

A.

Loix de convention que tout cela, usages arbitraires, modes qui passent. L'essentiel demeure toûjours. Montrez-moi un pays où il soit honnête de me ravir le fruit de mon travail, de violer sa promesse, de mentir pour nuire, de calomnier, d'assassiner, d'empoisonner, d'être ingrat envers son bienfaicteur, de battre son père & sa mère quand ils vous présentent à manger.

B.

Voici ce que j'ai lû dans une déclamation qui a été connue en son tems ; j'ai transcrit ce morceau qui me parait singulier.

„ Le premier, qui ayant enclos un terrain „ s'avisa de dire, ceci est à moi, & trouva „ des gens assez simples pour le croire, fut „ le vrai fondateur de la société civile. Que „ de crimes, de guerres, de meurtres, que „ de misères & d'horreurs n'eût point épargné „ au genre humain celui, qui arrachant les „ pieux, ou comblant le fossé, eût crié à ses „ semblables ; Gardez-vous d'écouter cet impos- „ teur ; vous êtes perdus, si vous oubliez que „ les fruits sont à tous, & que la terre n'est à „ personne.

C.

Il faut que ce soit quelque voleur de grand

chemin bel esprit, qui ait écrit cette impertinence.

A.

Je soupçonne seulement que c'est un gueux fort paresseux; car au lieu d'aller gâter le terrain d'un voisin sage & industrieux, il n'avait qu'à l'imiter; & chaque père de famille ayant suivi cet exemple, voilà bientôt un très joli village tout formé. L'auteur de ce passage me parait un animal bien insociable.

B.

Vous croyez donc qu'en outrageant & en volant le bon homme qui a entouré d'une haye vive son jardin & son poulailler, il a manqué aux premiers devoirs de la loi naturelle?

A.

Oui, oui encor une fois, il y a une loi naturelle, & elle ne consiste ni à faire le mal d'autrui, ni à s'en réjouïr.

C.

Il y a des gens pourtant qui disent, que rien n'est plus naturel que de faire du mal. Beaucoup d'enfans s'amusent à plumer leurs moineaux, & il n'y a guères d'hommes faits qui ne courent avec un secret plaisir sur le rivage de la mer pour jouïr du spectacle d'un vaisseau battu par les vents, qui s'entr'ouvre & qui s'engloutit par degrés dans les flots, tandis que les passagers lèvent les mains au ciel, & tombent dans

IV. DIALOG. l'abîme de l'eau avec leurs femmes qui tiennent leurs enfans dans leurs bras. Lucrèce en donne la raison.

Quibus ipse malis careas quia cernere suave est.

On voit avec plaisir les maux qu'on ne sent pas.

A.

Lucrèce ne sait ce qu'il dit; & il y est fort sujet malgré ses belles descriptions. On court à un tel spectacle par curiosité. La curiosité est un sentiment naturel à l'homme, mais il n'y a pas un des spectateurs qui ne fit les derniers efforts s'il le pouvait, pour sauver ceux qui se noient.

Quand les petits garçons & les petites filles déplument leurs moineaux, c'est purement par esprit de curiosité, comme lorsqu'elles mettent en piéces les jupes de leurs poupées. C'est cette passion seule qui conduit tant de monde aux exécutions publiques. *Etrange empressement de voir des misérables!* a dit l'auteur d'une tragédie.

Je me souviens, qu'étant à Paris lorsqu'on fit souffrir à Damiens une mort des plus recherchées & des plus affreuses qu'on puisse imaginer, toutes les fenêtres qui donnaient sur la place furent louées chérement par les Dames; aucune d'elles assurément ne faisait la réflexion consolante qu'on ne la tenaillerait point aux mammelles, qu'on ne verserait point du plomb fondu & de la poix résine bouillante dans ses

playes, & que quatre chevaux ne tireraient point ſes membres diſloqués & ſanglans. Un des bourreaux jugea plus ſainement que Lucrèce; car lorſqu'un des Académiciens de Paris voulut entrer dans l'enceinte pour examiner la choſe de plus près, & qu'il fut repouſſé par les archers, *laiſſez entrer*, *Monſieur*, dit-il, *c'eſt un amateur*. C'eſt-à-dire, c'eſt un curieux; ce n'eſt pas par méchanceté qu'il vient ici, ce n'eſt pas par un retour ſur ſoi-même, pour gouter le plaiſir de n'être pas écartelé: c'eſt uniquement par curioſité comme on va voir des expériences de phyſique.

B.

Soit; je conçois que l'homme n'aime & ne fait le mal que pour ſon avantage; mais tant de gens ſont portés à ſe procurer leur avantage par le malheur d'autrui, la vengeance eſt une paſſion ſi violente, il y en a des exemples ſi funeſtes; l'ambition plus fatale encore a inondé la terre de tant de ſang, que lorſque je m'en retrace l'horrible tableau, je ſuis tenté de me rétracter, & d'avouer que l'homme eſt très diabolique. J'ai beau avoir dans mon cœur la notion du juſte & de l'injuſte. Un Attila que St. Léon courtiſe, un Phocas que St. Grégoire flatte avec la plus lâche baſſeſſe, un Alexandre VI ſouillé de tant d'inceſtes, de tant d'homicides, de tant d'empoiſonnemens, avec lequel le faible Louis XII qu'on appelle *bon*, fait la plus indigne & la plus étroite alliance, un Cromwell dons le Cardinal Mazarin recherche la pro-

IV. DIALOG. tection; & pour qui il chasse de France les héritiers de Charles I, cousins germains de Louis XIV. &c. &c. &c. Cent exemples pareils dérangent mes idées, & je ne sais plus où j'en suis.

A.

Eh bien, les orages empêchent-ils que nous ne jouïssions aujourd'hui d'un beau soleil? le tremblement qui a détruit la moitié de la ville de Lisbonne, empêche-t-il que vous n'ayez fait très commodément le voyage de Madrid à Rome sur la terre affermie? Si Attila fut un brigand & le Cardinal Mazarin un fripon, n'y a-t-il pas des Princes & des Ministres honnêtes gens? & l'idée de la justice ne subsiste-t-elle pas toûjours? C'est sur elle que sont fondées toutes les loix; les Grecs les appellaient *filles du Ciel*; cela ne veut dire que filles de la nature.

C.

N'importe, je suis prêt de me rétracter aussi; car je vois qu'on n'a fait des loix que parce que les hommes sont méchans. Si les chevaux étaient toûjours dociles, on ne leur aurait jamais mis de frein. Mais sans perdre notre tems à fouiller dans la nature de l'homme, & à comparer les prétendus sauvages aux prétendus civilisés, voyons quel est le mords qui convient le mieux à notre bouche.

A.

Je vous avertis que je ne saurais souffrir

qu'on me bride ſans me conſulter ; que je veux me brider moi-même, & donner ma voix pour ſavoir au moins qui me montera ſur le dos. IV. DIALOG.

C.

Nous ſommes à-peu-près de la même écurie.

CINQUIÉME ENTRETIEN.

Des manières de perdre & de garder ſa liberté, & de la Théocratie.

B.

MOnſieur A, vous me paraiſſez un Anglais très profond ; comment imaginez-vous que ſe ſoient établis tous ces gouvernemens dont on a peine à retenir les noms, monarchique, deſpotique, tyrannique, oligarchique, ariſtocratique, démocratique, anarchique, théocratique, diabolique, & les autres qui ſont mêlés de tous les précédens ?

C.

Oui ; chacun fait ſon roman, parce que nous n'avons point d'hiſtoire véritable. Dites-nous, Monſieur A, quel eſt votre roman ?

A.

Puiſque vous le voulez, je m'en vais donc perdre mon tems à vous parler, & vous le vôtre à m'écouter.

V. DIALOG. J'imagine d'abord, que deux petites peuplades voisines, composées chacune d'environ une centaine de familles, sont séparées par un ruisseau, & cultivent un assez bon terrain : car si elles se sont fixées en cet endroit, c'est que la terre y est fertile.

Comme chaque individu a reçu également de la nature deux bras, deux jambes & une tête, il me parait impossible que les habitans de ce petit canton n'ayent pas d'abord été tous égaux. Et comme ces deux peuplades sont séparées par un ruisseau, il me parait encor impossible qu'elles n'ayent pas été ennemies ; car il y aura eu nécessairement quelque différence dans leur manière de prononcer les mêmes mots. Les habitans du midi du ruisseau se seront sûrement moqués de ceux qui sont au nord ; & cela ne se pardonne point. Il y aura eu une grande émulation entre les deux villages ; quelque fille, quelque femme aura été enlevée. Les jeunes gens se seront battus à coups de poings, de gaules & de pierres à plusieurs reprises. Les choses étant égales jusques-là de part & d'autre, celui qui passe pour le plus fort & le plus habile du village du nord, dit à ses compagnons, Si vous voulez me suivre & faire ce que je vous dirai, je vous rendrai les maîtres du village du midi. Il parle avec tant d'assurance qu'il obtient leurs suffrages. Il leur fait prendre de meilleures armes que n'en a la peuplade opposée. Vous ne vous êtes battus jusqu'à présent qu'en plein jour, leur dit-il, il faut attaquer vos ennemis pendant qu'ils

dorment. Cette idée parait d'un grand génie à la fourmillière du ſeptentrion ; elle attaque la fourmilliere méridionale dans la nuit, tue quelques habitans dormeurs, en eſtropie pluſieurs (comme firent noblement Ulyſſe & Reſus,) enlève les filles & le reſte du bétail, après quoi, la bourgade victorieuſe ſe querelle néceſſairement pour le partage des dépouilles. Il eſt naturel qu'ils s'en rapportent au chef qu'ils ont choiſi pour cette expédition héroïque. Le voilà donc établi Capitaine & Juge. L'invention de ſurprendre, de voler & de tuer ſes voiſins a imprimé la terreur dans le Midi, & le reſpect dans le Nord.

Ce nouveau chef, paſſe dans le pays pour un grand-homme ; on s'accoutume à lui obéir, & lui encor plus à commander. Je crois que ce pourrait bien être là l'origine de la monarchie.

C.

Il eſt vrai que le grand art de ſurprendre, tuer & voler eſt un héroïſme de la plus haute antiquité. Je ne trouve point de ſtratagême de guerre dans Frontin comparable à celui des enfans de Jacob, qui venaient en effet du Nord, & qui ſurprirent, tuèrent & volèrent les Sichemites qui demeuraient au Midi. C'eſt un rare exemple de ſaine politique & de ſublime valeur. Car le fils du Roi de Sichem étant éperduement amoureux de Dina fille du patriarche Jacob, laquelle ayant ſix ans tout au plus, était déja nubile ; & les deux amans ayant

V. DIALOG. couché ensemble, les enfans de Jacob proposèrent au Roi de Sichem, au Prince son fils & à tous les Sichemites de se faire circoncire pour ne faire ensemble qu'un seul peuple; & si-tôt que les Sichemites s'étant coupés le prépuce se furent mis au lit, deux patriarches, Siméon & Lévi, surprirent eux seuls tous les Sichemites & les tuèrent, & les dix autres patriarches les volèrent. Cela ne cadre pas pourtant avec votre systême: car c'étaient les surpris, les tués & les volés qui avaient un Roi, & les assassins & les voleurs n'en avaient pas encore.

A.

Apparemment que les Sichemites avaient fait autrefois quelque belle action pareille, & qu'à la longue leur chef était devenu Monarque. Je conçois qu'il y eut des voleurs qui eurent des chefs, & d'autres voleurs qui n'en eurent point. Les Arabes du désert, par exemple, furent presque toûjours des voleurs républicains; mais les Persans, les Mèdes furent des voleurs monarchiques. Sans discuter avec vous les prépuces de Sichem & les voleries des Arabes, j'ai dans la tête, que la guerre offensive a fait les premiers Rois, & que la guerre défensive a fait les premières Républiques.

Un chef de brigands tel que Déjoces, (s'il a existé,) ou Cosrou nommé Cyrus, ou Romulus assassin de son frère, ou Clovis autre assassin, Genseric, Attila se font Rois: les peuples qui demeurent dans des cavernes, dans des isles,

dans des marais, dans des gorges de montagnes, dans des rochers, conservent leur liberté, comme les Suisses, les Grisons, les Vénitiens, les Génois. On vit autrefois les Tyriens, les Carthaginois & les Rhodiens conserver la leur, tant qu'on ne put aborder chez eux par mer. Les Grecs furent longtems libres dans un pays hérissé de montagnes; les Romains dans leurs sept collines reprirent leur liberté dès qu'ils se purent, & l'ôtèrent ensuite à plusieurs peuples en les surprenant, en les tuant & en les volant, comme nous l'avons déja dit. Et enfin la terre appartint partout au plus fort & au plus habile.

A mesure que les esprits se sont rafinés, on a traité les gouvernemens comme les étoffes dans lesquelles on a varié les fonds, les desseins & les couleurs. Ainsi la monarchie d'Espagne est aussi différente de celle d'Angleterre que le climat. Celle de Pologne ne ressemble en rien à celle d'Angleterre. La République de Venise est le contraire de celle de Hollande.

C.

Tout cela est palpable; mais parmi tant de formes de gouvernement, est-il bien vrai qu'il y ait jamais eu une Théocratie?

A.

Cela est si vrai que la Théocratie est encor partout, & que du Japon à Rome on vous montre des loix émanées de Dieu même.

V. DIALOG.

B.

Mais ces loix font toutes différentes, toutes fe combattent. La raifon humaine, peut très bien ne pas comprendre que Dieu foit defcendu fur la terre pour ordonner le pour & le contre; pour commander aux Egyptiens & aux Juifs, de ne jamais manger de cochon après s'être coupé le prépuce, & pour nous laiffer à nous des prépuces & du porc frais. Il n'a pû défendre l'anguille & le liévre en Paleftine, en permettant le liévre en Angleterre, & en ordonnant l'anguille aux Papiftes les jours maigres. J'avoue que je tremble d'examiner. Je crains de trouver là des contradictions.

A.

Bon, les médecins n'ordonnent-ils pas des remèdes contraires dans les mêmes maladies ? L'un vous ordonne le bain froid, l'autre le bain chaud; celui-ci vous faigne, celui-là vous purge, cet autre vous tue. Un nouveau venu empoifonne votre fils, & devient l'oracle de votre petit-fils.

C.

Cela eft curieux. J'aurais bien voulu voir, en exceptant Moïfe & les autres véritablement infpirés, le premier impudent qui ofa faire parler Dieu.

A.

Je penfe qu'il était un compofé de fanatifme & de fourberie. La fraude feule ne fuffirait pas, elle fafcine & le fanatifme fubjugue. Il eft vraifemblable, comme dit un de mes amis, que ce

métier commença par les rêves. Un homme V.
d'une imagination allumée voit en ſonge ſon DIALOG.
père & ſa mère mourir, ils ſont tous deux vieux & malades, ils meurent, le rêve eſt accompli, le voilà perſuadé qu'un Dieu lui a parlé en ſonge. Pour peu qu'il ſoit audacieux & fripon, (deux choſes très communes,) il ſe met à prédire au nom de ce Dieu. Il voit, que dans une guerre ſes compatriotes ſont ſix contre un, il leur prédit la victoire à condition qu'il aura la dixme du butin.

Le métier eſt bon, mon charlatan forme des élèves qui ont tous le même intérêt que lui. Leur autorité augmente par leur nombre. Dieu leur révèle que les meilleurs morceaux des moutons & des bœufs, les volailles les plus graſſes, la mère goute du vin leur appartiennent.

The prieſts eat roaſt beef, and the people ſtare.

Le Roi du pays fait d'abord un marché avec eux pour être mieux obéi par le peuple; mais bientôt le Monarque eſt la dupe du marché: les charlatans ſe ſervent du pouvoir que le Monarque leur a laiſſé prendre ſur la canaille pour l'aſſervir lui-même. Le Monarque regimbe, le prêtre le dépoſſède au nom de Dieu. Samuël détrône Saül, Grégoire VII détrône l'Empereur Henri IV & le prive de la ſépulture. Ce ſyſtême diabolico-théocratique dure juſqu'à-ce qu'il ſe trouve des Princes aſſez bien élevés, & qui ayent aſſez d'eſprit & de courage pour rogner les ongles aux Samuëls & aux Grégoires. Telle eſt, ce me ſemble, l'hiſtoire du genre humain.

B.

Il n'eſt pas beſoin d'avoir lû pour juger que les choſes ont dû ſe paſſer ainſi. Il n'y a qu'à voir la populace imbécille d'une ville de province dans laquelle il y a deux couvens de moines, quelques Magiſtrats éclairés & un Commandant qui a du bon ſens. Le peuple eſt toûjours prêt à s'attrouper autour des Cordeliers & des Capucins. Le Commandant veut les contenir. Le Magiſtrat fâché contre le Commandant, rend un arrêt qui ménage un peu l'inſolence des moines & la crédulité du peuple. L'Evêque eſt encor plus fâché que le Magiſtrat ſe ſoit mêlé d'une affaire divine. Et les moines reſtent puiſſans juſqu'à-ce qu'une révolution les aboliſſe.

Hominum mores tibi noſſe volenti
Sufficit una domus.

SIXIÉME ENTRETIEN.

Des trois gouvernemens, & de mille erreurs anciennes.

B.

ALlons au fait. Je vous avouerai que je m'accommoderais aſſez d'un gouvernement démocratique. Je trouve que ce philoſophe avait tort, qui diſait à un partiſan d'un gouverne-

ment populaire, *Commence par l'essayer dans ta maison, tu t'en repentiras bien vite.* Avec sa permission, une maison & une ville sont deux choses fort différentes. Ma maison est à moi, mes enfans sont à moi; mes domestiques quand je les paye sont à moi; mais de quel droit mes concitoyens m'appartiendraient-ils? tous ceux qui ont des possessions dans le même territoire, ont droit également au maintien de l'ordre dans ce territoire. J'aime à voir des hommes libres faire eux-mêmes les loix sous lesquelles ils vivent, comme ils ont fait leurs habitations. C'est un plaisir pour moi, que mon maçon, mon charpentier, mon forgeron qui m'ont aidé à bâtir mon logement, mon voisin l'agriculteur, & mon ami le manufacturier s'élèvent tous au dessus de leur métier, & connaissent mieux l'intérêt public que le plus insolent Chiaoux de Turquie. Aucun laboureur, aucun artisan dans une démocratie n'a la vexation & le mépris à redouter; aucun n'est dans le cas de ce chapelier qui présentait sa requête à un Duc & Pair pour être payé de ses fournitures : est-ce que vous n'avez rien reçu, mon ami, sur votre partie? Je vous demande pardon, Monseigneur, j'ai reçu un souflet de Monseigneur votre Intendant.

Il est bien doux de n'être point exposé à être traîné dans un cachot pour n'avoir pû payer à un homme qu'on ne connait pas, un impôt dont on ignore la valeur & la cause, & jusqu'à l'existence.

VI. DIALOG. Etre libre, n'avoir que des égaux, eſt la vraie vie, la vie naturelle de l'homme; toute autre eſt un indigne artifice, une comédie mauvaiſe, où l'un joue le perſonnage de maître, l'autre d'eſclave, celui-là, de paraſite, & cet autre d'entremeteur. Vous m'avouerez que les hommes ne peuvent être deſcendus de l'état naturel que par lâcheté & par bêtiſe.

C.

Cela eſt clair: perſonne ne peut avoir perdu ſa liberté que pour n'avoir pas ſû la défendre. Il y a eu deux manières de la perdre; c'eſt, quand les ſots ont été trompés par des fripons, ou quand les faibles ont été ſubjugués par les forts. On parle de je ne ſais quels vaincus, à qui je ne ſais quels vainqueurs firent crever un œil, il y a des peuples à qui on a crevé les deux yeux comme aux vieilles roſſes à qui on fait tourner la meule. Je veux garder mes yeux; je m'imagine qu'on en créve un dans l'Etat ariſtocratique, & deux dans l'Etat monarchique.

A.

Vous parlez comme un citoyen de la Nord-Hollande, & je vous le pardonne.

C.

Pour moi, je n'aime que l'ariſtocratie; le peuple n'eſt pas digne de gouverner. Je ne ſaurais ſouffrir que mon perruquier ſoit légiſlateur. J'aimerais mieux ne porter jamais de

de perruque; il n'y a que ceux qui ont reçu une très bonne éducation, qui ſoient faits pour conduire ceux qui n'en ont reçû aucune. Le gouvernement de Veniſe eſt le meilleur; cette ariſtocratie eſt le plus ancien Etat de l'Europe. Je mets après lui le gouvernement d'Allemagne. Faites-moi Noble Vénitien ou Comte de l'Empire; je vous déclare que je ne peux vivre joyeuſement que dans l'une ou dans l'autre de ces deux conditions.

A.

Vous êtes un Seigneur riche, Monſieur C, & j'approuve fort votre façon de penſer. Je vois que vous feriez pour le gouvernement des Turcs ſi vous étiez Empereur de Conſtantinople. Pour moi, quoique je ne ſois que membre du Parlement de la Grande-Bretagne, je regarde ma conſtitution comme la meilleure de toutes; & je citerai pour mon garant un témoignage qui n'eſt pas récuſable, c'eſt celui d'un Français, qui, dans un poëme conſacré aux vérités & non aux vaines fictions, parle ainſi de notre gouvernement.

Aux murs de Veſtminſter on voit paraître enſemble
Trois pouvoirs étonnés du nœud qui les raſſemble,
Les Députés du peuple, & les Grands & le Roi,
Diviſés d'intérêt, réunis par la loi.
Tous trois membres ſacrés de ce corps invincible,
Dangereux à lui-même, à ſes voiſins terrible.

VI. DIALOG.

C.

Dangereux à lui-même ! Vous avez donc de très grand abus chez vous ?

A.

Sans doute, comme il en fut chez les Romains, chez les Athéniens, & comme il y en aura toûjours chez les hommes. Le comble de la perfection humaine, est d'être puissant & heureux avec des abus énormes ; & c'est à quoi nous sommes parvenus. Il est dangereux de trop manger ; mais je veux que ma table soit bien garnie.

B.

Voulez-vous que nous ayons le plaisir d'examiner à fond tous les gouvernemens de la terre depuis l'Empereur Chinois Hiao, & depuis la horde Hébraïque jusqu'aux dernières dessensions de Raguse & de Genève ?

A.

Dieu m'en préserve ! je n'ai que faire de fouiller dans les archives des étrangers pour régler mes comptes. Assez de gens qui n'ont pû gouverner une servante & un valet, se sont mêlés de régir l'Univers avec leur plume. Ne voudriez-vous pas que nous perdissions notre tems à lire ensemble le livre de Bossuet Evêque de Meaux, intitulé *la Politique de l'Ecriture Sainte ?* Plaisante politique que celle d'un malheureux peuple, qui fut sanguinaire sans être guerrier, usurier sans être commerçant, bri-

gand ſans pouvoir conſerver ſes rapines, preſque toûjours eſclave & preſque toûjours révolté, vendu au marché par Titus & par Adrien, comme on vend l'animal que ces Juifs appellaient immonde, & qui était plus utile qu'eux. J'abandonne au déclamateur Boſſuet la politique des roitelets de Juda & de Samarie, qui ne connurent que l'aſſaſſinat; à commencer par leur David, lequel ayant fait le métier de brigand pour être Roi, aſſaſſina Urie dès qu'il fut le maître; & ce ſage Salomon qui commença par aſſaſſiner Adonias ſon propre frère au pied de l'autel. Je ſuis las de cet abſurde pédantiſme qui conſacre l'hiſtoire d'un tel peuple à l'inſtruction de la jeuneſſe.

Je ne ſuis pas moins las de tous les livres dans leſquels on nous répéte les fables d'Hérodote & de ſes ſemblables ſur les anciennes Monarchies de l'Aſie, & ſur les Républiques qui ont diſparu.

Qu'ils nous rediſent qu'une Didon, ſœur prétendue de Pigmalion, (qui ne ſont point des noms phéniciens) s'enfuit de Phénicie pour acheter en Afrique autant de terrain qu'en pourrait contenir un cuir de bœuf, & que le coupant en lanières, elle entoura de ces lanières un territoire immenſe où elle fonda Carthage: que ces hiſtoriens romanciers parlent apres tant d'autres, & que tant d'autres nous parlent apres eux des oracles d'Apollon accomplis, & de l'anneau de Gigès & des oreilles de Smerdis, & du cheval de Darius qui fit ſon maître Roi de Perſe; qu'on s'étende ſur les loix de Carondas, qu'on

VI. DIALOG.

C.

Dangereux à lui-même! Vous avez
très grand abus chez vous?

A.

Sans doute, comme il en fut che
mains, chez les Athéniens, & com
aura toûjours chez les hommes. Le
la perfection humaine, est d'être puiss
reux avec des abus énormes; & c
nous sommes parvenus. Il est dange
manger; mais je veux que ma ta
garnie.

B.

Voulez-vous que nous ayons
miner à fond tous les gouverne
depuis l'Empereur Chinois Hi
horde Hébraïque jusqu'aux der
de Raguse & de Genève?

A.

Dieu m'en préserve!
fouiller dans les archives
gler mes comptes. Asse
gouverner une servan
mêlés de régir l'Univ
voudriez-vous pas
tenir à lire ensem

TRETIEN.

mieux que l'Europe

ur me ſoutenir que
us valez mieux que
ns, que vos com-
rs dans une encein-
l'emportent ſur le
boufons qui jouent
édies, ſont-ils ſupé-
phocle ? vos orateurs
& Démoſthène? & en-
ux policée que l'ancien-

A.

vaut dix mille fois mieux
, & il en eſt de même du

B.

je vous prie la Grèce, qui
Turc, & la malheureuſe partie
béit au Pape.

A.

te auſſi; mais ſongez que Paris
un dixiéme moins grand que Lon-

VII. DIALOG.

grand ſans pouvoir conſerver ſes ...
que toûjours eſclave & preſque ...
volté, vendu au marché par ...
Adrien, comme on vend l'animal qu'ils
appellaient immonde, & qui était ...
qu'eux. J'abandonne au déclamateur ...
la politique des roitelets de Juda & ...
rie, qui ne connurent que l'aſſaſſinat ...
mencer par leur David, lequel ...
métier de brigand pour être Roi, ...
dès qu'il fut le maître; & ce ...
qui commença par aſſaſſiner Adonias ...
pre frère au pied de l'autel. Je ...
abſurde pédantiſme qui conſacre ...
tel peuple à l'inſtruction de la ...

Je ne ſuis pas moins las de ...
dans leſquels on nous répète ...
dote & de ſes ſemblables ſur ...
narchies de l'Aſie, & ſur les ...
ont diſparu.

Qu'ils nous rediſent ...
tendue de Pigmalion, (...
phéniciens) s'enfuit de ...
Afrique autant de ...
tenir un cuir de ...
lanières, elle ...
ze immenſe ...
hiſtorien ...
tres, & ...
des ...

VI. DIALOG.

nous répéte que la petite ville de Sibaris mit trois cent mille hommes en campagne contre la petite ville de Crotone qui ne put armer que cent mille hommes ; il faut mettre toutes ces histoires avec la louve de Romulus & de Remus, le cheval de Troye, & la baleine de Jonas.

Laissons donc là toute la prétendue histoire ancienne : & à l'égard de la moderne, que chacun cherche à s'instruire par les fautes de son pays, & par celles de ses voisins, la leçon sera longue ; mais aussi, voyons toutes les belles institutions par lesquelles les nations modernes se signalent, cette leçon sera longue encore.

B.

Et que nous apprendra-t-elle ?

A.

Que plus les loix de convention se rapprochent de la loi naturelle, & plus la vie est supportable.

C.

Voyons donc.

SEPTIÉME ENTRETIEN.

Que l'Europe moderne vaut mieux que l'Europe ancienne.

C.

SEriez-vous aſſez hardi, pour me ſoutenir que vous autres Anglais, vous valez mieux que les Athéniens & les Romains, que vos combats de coqs ou de gladiateurs dans une enceinte de planches pourries, l'emportent ſur le coliſée? les ſavetiers & les boufons qui jouent leurs rôles dans vos tragédies, ſont-ils ſupérieurs aux héros de Sophocle? vos orateurs font-ils oublier Ciceron & Démoſthène? & enfin, Londres eſt-elle mieux policée que l'ancienne Rome? VII. DIALOG.

A.

Non; mais Londres vaut dix mille fois mieux qu'elle ne valait alors, & il en eſt de même du reſte de l'Europe.

B.

Ah! exceptez-en je vous prie la Grèce, qui obéït au Grand Turc, & la malheureuſe partie de l'Italie qui obéït au Pape.

A.

Je les excepte auſſi; mais ſongez que Paris qui n'eſt que d'un dixiéme moins grand que Lon-

VII. DIALOG.

dres, n'était alors qu'une petite cité barbare. Amſterdam n'était qu'un marais, Madrid un déſert; & de la rive droite du Rhin juſqu'au golfe de Bothnie, tout était ſauvage, les habitans de ces climats vivaient comme les Tartares ont toûjours vécu dans l'ignorance, dans la diſette, dans la barbarie.

Comptez-vous pour peu de choſe qu'il y ait aujourd'hui des philoſophes ſur le trône à Berlin, en Suède, en Dannemarck, en Pologne, en Ruſſie, & que les découvertes de notre grand Newton ſoient devenues le catéchiſme de la Nobleſſe de Moſcou & de Peterſbourg?

C.

Vous m'avouerez qu'il n'en eſt pas de même ſur les bords du Danube, & du Manſanarès; la lumière eſt venue du Nord; car vous êtes gens du Nord par rapport à moi qui ſuis né ſous le quarante-cinquiéme degré; mais toutes ces nouveautés font-elles qu'on ſoit plus heureux dans tous ces pays-là, qu'on ne l'était quand Céſar deſcendit dans votre iſle, où il vous trouva à moitié nuds?

A.

Je le crois fermement; de bonnes maiſons, de bons vêtemens, de la bonne chère, avec de bonnes loix & de la liberté, valent mieux que la diſette, l'anarchie & l'eſclavage. Ceux qui ſont mécontens de Londres n'ont qu'à s'en aller aux Orcades, ils y vivront comme nous vivions à Londres du tems de Céſar; ils man-

geront du pain d'avoine, & s'égorgeront à coups de couteau pour un poiſſon ſeché au ſoleil, & pour une cabane de paille. La vie ſauvage a ſes charmes, ceux qui la prêchent n'ont qu'à donner l'exemple.

B.

Mais au moins ils vivraient ſous la loi naturelle. La pure nature n'a jamais connu ni débats de Parlement, ni prérogatives de la Couronne, ni compagnie des Indes, ni l'impôt de trois shellings par livre ſur ſon champ & ſur ſon pré, & d'un shelling par fenêtre. Vous pourriez bien avoir corrompu la nature; elle n'eſt point altérée dans les iſles Orcades & chez les Topinambous.

A.

Et ſi je vous diſais que ce ſont les ſauvages qui corrompent la nature, & que c'eſt nous qui la ſuivons.

C.

Vous m'étonnez, quoi! c'eſt ſuivre la nature que de ſacrer un Archevêque de Cantorbéri? d'appeller un Allemand, tranſplanté chez vous, Votre Majeſté? de ne pouvoir épouſer qu'une ſeule femme? & de payer plus du quart de votre revenu tous les ans? ſans compter bien d'autres tranſgreſſions contre la nature dont je ne parle pas.

A.

Je vais pourtant vous le prouver, ou je me trompe fort. N'eſt-il pas vrai que l'inſtinct &

VII. DIALOG. le jugement ces deux fils aînés de la nature; nous enſeignent à chercher en tout notre bien-être, & à procurer celui des autres, quand leur bien-être fait le nôtre évidemment? N'eſt-il pas vrai que ſi deux vieux Cardinaux ſe rencontraient à jeun & mourans de faim ſous un prunier, ils s'aideraient tous deux machinalement à monter ſur l'arbre pour cueillir des prunes, & que deux petits coquins de la forêt noire ou des Chicachas en feraient autant?

B.

Eh bien, qu'en voulez-vous conclure?

A.

Ce que ces deux Cardinaux & les deux Mangageats en concluront, que dans *tous* les cas pareils il faut s'entr'aider. Ceux qui fourniront le plus de ſecours à la ſociété, ſeront donc ceux qui ſuivront la nature de plus près. Ceux qui inventeront les arts, (ce qui eſt un grand don de Dieu) ceux qui propoſeront des loix, ce qui eſt infiniment plus aiſé, ſeront donc ceux qui auront le mieux obéi à la loi naturelle; donc plus les arts ſeront cultivés, & les propriétés plus aſſurées, plus la loi naturelle aura été en effet obſervée. Donc, lorſque nous convenons de payer trois shellings en commun par livre ſterling, pour jouïr plus ſurement de dix-ſept autres shellings; quand nous convenons de choiſir un Allemand pour être, ſous le nom de Roi, le conſervateur de notre

liberté, l'arbitre entre les Lords & les Communes, le chef de la République, quand nous n'époufons qu'une feule femme par œconomie, & pour avoir la paix dans la maifon, quand nous tolérons (parce que nous fommes riches,) qu'un Archevêque de Cantorbéri ait douze mille piéces de revenu pour foulager les pauvres, pour prêcher la vertu s'il fait prêcher, pour entretenir la paix dans le Clergé, &c. &c. Nous faifons plus que de perfectionner la loi naturelle, nous allons au-delà du but; mais le fauvage ifolé & brute (s'il y a de tels animaux fur la terre, ce dont je doute fort) que fait-il du matin au foir, que de pervertir la loi naturelle en étant inutile à lui-même, & à tous les hommes?

Une abeille qui ne ferait ni miel ni cire, une hirondelle qui ne ferait pas fon nid, une poule qui ne pondrait jamais, corrompraient leur loi naturelle qui eft leur inftinct.. Les hommes infociables corrompent l'inftinct de la nature humaine.

C.

Ainfi, l'homme déguifé fous la laine des moutons, ou fous l'excrément des vers-à-foye, inventant la poudre à canon pour fe détruire, & allant chercher la vérole à deux mille lieuës de chez lui, c'eft là l'homme naturel; & le Brafilien tout nud eft l'homme artificiel?

VII. DIALOG.

A.

Non; mais le Brasilien est un animal qui n'a pas encor atteint le complément de son espèce. C'est un oiseau qui n'a ses plumes que fort tard, une chenille enfermée dans sa fève, qui ne sera papillon que dans quelques siécles. Il aura peut-être un jour des Newtons & des Lockes, & alors il aura rempli toute l'étendue de la carrière humaine; supposé que les organes du Brasilien soient assez forts & assez souples pour arriver à ce terme; car tout dépend des organes. Mais que m'importe après tout, le caractère d'un Brasilien & les sentimens d'un Topinambou? Je ne suis ni l'un ni l'autre, je veux être heureux chez moi à ma façon. Il faut examiner l'état où l'on est, & non l'état où l'on ne peut être.

HUITIÉME ENTRETIEN.

Des Serfs de corps.

B.

IL me paraît que l'Europe est aujourd'hui comme une grande foire. On y trouve tout ce qu'on croit nécessaire à la vie; il y a des corps-de-garde pour veiller à la sureté des magazins, des fripons qui gagnent aux trois dez l'argent que perdent les dupes; des fainéans qui de-

mandent l'aumône, & des marionettes dans le préau.

VIII. DIALOG.

A.

Tout cela eſt de convention comme vous voyez; & ces conventions de la foire ſont fondées ſur les beſoins de l'homme, ſur ſa nature, ſur le développement de ſon intelligence, ſur la cauſe première qui pouſſe le reſſort des cauſes ſecondes. Je ſuis perſuadé qu'il en eſt ainſi dans une république de fourmis; nous les voyons toûjours agir ſans bien démêler ce qu'elles font; elles ont l'air de courir au hazard, elles jugent peut-être ainſi de nous; elles tiennent leur foire comme nous la nôtre. Pour moi, je ne ſuis pas abſolument mécontent de ma boutique.

C.

Parmi les conventions qui me déplaiſent de cette grande foire du monde, il y en a deux ſurtout qui me mettent en colère; c'eſt qu'on y vende des eſclaves, & qu'il y ait des charlatans dont on paye l'orviétan beaucoup trop cher. Monteſquieu m'a fort réjouï dans ſon chapitre des Nègres. Il eſt bien comique, il triomphe en s'égayant ſur notre injuſtice.

A.

Nous n'avons pas à la vérité le droit naturel d'aller garotter un citoyen d'Angola pour le mener travailler à coups de nerf de bœuf à nos ſucreries de la Barbade, comme nous avons

VIII. DIALOG. le droit naturel de mener à la chaſſe le chien que nous avons nourri. Mais nous avons le droit de convention. Pourquoi ce nègre ſe vend-il? ou pourquoi ſe laiſſe-t-il vendre? je l'ai acheté, il m'appartient; quel tort lui fais-je? Il travaille comme un cheval, je le nourris mal, je l'habille de même, il eſt battu quand il déſobéït; y a-t-il là de quoi tant s'étonner? traitons nous mieux nos ſoldats? N'ont-ils par perdu abſolument leur liberté comme ce nègre? La ſeule différence entre le nègre & le guerrier, c'eſt que le guerrier coûte bien moins. Un beau nègre revient à préſent à cinq cent écus au moins, & un beau ſoldat en coûte à peine cinquante. Ni l'un ni l'autre ne peut quitter le lieu où il eſt confiné, l'un & l'autre ſont battus pour la moindre faute. Le ſalaire eſt à-peu-près le même; & le nègre a ſur le ſoldat l'avantage de ne point riſquer ſa vie, & de la paſſer avec ſa négreſſe & ſes négrillons.

B.

Quoi! vous croyez donc qu'un homme peut vendre ſa liberté qui n'a point de prix?

A.

Tout a ſon tarif: tant pis pour lui, s'il me vend à bon marché quelque choſe de ſi précieux. Dites qu'il eſt un imbécille; mais ne dites pas que je ſuis un coquin.

Il me ſemble que Grotius (Liv. II. chap. V.)

approuve fort l'esclavage ; il trouve même la condition d'un esclave beaucoup plus avantageuse que celle d'un homme de journée qui n'est pas toûjours sûr d'avoir du pain. VIII. DIALOG.

Mais Montesquieu regarde la servitude comme une espèce de péché contre nature. Voilà un Hollandais citoyen libre qui veut des esclaves, & un Français qui n'en veut point, il ne croit pas même au droit de la guerre.

A.

Et quel autre droit peut-il donc y avoir dans la guerre que celui du plus fort ? Je suppose que je me trouve en Amérique engagé dans une action contre des Espagnols. Un Espagnol m'a blessé, je suis prêt à le tuer ; il me dit, Brave Anglais ne me tue pas, & je te servirai. J'accepte la proposition, je lui fais ce plaisir, je le nourris d'ail & d'oignons ; il me lit les soirs Don Quichotte à mon coucher, quel mal y a-t-il à cela s'il vous plait ? Si je me rends à un Espagnol aux mêmes conditions, quel reproche ai-je à lui faire ? Il n'y a dans un marché que ce qu'on y met, comme dit l'Empereur Justinien.

Montesquieu n'avoue-t-il pas lui-même qu'il y a des peuples d'Europe chez lesquels il est fort commun de se vendre, comme par exemple les Russes ?

B.

Il est vrai qu'il le dit (*a*), & qu'il cite

(*a*) Liv. XV. chap. VI.

VIII. DIALOG. le Capitaine Jean Perri dans l'état présent de la Russie ; mais il cite à son ordinaire. Jean Perri dit précisément le contraire. (*b*) Voici ses propres mots, *Le Czar a ordonné que personne ne se dirait à l'avenir son esclave, son Golup ; mais seulement Raab qui signifie sujet. Il est vrai que ce peuple n'en tire aucun avantage réel, car il est encor aujourd'hui esclave.*

En effet, tous les cultivateurs, tous les habitans des terres appartenantes aux Boyards ou aux Prêtres sont esclaves. Si l'Impératrice de Russie commence à créer des hommes libres, elle rendra par-là son nom immortel.

Au reste, à la honte de l'humanité, les agriculteurs, les artisans, les bourgeois qui ne sont pas citoyens des grandes villes sont encor esclaves, serfs de glèbe, en Pologne, en Bohême, en Hongrie, en plusieurs provinces de l'Allemagne, dans la moitié de la Franche-Comté, dans le quart de la Bourgogne ; & ce qu'il y a de contradictoire, c'est qu'ils sont esclaves des prêtres. Il y a tel Evêque qui n'a guères que des serfs de glèbe de main-morte dans son territoire. Telle est l'humanité, telle est la charité chrétienne. Quant aux esclaves faits pendant la guerre, on ne voit chez les Religieux Chevaliers de Malthe que des esclaves de Turquie ou des côtes d'Afrique enchaînés aux rames de leurs galères chrétiennes.

A.

Par ma foi si des Evêques, & des Re-

(*b*) Pag. 228.

ligieux ont des esclaves, je veux en avoir aussi.

B.

Il serait mieux que personne n'en eût.

C.

La chose arrivera infailliblement quand la paix perpétuelle de l'Abbé de St. Pierre sera signée par le Grand Turc & par toutes les Puissances, & qu'on aura bâti la ville d'Arbitrage auprès du trou qu'on voulait percer jusqu'au centre de la terre, pour savoir bien précisément comment il faut se conduire sur sa surface.

NEUVIÉME ENTRETIEN.

Des Esprits serfs.

B.

SI vous admettez l'esclavage du corps, vous ne permettez pas du moins l'esclavage des esprits?

A.

Entendons-nous, s'il vous plait. Je n'admets point l'esclavage du corps parmi les principes de la société. Je dis seulement qu'il vaut mieux pour un vaincu être esclave que d'être tué, en cas qu'il aime plus la vie que la liberté.

IX. DIALOG. Je dis que le nègre qui ſe vend eſt un fou, & que le père nègre qui vend ſon négrillon eſt un barbare ; mais que je ſuis un homme fort ſenſé d'acheter ce nègre & de le faire travailler à ma ſucrerie. Mon intérêt eſt qu'il ſe porte bien, afin qu'il travaille. Je ſerai humain envers lui, & je n'exige pas de lui plus de reconnaiſſance que de mon cheval, à qui je ſuis obligé de donner de l'avoine ſi je veux qu'il me ſerve. Je ſuis avec mon cheval à-peu-près comme Dieu avec l'homme. Si Dieu a fait l'homme pour vivre quelques minutes dans l'écurie de la terre, il fallait bien qu'il lui procurât de la nourriture ; car il ſerait abſurde qu'il lui eût fait préſent de la faim & d'un eſtomac, & qu'il eût oublié de le nourrir.

C.

Et ſi votre eſclave vous eſt inutile ?

A.

Je lui donnerai ſa liberté ſans contredit, dût-il s'aller faire moine.

B.

Mais l'eſclavage de l'eſprit, comment le trouvez-vous ?

A.

Qu'appellez-vous eſclavage de l'eſprit ?

B.

J'entends cet uſage où l'on eſt, de plier l'eſprit

prit de nos enfans comme les femmes Caraïbes paîtrissent la tête des leurs; d'apprendre d'abord à leur bouche à balbutier des sottises dont nous nous moquons nous-mêmes; de leur faire croire ces sottises, dès qu'ils peuvent commencer à croire; de prendre ainsi tous les soins possibles pour rendre une nation idiote, pusillanime, & barbare; d'instituer enfin des loix qui empêchent ses hommes d'écrire, de parler, & même de penser, comme Arnolphe veut dans la comédie qu'il n'y ait dans sa maison d'écritoire que pour lui, & faire d'Agnès une imbécille afin de jouïr d'elle.

A.

S'il y avait de pareilles loix en Angleterre, ou je ferais une belle conspiration pour les abolir, ou je fuirais pour jamais de mon isle après y avoir mis le feu.

C.

Cependant il est bon que tout le monde ne dise pas ce qu'il pense. On ne doit insulter ni par écrit, ni dans ses discours, les puissances & les loix à l'abri desquelles on jouït de sa fortune, de sa liberté, & de toutes les douceurs de la vie.

A.

Non sans doute; & il faut punir le séditieux téméraire; mais parce que les hommes peuvent abuser de l'écriture faut-il leur en interdire l'usage? J'aimerais autant qu'on vous rendît muet pour vous empêcher de faire de mauvais argu-

IX. DIALOG. mens. On vole dans les ruës, faut-il pour cela défendre d'y marcher? on dit des sottises & des injures, faut-il défendre de parler? chacun peut écrire chez nous ce qu'il pense à ses risques & à ses périls; c'est la seule manière de parler à sa nation. Si elle trouve que vous avez parlé ridiculement, elle vous sifle; si séditieusement, elle vous punit; si sagement & noblement, elle vous aime, & vous récompense. La liberté de parler aux hommes avec la plume est établie en Angleterre comme en Pologne; elle l'est dans les Provinces-Unies; elle l'est enfin dans la Suède qui nous imite: elle doit l'être dans la Suisse, sans quoi la Suisse n'est pas digne d'être libre. Point de liberté chez les hommes sans celle d'expliquer sa pensée.

C.

Et si vous étiez né dans Rome moderne?

A.

J'aurais dressé un autel à Ciceron & à Tacite, gens de Rome l'ancienne. Je serais monté sur cet autel; & le chapeau de Brutus sur la tête & son poignard à la main, j'aurais rappellé le peuple aux droits naturels qu'il a perdus. J'aurais rétabli le Tribunat, comme fit Nicolas Rienzi.

C.

Et vous auriez fini comme lui?

A.

Peut-être; mais je ne puis vous exprimer

l'horreur que m'inspira l'esclavage des Romains dans mon dernier voyage ; je frémissais en voyant des Récollets au Capitole. Quatre de mes compatriotes ont frété un vaisseau pour aller dessiner les inutiles ruines de Palmire & de Balbec ; j'ai été tenté cent fois d'en armer une douzaine à mes fraix pour aller changer en ruines les repaires des Inquisiteurs dans les pays où l'homme est asservi par ces monstres. Mon héros est l'Amiral Black. Envoyé par Cromwell pour signer un traité avec Jean de Bragance Roi de Portugal, ce Prince s'excusa de conclure, parce que le grand Inquisiteur ne voulait pas souffrir qu'on traitât avec des hérétiques. Laissez-moi faire, lui dit Black, il viendra signer le traité sur mon bord. Le palais de ce moine était sur le Tage vis-à-vis notre flotte. L'Amiral lui lache une bordée à boulets rouges ; l'Inquisiteur vient lui demander pardon & signe le traité à genoux. L'Amiral ne fit en cela que la moitié de ce qu'il devait faire ; il aurait dû défendre à tous les Inquisiteurs, de tyranniser les ames & de bruler les corps ; comme les Persans, & ensuite les Grecs & les Romains défendirent aux Africains de sacrifier des victimes humaines.

B.

Vous parlez toujours en véritable Anglais.

A.

En homme ; & comme tous les hommes parleraient s'ils osaient. Voulez-vous que je vous

IX. DIALOG. dise quel est le plus grand défaut du genre humain ?

C.

Vous me ferez plaisir ; j'aime à connaître mon espèce.

A.

Ce défaut est d'être sot & poltron.

C.

Cependant toutes les nations montrent du courage à la guerre.

A.

Oui, comme les chevaux qui tremblent au premier son du tambour, & qui avancent fiérement quand ils sont disciplinés par cent coups de tambour & cent coups de fouët.

DIXIÉME ENTRETIEN.

Sur la Religion.

C.

PUisque vous croyez que le partage du brave homme est d'expliquer librement ses pensées, vous voulez donc qu'on puisse tout imprimer sur le Gouvernement & sur la Religion ?

A.

Qui garde le silence sur ces deux objets, qui

n'ose regarder fixement ces deux pôles de la vie humaine, n'est qu'un lâche. Si nous n'avions pas sû écrire, nous aurions été opprimés par Jacques second & par son Chancelier Jeffreys; & Milord de Kenterbury nous ferait donner le fouët à la porte de sa cathédrale. Notre plume fut la première arme contre la tyrannie, & notre épée la seconde.

C.

Quoi! écrire contre la religion de son pays!

B.

Eh vous n'y pensez pas, Mr. C, si les premiers Chrétiens n'avaient pas eu la liberté d'écrire contre la religion de l'Empire Romain, ils n'auraient jamais établi la leur; ils firent l'Evangile de Marie, celui de Jacques, celui de l'enfance, celui des Hébreux, de Barnabé, de Luc, de Jean, de Matthieu, de Marc, ils en écrivirent cinquante-quatre. Ils firent les lettres de Jésus à un roitelet d'Edesse, celles de Pilate à Tibère, de Paul à Sénèque, & les prophéties des Sibylles en acrostiches, & le Symbole des douze Apôtres, & le Testament des douze Patriarches, & le livre d'Enoch, & cinq ou six Apocalypses, & de fausses constitutions apostoliques, &c. &c. Que n'écrivirent ils point? Pourquoi voulez-vous nous ôter la liberté qu'ils ont euë?

C.

Dieu me préserve de proscrire cette liberté précieuse: mais j'y veux du ménagement com-

X. DIALOG. me dans la converſation des honnêtes gens ; chacun y dit ſon avis, mais perſonne n'inſulte la compagnie.

A.

Je ne demande pas auſſi qu'on inſulte la ſociété ; mais qu'on l'éclaire. Si la religion du pays eſt divine, (car c'eſt de quoi chaque nation ſe pique) cent mille volumes lancés contre elle, ne lui feront pas plus de mal que cent mille pelottes de neige n'ébranleront des murailles d'airain ; les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle, comme vous ſavez ; comment des caractères noirs tracés ſur du papier blanc pourraient-ils la détruire ?

Mais ſi des fanatiques, ou des fripons, ou des gens qui poſſédent ces deux qualités à la fois, viennent à corrompre une religion pure & ſimple, ſi par hazard des Mages & des Bonzes ajoutent des cérémonies ridicules à des loix ſacrées, des myſtères impertinens à la morale divine des Zoroaſtre & des Confutzée, le genre humain ne doit-il pas des graces à ceux qui nettoyeraient le temple de Dieu des ordures que ces malheureux y auront amaſſées ?

B.

Vous me paraiſſez bien ſavant ; quels ſont donc ces préceptes de Zoroaſtre & de Confutzée ?

A.

Confutzée ne dit point *ne fais pas aux hommes ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît.*

Il dit, *fais ce que tu veux qu'on te fasse, oublie les injures & ne te souviens que des bienfaits.* Il fait un devoir de l'amitié & de l'humilité.

Je ne citerai qu'une seule loi de Zoroastre qui comprend ce que la morale a de plus épuré, & qui est justement le contraire du fameux probabilisme des Jésuites. *Quand tu seras en doute si une action est bonne ou mauvaise, abstiens-toi de la faire.*

Nul moraliste, nul philosophe, nul législateur n'a jamais rien dit, ni pû dire qui l'emporte sur cette maxime. Si après cela, des Docteurs Persans ou Chinois ont ajouté à l'adoration d'un Dieu, & à la doctrine de la vertu, des chimères fantastiques, des apparitions, des visions, des prédictions, des prodiges, des possessions, des scapulaires; s'ils ont voulu qu'on ne mangeât que de certains alimens en l'honneur de Zoroastre & de Confutzée; s'ils ont prétendu être instruits de tous les secrets de famille de ces deux grands-hommes; s'ils ont disputé trois cent ans pour savoir comment Confutzée avait été fait ou engendré; s'ils ont institué des pratiques superstitieuses qui faisaient passer dans leurs poches l'argent des ames dévotes; s'ils ont établi leur grandeur temporelle sur la sottise de ces ames peu spirituelles; si enfin ils ont armé des fanatiques pour soutenir leurs inventions par le fer & par les flammes, il est indubitable qu'il a fallu réprimer ces imposteurs. Quiconque a donc écrit en faveur de la Religion naturelle & divine, contre les détestables abus de la

X. DIALOG. Religion ſophiſtique, a été le bienfaicteur de ſa patrie.

C.

Souvent ces bienfaicteurs ont été mal récompenſés. Ils ont été cuits ou empoiſonnés, ou ils ſont morts en l'air, & toute réforme a produit des guerres.

A.

C'était la faute de la légiſlation. Il n'y a plus de guerres religieuſes depuis que les gouvernemens ont été aſſez ſages pour réprimer la théologie.

B.

Je voudrais pour l'honneur de la raiſon, qu'on l'abolît au lieu de la réprimer; il eſt trop honteux d'avoir fait une ſcience de cette grave folie. Je connais bien à quoi ſert un Curé qui tient régiſtre des naiſſances & des morts, qui ramaſſe des aumônes pour les pauvres, qui conſole les malades, qui met la paix dans les familles; mais à quoi ſont bons des théologiens? Qu'en reviendra-t-il à la ſociété, quand on aura bien ſû qu'un Ange eſt infini, *Secundum quid*, que Scipion & Caton ſont damnés pour n'avoir pas été Chrétiens, & qu'il y a une différence eſſentielle entre Catégorématique, & Sincatégorématique.

N'admirez-vous pas un Thomas d'Aquin qui décide que les *parties iraſcibles & concupiſcibles ne ſont pas parties de l'appétit intellectuel.* Il examine au long ſi les cérémonies de la loi

ſont avant la loi. Mille pages ſont employées à ces belles queſtions, & cinq cent mille hommes les étudient!

Les théologiens ont longtems recherché, ſi Dieu peut être citrouille & ſcarabé, ſi quand on a reçu l'Euchariſtie, on la rend à la garderobe.

Ces extravagances ont occupé des têtes qui avaient de la barbe dans des pays qui ont produit de grands-hommes; c'eſt ſur quoi un écrivain ami de la raiſon a dit pluſieurs fois, que notre grand mal eſt de ne pas ſavoir encor à quel point nous ſommes au-deſſous des Hottentots ſur certaines matières.

Nous avons été plus loin que les Grecs & les Romains dans pluſieurs arts, & nous ſommes des brutes en cette partie, ſemblables à ces animaux du Nil dont une partie était vivifiée, tandis que l'autre n'était encor que de la fange.

Qui le croirait? un fou après avoir répété toutes les bêtiſes ſcholaſtiques pendant deux ans, reçoit ſes grelots & ſa marotte en cérémonie, il ſe pavane, il décide; & c'eſt cette école de Bedlam qui mène aux honneurs & aux richeſſes; que dis-je? Thomas & Bonaventure ont des autels, & ceux qui ont inventé la charuë, la navette, le rabot & la ſcie ſont inconnus?

A.

Il faut abſolument qu'on détruiſe la théologie comme on a détruit l'aſtrologie judiciaire,

X. DIALOG. la magie, la baguette divinatoire, la cabale & la chambre étoilée.

C.

Détruisons ces chenilles tant que nous pourrons dans nos jardins, & n'y laissons que les rossignols; conservons l'utile & l'agréable, c'est là tout l'homme; mais pour tout ce qui est dégoutant & venimeux, je consens qu'on l'extermine.

A.

Une bonne religion honnête, mort de ma vie, bien établie par acte de Parlement, bien dépendante du Souverain, voilà ce qu'il nous faut, & tolérons toutes les autres. Nous ne sommes heureux que depuis que nous sommes libres & tolérans.

C.

Je lisais l'autre jour un poëme français sur la grace, poëme didactique, & un peu soporatif, attendu qu'il est monotone. L'auteur en parlant de l'Angleterre à qui la grace de Dieu est refusée, (quoique votre Monarque se dise Roi par la grace de Dieu tout comme un autre) l'auteur, dis-je, s'exprime ainsi en vers assez plats.

Cette isle de Chrétiens féconde pépinière,
L'Angleterre, où jadis brilla tant de lumière,
Recevant aujourd'hui toutes religions,
N'est plus qu'un triste amas de folles visions....
Oui, nous sommes, Seigneur, tes peuples les plus chers,

Tu fais luire sur nous tes rayons les plus clairs. X. DIALOG.
Vérité toûjours pure, ô doctrine éternelle !
La France est aujourd'hui ton Royaume fidèle.

A.

Voilà un plaisant original avec sa pépinière & ses rayons *clairs* ! un Français croit toûjours qu'il doit donner le ton aux autres nations. Il semble qu'il s'agisse d'un menuet ou d'une mode nouvelle. Il nous plaint d'être libres ; en quoi, s'il vous plaît, la France est-elle le Royaume *fidèle de la doctrine éternelle ?* Est-ce dans le tems qu'une bulle ridicule fabriquée à Paris dans un collège de Jésuites, & scellée à Rome par un collège de Cardinaux, a divisé toute la France & fait plus de prisonniers & d'exilés qu'elle n'avait de soldats ? O le Royaume fidèle !

Que l'Eglise Anglicane réponde, si elle veut, à ces rimeurs de l'Eglise Gallicane ; pour moi je suis sûr que personne ne regrettera parmi nous, *ce tems jadis où brillait tant de lumière.* Etait-ce quand les Papes envoyaient chez nous des Légats donner nos bénéfices à des Italiens, & imposer des décimes sur nos biens pour payer leurs filles de joye ? Etait-ce quand nos trois Royaumes fourmillaient de moines & de miracles ? ce plat poëte est un bien mauvais citoyen. Il devait souhaiter plutôt à sa patrie assez de *rayons clairs*, pour qu'elle apperçût ce qu'elle gagnerait à nous imiter ; ces rayons font voir qu'il ne faut pas que les Gallicans envoyent vingt mille livres sterling à Rome toutes les

X. DIALOG. années, & que les Anglicans qui payaient autrefois le denier de St. Pierre étaient plongés alors dans la plus ſtupide barbarie.

B.

C'eſt très bien dit ; la Religion ne conſiſte point du tout à faire paſſer ſon argent à Rome. C'eſt une vérité reconnue non-ſeulement de ceux qui ont briſé ce joug, mais encor de ceux qui le portent.

A.

Il faut abſolument épurer la Religion ; l'Europe entière le crie. On commença ce grand ouvrage il y a près de deux-cent cinquante années ; mais les hommes ne s'éclairent que par degrés. Qui aurait cru alors qu'on analyſerait les rayons du ſoleil, qu'on électriſerait le tonnerre, & qu'on découvrirait la gravitation univerſelle, loi qui préſide à l'Univers ! Il eſt tems que des hommes ſi éclairés ne ſoient pas eſclaves des aveugles. Je ris quand je vois une Académie des ſciences obligée de ſe conformer à la déciſion d'une congrégation du St. Office.

La théologie n'a jamais ſervi qu'à renverſer les cervelles & quelquefois les Etats. Elle ſeule fait les athées ; car le grand nombre des petits théologiens qui eſt aſſez ſenſé pour voir le ridicule de cette étude chimérique, n'en fait pas aſſez pour lui ſubſtituer une ſaine philoſophie. La théologie, diſent-ils, eſt ſelon la ſignification du mot, la ſcience de Dieu ; or les poliſſons qui ont profané cette ſcience, ont

donné de Dieu des idées abſurdes, & de-là ils concluent que la Divinité eſt une chimère, parce que la théologie eſt chimérique. C'eſt préciſément dire qu'il ne faut prendre ni quinquina pour la fiévre, ni faire diéte dans la pléthore, ni être ſaigné dans l'apoplexie, parce qu'il y a de mauvais médecins. C'eſt nier la connaiſſance du cours des aſtres, parce qu'il y a eu des aſtrologues; c'eſt nier les effets évidens de la chymie, parce que des chymiſtes charlatans ont prétendu faire de l'or. Les gens du monde encor plus ignorans que ces petits théologiens, diſent, Voilà des bacheliers & des licentiés qui ne croyent pas en Dieu; pourquoi y croirions-nous?

Mes amis, une fauſſe ſcience fait les athées; une vraye ſcience proſterne l'homme devant la Divinité. Elle rend juſte & ſage celui que la théologie a rendu inique & inſenſé. Voilà à-peu-près ce que j'ai lû dans un petit livre nouveau; & j'en ai fait ma profeſſion de foi.

B.

En vérité, c'eſt celle de tous les honnêtes gens.

ONZIÉME ENTRETIEN.

Du droit de la guerre.

B.

XI. DIALOG. NOus avons traité des matières qui nous regardent tous de fort près ; & les hommes sont bien insensés d'aimer mieux aller à la chasse, ou jouer au piquet que de s'instruire sur des objets si importans. Notre premier dessein était d'approfondir le droit de la guerre & de la paix, & nous n'en avons pas encor parlé.

A.

Qu'entendez-vous par le droit de la guerre?

B.

Vous m'embarrassez ; mais enfin de Groot, ou Grotius en a fait un ample traité, dans lequel il cite plus de deux cent auteurs Grecs ou Latins, & même des auteurs Juifs.

A.

Croyez-vous que le Prince Eugène, & le Duc de Marlboroug l'eussent étudié quand ils vinrent chasser les Français de cent lieuës de pays ? le droit de la paix je le connais assez ; c'est de tenir sa parole, & de laisser tous les hommes jouïr des droits de la nature ; mais pour le droit

de la guerre, je ne fais ce que c'eſt. Le code du meurtre me ſemble une étrange imagination. J'eſpère que bientôt on nous donnera la juriſprudence des voleurs de grand chemin.

C.

Comment accorderons-nous donc cette horreur ſi ancienne, ſi univerſelle de la guerre, avec des idées du juſte & de l'injuſte? avec cette bienveillance pour nos ſemblables que nous prétendons être née avec nous? avec le *to Kalon*, le beau & l'honnête?

B.

N'allons pas ſi vîte. Ce crime qui conſiſte à commettre un ſi grand nombre de crimes en front de bandière, n'eſt pas ſi univerſel que vous le dites. Nous avons déja remarqué que les Brames & les primitifs nommés Quakres n'ont jamais été coupables de cette abomination. Les nations qui ſont au-delà du Gange verſent très rarement le ſang; & je n'ai point lû que la République de San Marino ait jamais fait la guerre, quoiqu'elle ait à-peu-près autant de terrain qu'en avait Romulus. Les peuples de l'Indus & de l'Hidaſpe furent bien ſurpris de voir les premiers voleurs armés qui vinrent s'emparer de leur beau pays. Pluſieurs peuples de l'Amérique n'avaient jamais entendu parler de ce péché horrible, quand les Eſpagnols vinrent les exterminer l'Evangile à la main.

Il n'eſt point dit que les Cananéens euſſent

XI. DIALOG.

jamais fait la guerre à perſonne, lorſqu'une horde de Juifs parut tout d'un coup, mit les bourgades en cendres, égorgea les femmes ſur les corps de leurs maris, & les enfans ſur le ventre de leurs mères. Comment expliquerons-nous cette fureur dans nos principes?

A.

Comme les Médecins rendent raiſon de la peſte, des deux véroles & de la rage. Ce ſont des maladies attachées à la conſtitution de nos organes. On n'eſt pas toûjours attaqué de la rage & de la peſte; il ſuffit ſouvent qu'un Miniſtre d'Etat enragé ait mordu un autre Miniſtre pour que la rage ſe communique dans trois mois à quatre ou cinq cent mille hommes.

C.

Mais quand on a ces maladies, il y a quelques remèdes. En connaiſſez-vous pour la guerre?

A.

Je n'en connais que deux dont la Tragédie s'eſt emparée. La crainte & la pitié. La crainte nous oblige ſouvent à faire la paix, & la pitié que la nature a miſe dans nos cœurs comme un contrepoiſon contre l'héroïſme carnaſſier, fait qu'on ne traite pas toûjours les vaincus à toute rigueur. Notre intérêt même eſt d'uſer envers eux de miſéricorde, afin qu'ils ſervent ſans trop de répugnance leurs nouveaux maîtres: je ſais bien qu'il y a eu des brutaux qui ont fait ſentir rudement le poids de leurs chaînes

aux

aux nations ſubjuguées. A cela je n'ai autre choſe à répondre que ce vers d'une tragédie intitulée *Spartacus*, compoſée par un Français qui penſe profondément.

La loi de l'Univers eſt malheur aux vaincus.

J'ai dompté un cheval : ſi je ſuis ſage je le nourris bien, je le careſſe, & je le monte ; ſi je ſuis un fou furieux, je l'égorge.

C.

Cela n'eſt pas conſolant : car enfin nous avons preſque tous été ſubjugués. Vous autres Anglais vous l'avez été par les Romains, par les Saxons & les Danois ; & enſuite par un bâtard de Normandie. Le berceau de notre Religion eſt entre les mains des Turcs : une poignée de Francs a ſoumis la Gaule. Les Tyriens, les Carthaginois, les Romains, les Goths, les Arabes ont tour-à-tour ſubjugué l'Eſpagne. Enfin, de la Chine à Cadix, preſque tout l'Univers a toûjours appartenu au plus fort. Je ne connais aucun conquérant qui ſoit venu l'épée dans une main & un code dans l'autre ; ils n'ont fait des loix qu'après la victoire ; c'eſt-à-dire après la rapine ; & ces loix, ils les ont faites préciſément pour ſoutenir leur tyrannie. Que diriez-vous, ſi quelque bâtard de Normandie venait s'emparer de votre Angleterre pour venir vous donner ſes loix ?

A.

Je ne dirais rien ; je tâcherais de le tuer à

XI. DIALOG.

ſa deſcente dans ma patrie ; s'il me tuait je n'aurais rien à repliquer : s'il me ſubjuguait, je n'aurais que deux partis à prendre, celui de me tuer moi-même, ou celui de le bien ſervir.

B.

Voilà de triſtes alternatives. Quoi ! point de loi de la guerre, point de droit des gens ?

A.

J'en ſuis fâché ; mais il n'y en a point d'autres que de ſe tenir continuellement ſur ſes gardes. Tous les Rois, tous les Miniſtres penſent comme moi ; & c'eſt pourquoi, douze cent mille mercenaires en Europe font aujourd'hui la parade tous les jours en tems de paix.

Qu'un Prince licentie ſes troupes, qu'il laiſſe tomber ſes fortifications en ruines, & qu'il paſſe ſon tems à lire Grotius, vous verrez ſi dans un an ou deux il n'aura pas perdu ſon Royaume.

C.

Ce ſera une grande injuſtice.

A.

D'accord.

B.

Et point de remède à cela ?

A.

Aucun, ſinon de ſe mettre en état d'être auſſi injuſte que ſes voiſins. Alors l'ambition eſt

contenue par l'ambition, alors les chiens d'égale force montrent les dents, & ne se déchirent que lorsqu'ils ont à disputer une proie.

C.

Mais les Romains, les Romains ces grands législateurs !

A.

Ils faisaient des loix, vous dis-je, comme les Algériens assujettissent leurs esclaves à la règle; mais quand ils combattaient pour réduire les nations en esclavage, leur loi était leur épée. Voyez le grand César, le mari de tant de femmes, & la femme de tant d'hommes, il fait mettre en croix deux mille citoyens du pays de Vannes, afin que le reste apprenne à être plus souple; ensuite quand toute la nation est bien apprivoisée, viennent les loix & les beaux réglemens. On bâtit des cirques, des amphithéatres; on élève des aqueducs, on construit des bains publics, & les peuples subjugués dansent avec leurs chaînes.

B.

On dit pourtant que dans la guerre il y a des loix qu'on observe. Par exemple on fait une trêve de quelques jours pour enterrer ses morts. On stipule qu'on ne se battra pas dans un certain endroit. On accorde une capitulation à une ville assiégée; on lui permet de racheter ses cloches. On n'éventre point les femmes grosses quand on prend possession d'une

XI. DIALOG.

place qui s'eſt rendue. Vous faites des politeſſes à un officier bleſſé qui eſt tombé entre vos mains ; & s'il meurt vous le faites enterrer.

A.

Ne voyez-vous pas que ce ſont-là les loix de la paix, les loix de la nature, les loix primitives qu'on exécute réciproquement ! La guerre ne les a pas dictées ; elles ſe font entendre malgré la guerre ; & ſans cela les trois quarts du globe ne ſeraient qu'un déſert couvert d'oſſemens.

Si deux plaideurs acharnés & près d'être ruinés par leurs procureurs, font entre eux un accord qui leur laiſſe à chacun un peu de pain, appellerez-vous cet accord une loi du barreau ? Si une horde de théologiens allant faire bruler en cérémonie quelques raiſonneurs qu'ils *appellent hérétiques*, apprend que le lendemain le parti hérétique les fera bruler à ſon tour. S'ils font grace qu'on la leur faſſe ; direz-vous que c'eſt-là une loi théologique ? Vous avouerez qu'ils ont écouté la nature & l'intérêt malgré la théologie. Il en eſt de même dans la guerre. Le mal qu'elle ne fait pas, c'eſt le beſoin & l'intérêt qui l'arrête. La guerre, vous dis-je, eſt une maladie affreuſe qui ſaiſit les nations l'une après l'autre, & que la nature guérit à la longue.

C.

Quoi ! vous n'admettez donc point de guerre juſte ?

A.

Je n'en ai jamais connu de cette eſpèce ; cela me parait contradictoire & impoſſible.

B.

Quoi ! lorſque le Pape Alexandre VI & ſon infame fils Borgia pillaient la Romagne, égorgeaient, empoiſonnaient tous les Seigneurs de ce pays, en leur accordant des indulgences, il n'était pas permis de s'armer contre ces monſtres ?

A.

Ne voyez-vous pas que c'étaient ces monſtres qui faiſaient la guerre ? Ceux qui ſe défendaient, la ſoutenaient. Il n'y a certainement dans ce monde que des guerres offenſives ; la défenſive n'eſt autre choſe que la réſiſtance à des voleurs armés.

C.

Vous vous moquez de nous. Deux Princes ſe diſputent un héritage, leur droit eſt litigieux, leurs raiſons ſont également plauſibles ; il faut bien que la guerre en décide : alors cette guerre eſt juſte des deux côtés.

A.

C'eſt vous qui vous moquez. Il eſt impoſſible phyſiquement, que l'un des deux n'ait pas tort ; & il eſt abſurde & barbare que des nations périſſent parce que l'un de ces deux Princes a mal raiſonné. Qu'ils ſe battent en champ

clos s'ils veulent ; mais qu'un peuple entier ſoit immolé à leurs intérêts, voilà où eſt l'horreur. Par exemple, l'Archiduc Charles diſpute le trône d'Eſpagne au Duc d'Anjou, & avant que le procès ſoit jugé, il en coûte la vie à plus de quatre cent mille hommes. Je vous demande ſi la choſe eſt juſte ?

B.

J'avoue que non. Il fallait trouver quelqu'autre biais pour accommoder le différend.

C.

Il était tout trouvé ; il fallait s'en rapporter à la nation ſur laquelle on voulait régner. La nation Eſpagnole diſait, Nous voulons le Duc d'Anjou ; le Roi ſon grand-père l'a nommé héritier par ſon teſtament, nous y avons ſouſcrit, nous l'avons reconnu pour notre Roi ; nous l'avons ſupplié de quitter la France pour venir gouverner. Quiconque veut s'oppoſer à la loi des vivans & des morts eſt viſiblement injuſte.

B.

Fort bien. Mais ſi la nation ſe partage ?

A.

Alors, comme je vous le diſais, la nation & ceux qui entrent dans la querelle ſont malades de la rage. Ses horribles ſymptomes durent douze ans juſqu'à ce que les enragés épuiſés n'en pouvant plus, ſoient forcés de s'accorder. Le hazard, le mélange de bons & de mauvais

ſuccès, les intrigues, la laſſitude ont éteint cet incendie, que d'autres hazards, d'autres intrigues, la cupidité, la jalouſie, l'eſpérance avaient allumée. La guerre eſt comme le Mont Véſuve; ſes éruptions engloutiſſent des villes, & ſes embraſemens s'arrêtent. Il y a des tems où les bêtes féroces deſcendues des montagnes dévorent une partie de vos travaux, enſuite elles ſe retirent dans leurs cavernes.

C.

Quelle funeſte condition que celle des hommes?

A.

Celle des perdrix eſt pire; les renards, les oiſeaux de proie les dévorent, les chaſſeurs les tuent, les cuiſiniers les rôtiſſent, & cependant il y en a toûjours. La nature conſerve les eſpèces, & ſe ſoucie très peu des individus.

B.

Vous êtes dur, & la morale ne s'accommode pas de ces maximes.

A.

Ce n'eſt pas moi qui ſuis dur; c'eſt la deſtinée. Vos moraliſtes font très bien de crier toûjours, „ Miſérables mortels, ſoyez juſtes & „ bienfaiſans, cultivez la terre & ne l'enſanglantez pas. Princes, n'allez pas dévaſter „ l'héritage d'autrui, de peur qu'on ne vous „ tue dans le vôtre; reſtez chez vous, pauvres

XI. DIALOG.

„ gentillâtres, rétabliſſez votre maſure; tirez
„ de vos fonds le double de ce que vous en
„ tiriez; entourez vos champs de hayes vives;
„ plantez des meuriers; que vos ſœurs vous
„ faſſent des bas de ſoye; améliorez vos vignes;
„ & ſi des peuples voiſins veulent venir boire
„ votre vin malgré vous, défendez-vous avec
„ courage; mais n'allez pas vendre votre ſang
„ à des Princes qui ne vous connaiſſent pas,
„ qui ne jetteront jamais ſur vous un coup
„ d'œil, & qui vous traitent comme des
„ chiens de chaſſe qu'on mène contre le ſan-
„ glier, & qu'on laiſſe enſuite mourir dans un
„ chenil.

Ces diſcours feront peut-être impreſſion ſur trois ou quatre têtes bien organiſées, tandis que cent mille autres ne les entendront ſeulement pas, & brigueront l'honneur d'être Lieutenant de houzards.

Pour les autres moraliſtes à gages que l'on nomme Prédicateurs, ils n'ont jamais ſeulement oſé prêcher contre la guerre. Ils déclament contre les appétits ſenſuels après avoir pris leur chocolat. Ils anathématiſent l'amour, & au ſortir de la chaire où ils ont crié, geſticulé & ſué, ils ſe font eſſuyer par leurs dévotes. Ils s'époumonent à prouver des myſtères dont ils n'ont pas la plus légère idée. Mais ils ſe gardent bien de décrier la guerre, qui réunit tout ce que la perfidie a de plus lâche dans les manifeſtes, tout ce que l'infame friponnerie a de plus bas dans les fournitures des armées, tout ce que le brigandage a d'affreux dans le pillage,

le viol, le larcin, l'homicide, la dévaſtation, la deſtruction. Au contraire ces bons prêtres béniſſent en cérémonie les étendarts du meurtre: & leurs confrères chantent pour de l'argent des chanſons juives, quand la terre a été inondée de ſang.

Je ne me ſouviens point en effet d'avoir lû dans le prolixe & argumentant Bourdalouë, le premier qui ait mis les apparences de la raiſon dans ſes ſermons, je ne me ſouviens point, dis-je, d'avoir lû une ſeule page contre la guerre.

L'élégant & doux Maſſillon en béniſſant les drapeaux du régiment de Catinat, fait à la vérité quelques vœux pour la paix; mais il permet l'ambition. „ Ce déſir, dit-il, de voir „ vos ſervices récompenſés, s'il eſt modéré, „ s'il ne vous porte pas à vous frayer des rou- „ tes d'iniquité pour parvenir à vos fins, n'a „ rien dont la morale chrétienne puiſſe être bleſ- „ ſée. " Enfin il prie Dieu d'envoyer l'ange exterminateur au devant du régiment de Catinat. „ O mon Dieu, faites le précéder toûjours de la „ victoire & de la mort; répandez ſur ſes en- „ nemis les eſprits de terreur & de vertige. " J'ignore ſi la victoire peut précéder un régiment & ſi Dieu répand des eſprits de vertige; mais je ſais que les prédicateurs Autrichiens en diſaient autant aux cuiraſſiers de l'Empereur, & que l'ange exterminateur ne ſavait auquel entendre.

Les prédicateurs Juifs allèrent encore plus loin. On voit avec édification les prières humai-

XI. DIALOG. nes dont leurs pſaumes ſont remplis. Il n'eſt queſtion que de mettre l'épée divine ſur ſa cuiſſe, d'éventrer les femmes, d'écraſer les enfans à la mammelle contre la muraille. L'ange exterminateur ne fut pas heureux dans ſes campagnes, il devint l'ange exterminé ; & les Juifs pour prix de leurs pſaumes furent toûjours vaincus & eſclaves.

De quelque côté que vous vous tourniez, vous verrez que les prêtres ont toûjours prêché le carnage, depuis un Aaron qu'on prétend avoir été Pontife d'une horde d'Arabes, juſqu'au Prédicant Jurieu prophête d'Amſterdam. Les négocians de cette ville auſſi ſenſés que ce pauvre garçon était fou, le laiſſaient dire, & vendaient leur géroſle & leur canelle.

C.

Et bien, n'allons point à la guerre, ne nous faiſons point tuer au hazard pour de l'argent. Contentons-nous de nous bien défendre contre les voleurs appellés conquérans.

DOUZIÉME ENTRETIEN.

Du code de la perfidie.

B.

ET du droit de la perfidie qu'en dirons-nous? XII. DIALOG.

A.

Comment par St. George ! Je n'avais jamais entendu parler de ce droit-là. Dans quel catéchisme avez-vous lû ce devoir du Chrétien?

B.

Je le trouve partout. La première chose que fait Moïse avec son saint peuple, n'est-ce pas d'emprunter par une perfidie les meubles des Egyptiens pour s'en aller, dit-il, sacrifier dans le désert ? Cette perfidie n'est à la vérité accompagnée que d'un larcin; celles qui sont jointes au meurtre sont bien plus admirables. Les perfidies d'Aod, de Judith, sont très renommées. Celle du patriarche Jacob envers son beau-père & son frère, ne sont que des tours de maître Gonin, puisqu'il n'assassina ni son frère ni son beau-père. Mais vive la perfidie de David qui s'étant associé quatre cent coquins perdus de dettes & de débauche, ayant fait alliance avec un certain roitelet nommé Akis, allait

XII. DIALOG. égorger les hommes, les femmes, les petits enfans des villages qui étaient ſous la ſauvegarde de ce roitelet ; & lui faiſait croire qu'il n'avait égorgé que les hommes, les femmes & les petits garçons appartenans au roitelet Saül. Vive ſur-tout ſa perfidie envers le bon homme Uriah ! Vive celle du ſage Salomon inſpiré de Dieu qui fit maſſacrer ſon frère Adonias après avoir juré de lui conſerver la vie !

Nous avons encor des perfidies très renommées de Clovis, premier Roi Chrétien des Francs, qui pourraient beaucoup ſervir à perfectionner la morale. J'eſtime ſur-tout ſa conduite envers les aſſaſſins d'un Rinomer, Roi du Mans (ſuppoſé qu'il y ait jamais eu un Royaume du Mans). Il fit marché avec de braves aſſaſſins pour tuer ce Roi par derrière, & les paya en fauſſe monnoie. Mais comme ils murmuraient de n'avoir pas leur compte, il les fit aſſaſſiner pour ratraper ſa monnoie de billon.

Preſque toutes nos hiſtoires ſont remplies de pareilles perfidies commiſes par des Princes, qui tous ont bâti des Egliſes, & fondé des monaſtères.

Or, l'exemple de ces braves gens doit certainement ſervir de leçon au genre humain : car où en chercherait-il ſi ce n'eſt dans les oints du Seigneur ?

A.

Il m'importe fort peu que Clovis & ſes

pareils ayent été oints ; mais je vous avoue que je souhaiterais pour l'édification du genre humain qu'on jettât dans le feu toute l'histoire civile & ecclésiastique. Je n'y vois guères que les annales des crimes ; & soit que ces monstres ayent été oints ou ne l'ayent pas été, il ne résulte de leur histoire que l'exemple de la scéleratesse. XII. DIALOG.

Je me souviens d'avoir lû autrefois l'histoire du grand schisme d'Occident. Je voyais une douzaine de Papes tous également perfides, tous méritant également d'être pendus à Tiburn. Et puisque la Papauté a subsisté au milieu d'un débordement si long & si vaste de tous les crimes, puisque les archives de ces horreurs n'ont corrigé personne, je conclus que l'histoire n'est bonne à rien.

C.

Oui, je conçois que le roman vaudrait mieux. On y est maître du moins de feindre des exemples de vertu. Mais Homère n'a jamais imaginé une seule action vertueuse & honnête dans tout son roman monotone de l'Iliade. J'aimerais beaucoup mieux le roman de Télémaque s'il n'était pas tout en digressions & en déclamations. Mais puisque vous m'y faites songer, voici un morceau du Télémaque concernant la perfidie sur lequel je voudrais avoir votre avis.

Dans une des digressions de ce roman au livre XX, Adraste Roi des Dauniens ravit la femme d'un nommé Dioscore. Ce Dios-

XII. DIALOG. core se réfugie chez les Princes Grecs ; & n'écoutant que sa vengeance il leur offre de tuer le ravisseur leur ennemi. Télémaque inspiré par Minerve leur persuade de ne point écouter Dioscore & de le renvoyer pieds & poings liés au Roi Adraste. Comment trouvez-vous cette décision du vertueux Télémaque ?

A.

Abominable. Ce n'était pas apparemment Minerve, c'était Tisiphone qui l'inspirait. Comment ! renvoyer ce pauvre homme afin qu'on le fasse mourir dans les tourmens, & qu'Adraste ressemble en tout à David qui jouïssait de la femme en faisant mourir le mari ! L'onctueux auteur du Télémaque n'y pensait pas. Ce n'est point-là l'action d'un cœur généreux, c'est celle d'un méchant & d'un traître. Je n'aurais point accepté la proposition de Dioscore, mais je n'aurais pas livré cet infortuné à son ennemi. Dioscore était fort vindicatif à ce que je vois, mais Télémaque était un perfide.

B.

Et la perfidie dans les traités l'admettez-vous ?

C.

Elle est fort commune, je l'avoue. Je serais bien embarrassé s'il fallait décider quels furent les plus grands fripons dans leurs négociations, des Romains ou des Carthaginois, de Louïs XI

le Très Chrétien ou de Ferdinand le Catholique, &c. &c. &c. &c. &c. Mais je demande s'il n'eſt pas permis de friponner pour le bien de l'Etat.

A.

Il me ſemble qu'il y a des friponneries ſi adroites que tout le monde les pardonne. Il y en a de ſi groſſières qu'elles ſont univerſellement condamnées. Pour nous autres Anglais nous n'avons jamais attrapé perſonne. Il n'y a que le faible qui trompe. Si vous voulez avoir de beaux exemples de perfidie, adreſſez-vous aux Italiens du quinziéme & du ſeiziéme ſiécles.

Le vrai politique eſt celui qui jouë bien & qui gagne à la longue. Le mauvais politique eſt celui qui ne ſait que filer la carte, & qui tôt ou tard eſt reconnu.

B.

Fort bien, & s'il n'eſt pas découvert, ou s'il ne l'eſt qu'après avoir gagné tout notre argent, & lorſqu'il s'eſt rendu aſſez puiſſant pour qu'on ne puiſſe le forcer à le rendre?

C.

Je crois que ce bonheur eſt rare, & que l'hiſtoire nous fournit plus d'illuſtres filous punis que d'illuſtres filous heureux.

B.

Je n'ai plus qu'une queſtion à vous faire. Trou-

XII. DIALOG. vez-vous bon qu'une nation faſſe empoiſonner un ennemi public ſelon cette maxime, *ſalus reipublicæ ſuprema lex eſto?*

A.

Parbleu allez demander cela à des Caſuiſtes. Si quelqu'un faiſait cette propoſition dans la Chambre des Communes, j'opinerais (Dieu me pardonne) pour l'empoiſonner lui-même malgré ma répugnance pour les drogues. Je voudrais bien ſavoir pourquoi ce qui eſt un forfait abominable dans un particulier ſerait innocent dans trois cent Sénateurs, & même dans trois cent mille? Eſt-ce que le nombre des coupables transforme le crime en vertu?

C.

Je ſuis content de votre réponſe. Vous êtes un brave homme.

TREIZIÉME ENTRETIEN.

Des loix fondamentales.

B.

J'Entends toûjours parler de loix fondamentales; mais y en a-t-il?

A.

Oui, il y a celle d'être juſte; & jamais fondement ne fut plus ſouvent ébranlé.

C.

C. XIII. DIALOG.

Je lisais il n'y a pas longtems un de ces mauvais livres très rares, que les curieux recherchent, comme les naturalistes amassent des cailloux pétrifiés, s'imaginant par-là qu'ils découvriront le secret de la nature. Ce livre est d'un avocat de Paris nommé Louïs d'Orléans qui plaidait beaucoup contre Henri IV pardevant la Ligue, & qui heureusement perdit sa cause. Voici comme ce jurisconsulte s'exprime sur les loix fondamentales du Royaume de France: „ la loi „ fondamentale des Hébreux était que les lé„ preux ne pouvaient régner. Henri IV est „ hérétique, donc il est lépreux, donc il ne „ peut être Roi de France par la loi fondamen„ tale de l'Eglise. La loi veut qu'un Roi de „ France soit chrétien comme mâle. Qui ne „ tient la foi Catholique, Apostolique & Romai„ ne n'est point chrétien & ne croit point en „ Dieu. Il ne peut pas plus être Roi de France „ que le plus grand faquin du monde, &c. "

Il est très vrai à Rome que tout homme qui ne croit point au Pape ne croit point en Dieu, mais cela n'est pas absolument si vrai dans le reste de la terre; il y faut mettre quelque petite restriction; & il me semble qu'à tout prendre, maître Louïs d'Orléans Avocat au Parlement de Paris, ne raisonnait pas tout-à-fait aussi-bien que Cicéron & Démosthènes.

B.

Mon plaisir serait de voir ce que deviendrait la loi fondamentale du St. Empire Romain, s'il

XIII. DIALOG. prenait un jour fantaisie aux Electeurs de choisir un César protestant, dans la superbe ville de Francfort sur le Mein.

A.

Il arriverait ce qui est arrivé à la loi fondamentale qui fixe le nombre des Electeurs à sept, parce qu'il y a sept cieux, & que le chandelier d'un temple Juif avait sept branches.

N'est-ce pas une loi fondamentale en France que le domaine royal est inaliénable? & cependant n'est-il pas presque tout aliéné? vous m'avouerez que tous ces fondemens-là sont bâtis sur du sable mouvant. Les loix qu'on appelle *loix fondamentales* ne sont comme toutes les autres que des loix de convention, d'anciens usages, d'anciens préjugés qui changent selon les tems. Demandez aux Romains d'aujourd'hui s'ils ont gardé les loix fondamentales de l'ancienne République Romaine. Il était bon que les domaines des Rois d'Angleterre, de France & d'Espagne demeurassent propres à la Couronne quand les Rois vivaient comme vous & moi du produit de leurs terres. Mais aujourd'hui qu'ils ne vivent que de taxes & d'impôts, qu'importe qu'ils ayent des domaines ou qu'ils n'en ayent pas? Quand François I manqua de parole à Charles-Quint son vainqueur, quand il viola fort à propos le serment de lui rendre la Bourgogne, il se fit représenter par ses gens de loix que les Bourguignons étaient inaliénables; mais si Charles-Quint était venu lui faire des représentations contraires à la tête d'une grande

armée, les Bourguignons auraient été très aliénés.

La Franche-Comté dont la loi fondamentale était d'être libre sous la Maison d'Autriche, tient aujourd'hui d'une manière intime & essentielle à la Couronne de France. Les Suisses ont tenu essentiellement à l'Empire, & tiennent aujourd'hui essentiellement à la liberté.

C'est cette liberté qui est la loi fondamentale de toutes les nations, c'est la seule loi contre laquelle rien ne peut prescrire, parce que c'est celle de la nature. Les Romains peuvent dire au Pape: Notre loi fondamentale fut d'abord d'avoir un Roi qui régnait sur une lieuë de pays; ensuite elle fut d'élire deux Consuls, puis des Tribuns; puis notre loi fondamentale fut d'être mangés par un Empereur; puis d'être mangés par des gens venus du Nord; puis d'être dans l'anarchie, puis de mourir de faim sous le gouvernement d'un prêtre. Nous revenons enfin à la véritable loi fondamentale qui est d'être libres; allez-vous-en donner ailleurs des indulgences *in articulo mortis*, & sortez du Capitole qui n'était pas bâti pour vous.

B.

Amen!

C.

Il faut bien espérer que la chose arrivera quelque jour. Ce sera un beau spectacle pour nos petits enfans.

A.

Plût-à-Dieu que les grands-pères en eus-

XIII. DIALOG. ſent la joie ! c'eſt de toutes les révolutions la plus aiſée à faire, & cependant perſonne n'y penſe.

B.

C'eſt que, comme vous l'avez dit, le caractère principal des hommes eſt d'être ſots & poltrons. Les rats Romains n'en ſavent pas encor aſſez pour attacher le grelot au cou du chat.

C.

N'admettrons-nous point encor quelque loi fondamentale ?

A.

La liberté les comprend toutes. Que l'agriculteur ne ſoit point vexé par un tyran ſubalterne ; qu'on ne puiſſe empriſonner un citoyen ſans lui faire incontinent ſon procès devant ſes juges naturels qui décident entre lui & ſon perſécuteur ; qu'on ne prenne à perſonne ſon pré & ſa vigne ſous prétexte du bien public, ſans le dédommager amplement ; que les prêtres enſeignent la morale & ne la corrompent point ; qu'ils édifient les peuples au-lieu de vouloir dominer ſur eux en l'engraiſſant de leur ſubſtance. Que la loi règne, & non le caprice.

C.

Le genre humain eſt prêt à ſigner tout cela.

QUATORZIÉME ENTRETIEN.

Que tout Etat doit être indépendant.

B.

APrès avoir parlé du droit de tuer & d'empoisonner en tems de guerre, voyons un peu ce que nous ferons en tems de paix. XIV. DIALOG.

Premiérement, comment les Etats soit Républicains, soit Monarchiques se gouverneront-ils?

A.

Par eux-mêmes apparemment, sans dépendre en rien d'aucune puissance étrangère, à moins que ces Etats ne soient composés d'imbécilles & de lâches.

C.

Il était donc bien honteux que l'Angleterre fût vassale d'un Légat à *Latere*, d'un Légat du côté. Vous vous souvenez d'un certain drôle nommé Pandolphe, qui fit mettre votre Roi Jean à genoux devant lui; & qui en reçut foi & hommage-lige au nom de l'Evêque de Rome Innocent III, Vice-Dieu, serviteur des serviteurs de Dieu le 15 May, veille de l'Ascension 1213.?

A.

Oui, oui, nous nous en souvenons, pour

XIV. DIALOG. traiter ce ſerviteur inſolent comme il le mérite.

B.

Eh mon Dieu, Monſieur C, ne faiſons pas tant les fiers. Il n'y a point de Royaume en Europe que l'Evêque de Rome n'ait donné en vertu de ſon humble & ſainte puiſſance. Le Vice-Dieu Stephanus ôta le Royaume de France à Chilpericus pour le donner à ſon principal domeſtique Pipinus, comme le dit votre Eginard lui-même, ſi les écrits de cet Eginard n'ont pas été falſifiés par les moines comme tant d'autres écrits, & comme je le ſoupçonne.

Le Vice-Dieu Sylveſtre donna la Hongrie au Duc Etienne, en l'an 1001, pour faire plaiſir à ſa femme Gizele qui avait beaucoup de viſions.

Le Vice-Dieu Innocent IV, en 1247, donna le Royaume de Norvège à un bâtard nommé Haquin, que ledit Pape de plein droit fit légitime, moyennant quinze mille marcs d'argent. Et ces quinze mille marcs d'argent n'exiſtant pas alors en Norvège, il fallut emprunter pour payer.

Pendant deux ſiécles entiers, les Rois de Caſtille, d'Arragon & de Portugal, ne furent-ils pas tenus de payer annuellement un tribut de deux livres d'or au Vice-Dieu? On ſait combien d'Empereurs ont été dépoſés, ou forcés de demander pardon, ou aſſaſſinés, ou empoiſonnés en vertu d'une Bulle: non ſeulement

vous dis-je, le serviteur de Dieu a donné tous les Royaumes de la Communion Romaine sans exception ; mais elle en a retenu le domaine suprême, & le domaine utile ; il n'en est aucun sur lequel il n'ait levé des décimes, des tributs de toute espèce. XIV. DIALOG.

Il est encor aujourd'hui suzerain du Royaume de Naples : on lui en fait un hommage-lige depuis sept cent ans. Le Roi de Naples, ce descendant de tant de Souverains, lui paye encor un tribut. Le Roi de Naples est aujourd'hui en Europe le seul Roi vassal ; & de qui ! juste ciel !

A.

Je lui conseille de ne l'être pas longtems.

C.

Je demeure toûjours confondu quand je vois les traces de l'antique superstition qui subsistent encore. Par quelle étrange fatalité presque tous les Princes coururent-ils ainsi pendant tant de siécles au devant du joug qu'on leur présentait ?

B.

La raison en est fort naturelle. Les Rois & les Barons ne savaient ni lire ni écrire, & la Cour Romaine le savait : cela seul lui donna cette prodigieuse supériorité dont elle retient encor de beaux restes.

C.

Et comment des Princes & des Barons qui

XIV. DIALOG. étaient libres, ont-ils pû se soumettre si lâchement à quelques jongleurs?

A.

Je vois clairement ce que c'est. Les brutaux savaient se battre, & les jongleurs savaient gouverner. Mais lorsqu'enfin les Barons ont appris à lire & à écrire, lorsque la lépre de l'ignorance a diminué chez les Magistrats & chez les principaux citoyens, on a regardé en face l'idole devant laquelle on avait leché la poussière; la moitié de l'Europe a rendu outrage pour outrage au serviteur des serviteurs, au lieu d'hommage; l'autre moitié qui lui baise encor les pieds, lui lie les mains; du moins c'est ainsi que j'ai lû dans une histoire qui quoique contemporaine est vraie & philosophique. Je suis sûr que si demain le Roi de Naples & de Sicile veut renoncer à cette unique prérogative qu'il possède d'être l'homme-lige du Pape, d'être le serviteur du serviteur des serviteurs de Dieu, & de lui donner tous les ans un petit cheval avec deux mille écus d'or pendus au cou, toute l'Europe lui applaudira.

B.

Il en est en droit; car ce n'est pas le Pape qui lui a donné le Royaume de Naples. Si des meurtriers Normands pour colorer leurs usurpations, & pour être indépendans des Empereurs auxquels ils avaient fait hommage, se firent oblats de la sainte Eglise, le Roi des deux Siciles, qui descend de Hugues

Capet en ligne droite, & non de ces Normands, n'eſt nullement tenu d'être oblat. Il n'a qu'à vouloir.

Le Roi de France n'a qu'à dire un mot, & le Pape n'aura pas plus de crédit en France qu'en Ruſſie. On ne payera plus d'annates à Rome, on n'y achetera plus la permiſſion d'épouſer ſa couſine ou ſa niéce ; je vous réponds que les Tribunaux de France appellés Parlemens, enrégiſtreront cet Edit ſans remontrances.

On ne connait pas ſes forces. Qui aurait propoſé il y a cinquante ans, de chaſſer les Jéſuites de tant d'États Catholiques, aurait paſſé pour le plus viſionnaire des hommes. Ce coloſſe avait un pied à Rome, & l'autre au Paraguay : il couvrait de ſes bras mille Provinces, & portait ſa tête dans le Ciel. J'ai paſſé & il n'était plus.

Il n'y a qu'à ſoufler ſur tout les autres moines, ils diſparaitront ſur la face de la terre.

A.

Ce n'eſt pas notre intérèt que la France ait moins de moines & plus d'hommes ; mais j'ai tant d'averſion pour le froc, que j'aimerais encor mieux voir en France des revuës que des proceſſions. En un mot, en qualité de citoyen je n'aime point à voir des citoyens qui ceſſent de l'être, des ſujets qui ſe font ſujets d'un étranger, des patriotes qui n'ont plus de patrie. Je veux que chaque Etat ſoit parfaitement indépendant.

XIV. DIALOG. Vous avez dit que les hommes ont été longtems aveugles, enſuite borgnes, & qu'ils commencent à jouïr de deux yeux. A qui en a-t-on l'obligation? A cinq ou ſix oculiſtes qui ont paru en divers tems.

B.

Oui; mais le mal eſt qu'il y a des aveugles qui veulent battre les Chirurgiens empreſſés à les guérir.

A.

Eh bien, ne rendons la lumière qu'à ceux qui nous prieront d'enlever leurs cataractes.

QUINZIÉME ENTRETIEN.

De la meilleure législation.

C.

DE tous les Etats quel eſt celui qui vous paraît d'avoir les meilleures loix, la juriſprudence la plus conforme au bien général, & au bien des particuliers?

A.

C'eſt mon pays ſans contredit. La preuve en eſt que dans tous nos démêlés nous vantons toûjours *notre heureuſe Conſtitution*, & que dans preſque tous les autres Royaumes

on en fouhaite une autre. Notre jurifprudence criminelle eft équitable & n'eft point barbare : nous avons aboli la torture, contre laquelle la voix de la nature s'élève en vain dans tant d'autres pays ; ce moyen affreux de faire périr un innocent faible, & de fauver un coupable robufte, a fini avec notre infâme Chancelier Jeffreys, qui employait avec joye cet ufage infernal fous le Roi Jacques II.

Chaque accufé eft jugé par fes Pairs ; il n'eft réputé coupable que quand ils font d'accord fur le fait : c'eft la loi feule qui le condamne fur le crime avéré & non fur la fentence arbitraire des Juges. La peine capitale eft la fimple mort, & non une mort accompagnée de tourmens recherchés. Etendre un homme fur une croix de St. André, lui caffer les bras & les cuiffes, & le mettre en cet état fur une roue de caroffe, nous parait une barbarie qui offenfe trop la nature humaine. Si pour les crimes de haute trahifon on arrache encor le cœur du coupable après fa mort, c'eft un ancien ufage de Cannibale, un appareil de terreur qui effraye le fpectateur fans être douloureux pour l'exécuté. Nous n'ajoutons point de tourmens à la mort : on ne refufe point comme ailleurs un confeil à l'accufé : on ne met point un témoin qui a porté trop légérement fon témoignage dans la néceffité de mentir en le puniffant s'il fe rétracte. On ne fait point dépofer les témoins en fecret, ce ferait en faire des

XV. DIALOG. délateurs. La procédure eſt publique. Les procès ſecrets n'ont été inventés que par la tyrannie.

Nous n'avons point l'imbécille barbarie de punir des indécences du même ſupplice dont on punit les parricides. Cette cruauté auſſi ſotte qu'abominable eſt indigne de nous.

Dans le civil c'eſt encor la ſeule loi qui juge ; il n'eſt pas permis de l'interprêter ; ce ſerait abandonner la fortune des citoyens au caprice, à la faveur, & à la haine.

Si la loi n'a pas pourvu au cas qui ſe préſente alors, on ſe pourvoit *à la Cour d'équité* par devant le Chancelier & ſes aſſeſſeurs ; & s'il s'agit d'une choſe importante on fait pour l'avenir une nouvelle loi en Parlement, c'eſt-à-dire, dans les Etats de la nation aſſemblés.

Les plaideurs ne ſollicitent jamais leurs Juges ; ce ſerait leur dire, je veux vous ſéduire. Un juge qui recevrait une viſite d'un plaideur ſerait deshonoré ; ils ne recherchent point cet honneur ridicule, qui flatte la vanité d'un Bourgeois. Auſſi n'ont-ils point acheté le droit de juger : on ne vend point chez nous une place de Magiſtrat comme une métairie ; ſi des membres du Parlement vendent quelquefois leurs voix à la Cour, ils reſſemblent à quelques belles qui vendent leurs faveurs & qui ne le diſent pas. La loi ordonne chez nous qu'on ne vendra rien que des terres & les fruits de la terre ; tandis qu'en France la loi elle-même fixe le prix d'une

charge de Conſeiller au ban du Roi qu'on nomme Parlement, & de Préſident qu'on nomme à mortier; preſque toutes les places & les dignités ſe vendent en France, comme on vend des herbes au marché. Le Chancelier de France eſt tiré ſouvent du corps des Conſeillers d'Etat; mais pour être Conſeiller d'Etat, il faut avoir acheté une charge de Maître des Requêtes. Un régiment n'eſt point le prix des ſervices, c'eſt le prix de la ſomme que les parens d'un jeune homme ont dépoſée pour qu'il aille trois mois de l'année tenir table ouverte dans une ville de province.

Vous voyez clairement combien nous ſommes heureux d'avoir des loix qui nous mettent à l'abri de ces abus. Chez nous rien d'arbitraire ſinon les graces que le Roi veut faire. Les bienfaits émanent de lui; la loi fait tout le reſte.

Si l'autorité attente illégalement à la liberté du moindre citoyen, la loi le venge; le Miniſtre eſt incontinent condamné à l'amende envers le citoyen, & il la paye.

Ajoutez à tous ces avantages le droit que tout homme a parmi nous de parler par ſa plume à la nation entière. L'art admirable de l'Imprimerie eſt dans notre iſle auſſi libre que la parole. Comment ne pas aimer une telle légiſlation?

Nous avons, il eſt vrai, toûjours deux partis; mais ils tiennent la nation en garde plutôt qu'ils ne la diviſent: ces deux partis veillent

XV. DIALOG. l'un ſur l'autre; & ſe diſputent l'honneur d'être les gardiens de la liberté publique : nous avons des querelles ; mais nous béniſſons toûjours cette heureuſe conſtitution qui les fait naître.

C.

Votre gouvernement eſt un bel ouvrage ; mais il eſt fragile.

A.

Nous lui donnons quelquefois de rudes coups; mais nous ne le caſſons point.

B.

Conſervez ce précieux monument que l'intelligence & le courage ont élevé : il vous a trop coûté pour que vous le laiſſiez détruire. L'homme eſt né libre : le meilleur gouvernement eſt celui qui conſerve *le plus* qu'il eſt poſſible à chaque mortel ce don de la nature.

Mais croyez-moi ; arrangez-vous avec vos colonies, & que la mère & les filles ne ſe battent pas!

SEIZIÉME ENTRETIEN.

Des abus.

C.

ON dit que le monde n'eſt gouverné que par des abus. Cela eſt-il vrai? XVI. DIALOG.

B.

Je crois bien qu'il y a pour le moins moitié abus & moitié uſages tolérables chez les nations policées, moitié malheur & infortune, de même que ſur la mer on trouve un partage aſſez égal de tempêtes & de beau tems pendant l'année. C'eſt ce qui a fait imaginer les deux tonneaux de Jupiter, & la ſecte des Manichéens.

A.

Pardieu ſi Jupiter a eu deux tonneaux, celui du mal était la tonne d'Heidelberg, & celui du bien fut à peine un cartaud. Il y a tant d'abus dans ce monde que dans un voyage que je fis à Paris en 1751, on appellait comme d'abus ſix fois par ſemaine pendant toute l'année, au banc du Roi qu'ils nomment Parlement.

B.

Oui, mais à qui appellerons-nous des

XVI. DIALOG.

abus qui régnent dans la conſtitution de ce monde ?

N'eſt-ce pas un abus énorme que tous les animaux ſe tuent avec acharnement les uns les autres pour ſe nourrir, que les hommes ſe tuent beaucoup plus furieuſement encore ſans avoir ſeulement l'idée de manger ?

C.

Ah ! pardonnez-moi, nous nous faiſions autrefois la guerre pour nous manger. Mais à la longue toutes les bonnes inſtitutions dégénèrent.

B.

J'ai lû dans un livre que nous n'avons l'un portant l'autre qu'environ vingt-deux ans à vivre ; que de ces vingt-deux ans ſi vous retranchez le tems perdu du ſommeil & le tems que nous perdons dans la *veille*, il reſte à peine quinze ans clair & net ; que ſur ces quinze ans il ne faut pas compter l'enfance qui n'eſt qu'un paſſage du néant à l'exiſtence, & que ſi vous retranchez encor les tourmens du corps, & les chagrins de ce qu'on appelle ame, il ne reſte pas trois ans franc & quitte pour les plus heureux, & pas ſix mois pour les autres. N'eſt-ce pas là un abus intolérable ?

A.

Eh que diable en conclurez-vous ? ordonnerez-vous que la nature ſoit autrement faite qu'elle ne l'eſt ?

B.

XVII. DIALOG.

B.

Je le défirerais du moins.

A.

C'eft un fecret fûr pour abréger encor votre vie.

C.

Laiffons-là les pas de clerc qu'a faits la nature, les enfans formés dans la matrice pour y périr fouvent & pour donner la mort à leur mère, la fource de la vie empoifonnée par un venin qui s'eft gliffé de trou en cheville de l'Amérique en Europe, la vérole qui décime le genre humain, la pefte toûjours fubfiftante en Afrique, les poifons dont la terre eft couverte & qui viennent d'eux-mêmes fi aifément, tandis qu'on ne peut avoir du froment qu'avec des peines incroyables. Ne parlons que des abus que nous avons introduits nous-mêmes.

B.

La lifte ferait longue dans la fociété perfectionnée. Car fans compter l'art d'affaffiner réguliérement le genre humain par la guerre dont nous avons déja parlé, nous avons l'art d'arracher les vètemens & le pain à ceux qui fément le bled & qui préparent la laine, l'art d'accumuler tous les tréfors d'une nation entière dans les coffres de cinq ou fix cent perfonnes, l'art de faire tuer publiquement en cérémonie avec une demi-feuille de papier

XVI. DIALOG. ceux qui vous ont déplu, comme une Maréchale d'Ancre, un Maréchal de Marillac, un Duc de Sommerſet, une Marie Stuart; l'uſage de préparer un homme à la mort par des tortures pour connaître ſes aſſociés quand il ne peut avoir eu d'aſſociés, les buchers allumés, les poignards aiguiſés, les échaffauts dreſſés pour des argumens en baralipton; la moitié d'une nation occupée ſans ceſſe à vexer l'autre loyalement. Je parlerais plus longtems qu'Eſdras, ſi je voulais faire écrire nos abus ſous ma dictée.

A.

Tout cela eſt vrai; mais convenez que la plûpart de ces abus horribles ſont abolis en Angleterre, & commencent à être fort mitigés chez les autres nations.

B.

Je l'avoue; mais pourquoi les hommes ſont-ils un peu meilleurs & un peu moins malheureux qu'ils ne l'étaient du tems d'Alexandre VI, de la St. Barthelemi & de Cromwell?

C.

C'eſt qu'on commence à penſer, à s'éclairer & à bien écrire.

A.

J'en conviens; la ſuperſtition excita les orages, & la philoſophie les appaiſe.

DIX-SEPTIÉME ENTRETIEN.

Sur des choses curieuses.

B.

A Propos, Monsieur A, & croyez-vous le monde bien ancien? XVII. DIALOG.

A.

Monsieur B, ma fantaisie est qu'il est éternel.

B.

Cela peut se soutenir par voie d'hypothèse. Tous les anciens philosophes ont cru la matière éternelle. Or de la matière brute à la matière organisée il n'y a qu'un pas.

C.

Les hypothèses sont fort amusantes; elles sont sans conséquence. Ce sont des songes que la Bible fait évanouïr, car il en faut toûjours revenir à la Bible.

A.

Sans doute, & nous pensons tout trois dans le fond en l'an de grace 1760, que depuis la création du monde qui fut faite de rien, jusqu'au déluge universel fait avec de l'eau créée exprès, il se passa 1656 ans selon la Vulgate, 2309 ans selon le texte Samari-

XVI. DIALOG.

tain; & 2262 ans selon la traduction miraculeuse que nous appellons des Septante. Mais j'ai toûjours été étonné qu'Adam & Eve notre père & nôtre mère, Abel, Caïn, Seth, n'ayent été connus de personne au monde que de la petite horde Juive, qui tint le cas secret, jusqu'à-ce que les Juifs d'Alèxandrie s'avisassent sous le premier & le second des Ptolomées, de traduire fort mal en grec leurs rapsodies absolument inconnues jusques-là au reste de la terre.

Il est plaisant que nos titres de famille ne soient demeurés en dépôt que dans une seule branche de notre maison, & encor chez la plus méprisée; tandis que les Chinois, les Indiens, les Persans, les Egyptiens, les Grecs & les Romains n'avaient jamais entendu parler d'Adam ni d'Eve.

B.

Il y a bien pis : c'est que Sanchoniaton qui vivait incontestablement avant le tems où l'on place Moïse, & qui a fait une Genèse à sa façon, comme tant d'autres auteurs, ne parle ni de cet Adam, ni de cette Eve. Il nous donne des parens tout différens.

C.

Sur quoi jugez-vous, Monsieur B, que Sanchoniaton vivait avant l'époque de Moïse?

B.

C'est que s'il avait été du tems de Moïse, ou après lui, il en aurait fait mention. Il

écrivait dans Tyr qui florissait très longtems avant que la horde Juive eût acquis un coin de terre vers la Phénicie. La langue phénicienne était la mère langue du pays; les Phéniciens cultivaient les lettres depuis longtems ; les livres Juifs l'avouent en plusieurs endroits. Il est dit expressément que Caleb s'empara de la ville des lettres (*a*) nommée Cariath-Sepher, c'est-à-dire, ville des livres, appellée depuis Dabir. Certainement Sanchoniaton aurait parlé de Moïse, s'il avait été so contemporain ou son puîné. Il n'est pas naturel qu'il eût omis dans son histoire les mirifiques avantures de Mosé ou Moïse, comme les dix playes d'Egypte & les eaux de la mer suspendues à droite & à gauche, pour laisser passer trois millions de voleurs fugitifs à pied sec, lesquelles eaux retombèrent ensuite sur quelques autres millions d'hommes qui poursuivaient les voleurs. Ce ne sont pas là de ces petits faits obscurs & journaliers qu'un grave historien passe sous silence. Sanchoniaton ne dit mot de ces prodiges de Gargantua : donc il n'en savait rien ; donc il était antérieur à Moïse, ainsi que Job qui n'en parle pas. Eusèbe son abréviateur qui entasse tant de fables, n'eût pas manqué de se prévaloir d'un si éclatant témoignage.

XVII. DIALOG.

A.

Cette raison est sans replique. Aucune nation n'a parlé anciennement des Juifs, ni parlé

(*a*) Juges, chap. I. ỳ. 11.

XVII. DIALOG. comme les Juifs; aucune n'eut une cosmogonie qui eût le moindre rapport à celle des Juifs. Ces malheureux Juifs sont si nouveaux qu'ils n'avaient pas même en leur langue de nom pour signifier *Dieu.* Ils furent obligés d'emprunter le nom d'*Adonaï* des Sidoniens, le nom de *Jehova* ou *Hiao* des Syriens. Leur opiniâtreté, leurs superstitions nouvelles, leur usure consacrée, sont les seules choses qui leur appartiennent en propre. Et il y a toute apparence que ces polissons chez qui les noms de géométrie & d'astronomie furent toûjours absolument inconnus, n'apprirent enfin à lire & à écrire que quand ils furent esclaves à Babilone. On a déja prouvé que c'est-là qu'ils connurent les noms des Anges, & même le nom d'Israël, comme ce transfuge Juif Flavien Joseph l'avoue lui-même.

C.

Quoi! tous les anciens peuples ont eu une Genèse antérieure à celle des Juifs, & toute différente?

A.

Cela est incontestable. Voyez le Shasta & le Védam des Indiens, les cinq Kings des Chinois, le Zend des premiers Persans, le Thaut ou Mercure trismegiste des Egyptiens; Adam leur est aussi inconnu que le sont les ancêtres de tant de Marquis & de Barons dont l'Europe fourmille.

C.

Point d'Adam! Cela est bien triste. Tous nos almanachs comptent depuis Adam.

A.

Ils compteront comme il leur plaira, les Etrennes mignonnes ne ſont pas mes archives.

B.

Si bien donc que Monſieur A. eſt pré-adamite ?

A.

Je ſuis pré-ſaturnien, pré-oſirite, pré-bramite, pré-pandorite.

C.

Et ſurquoi fondez-vous votre belle hypothèſe d'un monde éternel ?

A.

Pour vous le dire, il faut que vous écoutiez patiemment quelques petits préliminaires.

Je ne ſais ſi nous avons raiſonné juſqu'ici bien ou mal ; mais je ſais que nous avons raiſonné, & que nous ſommes tous les trois des êtres intelligens. Or des êtres intelligens ne peuvent avoir été formés par un être brut, aveugle, inſenſible : il y a certainement quelque différence entre les idées de Newton & des crottes de mulet. L'intelligence de Newton venait donc d'une autre intelligence.

Quand nous voyons une belle machine, nous diſons qu'il y a un bon machiniſte, & que ce machiniſte a un excellent entendement. Le monde eſt aſſurément une machine admirable, donc il y a dans le monde une admirable intelligence quelque part où elle

XVII. DIALOG. soit. Cet argument est vieux, & n'en est pas plus mauvais.

Tous les corps vivans sont composés de leviers, de poulies qui agissent suivant les loix de la méchanique, de liqueurs que les loix de l'hydrostatique font perpétuellement circuler; & quand on songe que tous ces êtres ont du sentiment qui n'a aucun rapport à leur organisation, on est accablé de surprise.

Le mouvement des astres, celui de notre petite terre autour du soleil, tout s'opère en vertu des loix de la mathématique la plus profonde. Comment Platon que ne connaissait pas une de ces loix, le chimérique Platon qui disait que la terre était fondée sur un triangle équilatère, & l'eau sur un triangle rectangle, le ridicule Platon qui dit qu'il ne peut y avoir que cinq mondes, parce qu'il n'y a que cinq corps réguliers; comment, dis-je, l'ignorant Platon qui ne savait pas seulement la trigonométrie sphérique, a-t-il eu cependant un génie assez beau, un instinct assez heureux pour appeller Dieu l'éternel géomètre; pour sentir qu'il existe une intelligence formatrice?

B.

Je me suis amusé autrefois à lire Platon. Il est clair que nous lui devons toute la métaphysique du Christianisme; tous les pères Grecs furent sans contredit Platoniciens. Mais quel rapport tout cela peut-il avoir à l'éternité du monde dont vous nous parlez?

A.

Allons pied-à pied, s'il vous plait. Il y a une intelligence qui anime le monde: Spinosa lui-même l'avoue. Il est impossible de se débattre contre cette vérité qui nous environne & qui nous presse de tous côtés.

C.

J'ai cependant connu des mutins qui disent qu'il n'y a point d'intelligence formatrice, & que le mouvement seul a formé par lui-même tout ce que nous voyons & tout ce que nous sommes. Ils vous disent hardiment, la combinaison de cet Univers était possible puisqu'elle existe; donc il était possible que le mouvement seul l'arrangeât. Prenez quatre astres seulement, Mars, Vénus, Mercure & la Terre, ne songeons d'abord qu'à la place où ils sont, en faisant abstraction de tout le reste, & voyons combien nous avons de probabilités pour que le seul mouvement les mette à ces places respectives. Nous n'avons que vingt-quatre hazards dans cette combinaison; c'est-à-dire, il n'y a que vingt-quatre contre un à parier, que ces astres se trouveront où ils sont, les uns par rapport aux autres. Ajoutons à ces quatre globes celui de Jupiter; il n'y aura que cent vingt contre un à parier, que Jupiter, Mars, Vénus, Mercure & notre Globe, seront placés où nous les voyons.

Ajoutez-y enfin Saturne, il n'y aura que sept cent vingt hazards contre un, pour

XVII. DIALOG. mettre ces six grosses planètes dans l'arrangement qu'elles gardent entre elles selon leurs distances données. Il est donc démontré qu'en sept cent vingt jets, le seul mouvement a pû mettre ces six planètes principales dans leur ordre.

Prenez ensuite tous les astres sécondaires, toutes leurs combinaisons, tous leurs mouvemens, tous les êtres qui végétent, qui vivent, qui sentent, qui pensent, qui agissent dans tous les globes, vous n'aurez qu'à augmenter le nombre des hazards; multipliez ce nombre dans toute l'éternité, jusqu'au nombre que notre faiblesse appelle infini, il y aura toûjours une unité en faveur de la formation du monde, tel qu'il est par le seul mouvement; donc, il est possible que dans toute l'éternité le seul mouvement de la matière ait produit l'Univers entier tel qu'il existe. Voilà le raisonnement de ces Messieurs.

A.

Pardon, mon cher ami C; cette supposition me parait prodigieusement ridicule pour deux raisons; la première c'est que dans cet Univers il y a des êtres intelligens, & que vous ne sauriez prouver qu'il soit possible que le seul mouvement produise l'entendement. La seconde, c'est que de votre propre aveu il y a l'infini contre un à parier, qu'une cause intelligente formatrice anime l'Univers. Quand on est tout seul vis-à-vis l'infini, on est bien pauvre.

Encore une fois, Spinofa lui-même, admet cette intelligence. Pourquoi voulez-vous aller plus loin que lui, & plonger par un fot orgueil votre faible raifon dans un abîme où Spinofa n'a pas ofé defcendre? fentez-vous bien l'extrême folie de dire que c'eft une caufe aveugle qui fait que le quarré d'une révolution d'une planète eft toûjours au quarré des révolutions des autres planètes, comme le cube de fa diftance eft au cube des diftances des autres au centre commun? Mes amis, ou les aftres font de grands géomètres, ou l'Eternel géomètre a arrangé les aftres.

C.

Point d'injures, s'il vous plaît. Spinofa n'en difait point; il eft plus aifé de dire des injures que des raifons. Je vous accorde une intelligence formatrice répandue dans ce monde, je veux bien dire avec Virgile.

Mens agitat molem & magno fe corpore mifcet.

Je ne fuis pas de ces gens qui difent que les aftres, les hommes, les animaux, les végétaux, la penfée, font l'effet d'un coup de dez.

A.

Pardon de m'être mis en colère, j'avais le *fpléen*; mais en me fâchant je n'en avais pas moins raifon.

B.

Allons au fait fans nous fâcher. Comment

XVII. DIALOG. en admettant un Dieu, pouvez-vous ſoutenir par hypothèſe, que le monde eſt éternel ?

A.

Comme je ſoutiens par voie de thèſe que les rayons du ſoleil ſont auſſi anciens que cet aſtre.

C.

Voilà une plaiſante imagination ! quoi ! du fumier, des bacheliers en théologie, des puces, des ſinges, & nous, nous ſerions des émanations de la Divinité ?

A.

Il y a certainement du divin dans une puce ; elle ſaute cinquante fois ſa hauteur. Elle ne s'eſt pas donnée cet avantage.

B.

Quoi ! les puces exiſtent de toute éternité ?

A.

Il le faut bien ; puiſqu'elles exiſtent aujourd'hui, & qu'elles étaient hier, & qu'il n'y a nulle raiſon pour qu'elles n'ayent pas toûjours exiſté. Car ſi elles ſont inutiles, elles ne doivent jamais être ; & dès qu'une eſpèce a l'exiſtence, il eſt impoſſible de prouver qu'elle ne l'ait pas toûjours euë. Voudriez-vous que l'Éternel géomètre eût été engourdi une éternité entière ? Ce ne ſerait pas la peine d'être géomètre & architecte pour paſſer une éternité ſans combiner & ſans bâtir. Son eſſence eſt de

produire, puiſqu'il a produit; il exiſte néceſſairement: donc tout ce qui eſt en lui eſt eſſentiellement néceſſaire. On ne peut dépouiller un être de ſon eſſence: car alors il ceſſerait d'être. Dieu eſt agiſſant, donc il a toûjours agi; donc le monde eſt une émanation éternelle de lui-même. Donc, quiconque admet un Dieu doit admettre le monde éternel. Les rayons de lumière ſont partis néceſſairement de l'aſtre lumineux de toute éternité; & toutes les combinaiſons ſont parties de l'Etre combinateur de toute éternité. L'homme, le ſerpent, l'araignée, l'huitre, le colimaçon, ont toûjours exiſté, parce qu'ils étaient poſſibles.

B.

Quoi! vous croyez que le Demiourgos, la puiſſance formatrice, le grand Etre a fait tout ce qui était à faire?

A.

Je l'imagine ainſi. Sans cela il n'eût point été l'être néceſſairement formateur; vous en feriez un ouvrier impuiſſant ou pareſſeux qui n'aurait travaillé qu'à une très petite partie de ſon ouvrage.

C.

Quoi! d'autres mondes ſeraient impoſſibles?

A.

Cela pourait bien être: autrement il y aurai une cauſe éternelle, néceſſaire, agiſſante par ſont

XVII. DIALOG. essence, qui pouvant les faire ne les aurait point faits. Or une telle cause qui n'a point d'effet, me semble aussi absurde qu'un effet sans cause.

C.

Mais bien des gens pourtant, disent que cette cause éternelle a choisi ce monde entre tous les mondes possibles.

A.

Ils ne paraissent point possibles s'ils n'existent pas. Ces Messieurs-là auraient aussi bien fait de dire que Dieu a choisi entre les mondes impossibles. Certainement l'éternel artisan aurait arrangé ces possibles dans l'espace. Il y a *de la* place de reste. Pourquoi, par exemple l'intelligence universelle, éternelle, nécessaire, qui préside à ce monde, aurait-elle rejetté dans son idée une terre sans végétaux empoisonnés, sans vérole, sans scorbut, sans peste & sans inquisition? Il est très possible qu'une telle terre existe : elle devait paraître au grand Demiourgos meilleure que la nôtre : cependant nous avons la pire. Dire que cette bonne terre est possible, & qu'il ne nous l'a pas donnée, c'est dire assurément qu'il n'a eu ni raison, ni bonté ni puissance. Or c'est ce qu'on ne peut dire; donc s'il n'a pas donné cette bonne terre, c'est apparemment qu'il était impossible de la former.

B.

Et qui vous a dit que cette terre n'existe

pas? elle eſt probablement dans un des globes qui roulent autour de Sirius, ou du petit chien, ou de l'œil du Taureau. XVII. DIALOG.

A.

En ce cas nous ſommes d'accord ; l'intelligence ſuprême a fait tout ce qu'il lui était poſſible de faire ; & je perſiſte dans mon idée que tout ce qui n'eſt pas, ne peut être.

C.

Ainſi l'eſpace ſerait rempli de globes qui s'élèvent tous en perfections les uns au deſſus des autres ; & nous avons néceſſairement un des plus méchans lots ! Cette imagination eſt belle ; mais elle n'eſt pas conſolante.

B.

Enfin, vous penſez donc que de la puiſſance éternelle formatrice, de l'intelligence univerſelle, du en un mot grand Etre, eſt ſorti néceſſairement de toute éternité tout ce qui exiſte ?

A.

Il me paraît qu'il en eſt ainſi.

B.

Mais en ce cas le grand Etre n'a donc pas été libre ?

A.

Etre libre, je vous l'ai dit cent fois dans d'autres entretiens, c'eſt pouvoir. Il a pû, &

XVII. DIALOG. il a fait. Je ne conçois pas d'autre liberté. Vous ſavez que la liberté d'indifférence eſt un mot vide de ſens.

B.

En conſcience, êtes-vous bien ſûr de votre ſyſtême ?

A.

Moi! je ne ſuis ſûr de rien. Je crois qu'il y a un Etre intelligent, une puiſſance formatrice, un Dieu. Je tâtonne dans l'obſcurité ſur tout le reſte. J'affirme une idée aujourd'hui, j'en doute demain: après demáin je la nie : & je puis me tromper tous les jours. Tous les philoſophes de bonne foi que j'ai vûs, m'ont avoué quand ils étaient un peu en pointe de vin, que le grand Etre ne leur a pas donnné une portion d'évidence plus forte que la mienne.

Penſez-vous qu'Epicure vît toûjours bien clairement ſa déclinaiſon des atomes? que Deſcartes fût perſuadé de ſa matière ſtriée? croyez-moi, Leibnitz riait de ſes monades & de ſon harmonie préétablie. Têliamed riait de ſes montagnes formées par la mer. L'auteur des molécules organiques eſt aſſez ſavant & aſſez galant homme pour en rire. Deux augures, comme vous ſavez, rient comme des fous quand ils ſe rencontrent. Il n'y a que le jéſuite Irlandais Néedham qui ne rie point de ſes anguilles.

B.

Il eſt vrai qu'en fait de ſyſtêmes, il faut toûjours

jours se réserver le droit de rire le lendemain de ses idées de la veille.

C.

Je suis très aise d'avoir trouvé un vieux philosophe Anglais qui rit après s'être fâché, & qui croit sérieusement en Dieu. Cela est très édifiant.

A.

Oui, têtebleu, je crois en Dieu, & je crois beaucoup plus que les Universités d'Oxford & de Cambridge, & que tous les prêtres de mon pays. Car tous ces gens-là sont assez serrés pour vouloir qu'on ne l'adore que depuis environ six mille ans: & moi je veux qu'on l'ait adoré pendant l'éternité. Je ne connais point de maître sans domestiques, de Roi sans sujets, de père sans enfans, ni de cause sans effet.

C.

D'accord, nous en sommes convenus. Mais là, mettez la main sur la conscience; croyez-vous un Dieu rémunérateur & punisseur qui distribue des prix & des peines à des créatures qui sont émanées de lui, & qui nécessairement sont dans ses mains comme l'argile sous les mains du potier?

Ne trouvez-vous pas Jupiter fort ridicule d'avoir jetté d'un coup de pied Vulcain du ciel en terre, parce que Vulcain était boîteux des deux jambes? Je ne sais rien de si injuste. Or l'éternelle & suprême intelligence doit

XVII. DIALOG. être juste; l'éternel amour doit chérir ses enfans, leur épargner les coups de pieds & ne les pas chasser de la maison pour les avoir fait naître lui-même nécessairement avec de vilaines jambes.

A.

Je sais tout ce qu'on a dit sur cette matière abstruse & je ne m'en soucie guères. Je veux que mon procureur, mon tailleur, mes valets, ma femme même, croyent en Dieu; & je m'imagine que j'en serai moins volé & moins cocu.

C.

Vous vous moquez du monde. J'ai connu vingt dévotes qui ont donné à leurs maris des héritiers étrangers.

A.

Et moi j'en ai connu une que la crainte de Dieu a retenue, & cela me suffit. Quoi donc à votre avis vos vingt dévergondées auraient-elles été plus fidèles en étant athées? En un mot toutes les nations policées ont admis des Dieux récompenseurs & punisseurs, & je suis citoyen du monde.

B.

C'est fort bien fait; mais ne vaudrait-il pas mieux que l'intelligence formatrice n'eût rien à punir? Et d'ailleurs quand, comment punira-t-elle?

A.

Je n'en ſais rien par moi-même; mais encore une fois il ne faut point ébranler une opinion ſi utile au genre humain. Je vous abandonne tout le reſte. Je vous abandonnerai même mon monde éternel ſi vous le voulez abſolument, quoique je tienne bien fort à ce ſyſtème. Que nous importe après tout que ce monde ſoit éternel ou qu'il ſoit d'avant-hier? Vivons-y doucement, adorons Dieu, ſoyons juſtes & bienfaiſans, voilà l'eſſentiel; voilà la concluſion de toute diſpute. Que les barbares intolérans ſoient l'exécration du genre humain, & que chacun penſe comme il voudra.

C.

Amen. Allons boire, nous réjouïr & bénir le grand Etre.

FIN.

TABLE

Des Articles contenus dans cette seconde Partie.

Fin de la Table.

